

LE
CHARLATAN



PAR

ÉLIE BERTHET



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS - ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1881

Tous droits réservés



LIBRAIRIE DE E. DENTU, EDITEUR

Du même Auteur :

Le Monde inconnu, 1 vol. illustré.	4	»
La Fontaine de la Fidélité, 1 vol.	3	»
L'Année du grand Hiver, 1 vol.	3	»
Les Cagnards de l'Hôtel-Dieu, 1 vol.	3	»
La Famille Savigny, 1 vol.	3	»
Le Gouffre, 1 vol.	3	»
L'Incendiaire, 1 vol.	3	»
L'Œil de Diamant, 1 vol.	3	»
Maître Bernard, 1 vol.	3	»
Les Oreilles du Banquier, 1 vol.	3	»
Le Sauvage, 1 vol.	3	»
Le Martyre de la Boscotte, 1 vol.	3	»
Richard le fauconnier, 1 vol.	1	»
Le Crime de Pierrefite, 1 vol...	1	»

Arcis-sur-Aube. – Imprimerie Léon FRÉMONT.

LE

CHARLATAN

PAR

ÉLIE BERTHET



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1881

Tous droits réservés

LE CHARLATAN

I

Le Cercle

Il y avait dans ce-temps-là, sur la place du Martroy, à Orléans, un cercle renommé qu'on appelait le « cercle du Commerce et des Arts. » On ne sait trop d'où lui venait ce titre « des arts, » vu qu'il ne contenait pas le moindre artiste, mais seulement des négociants, des manufacturiers et quelques riches fonctionnaires. On se réunissait, chaque soir, dans un vaste appartement, au premier étage d'une maison de belle apparence, en face de l'ancienne statue de la Pucelle. On jouait au billard, aux échecs, aux dominos ; on lisait les journaux et on causait politique ; il arrivait souvent

qu'à dix heures les sociétaires étaient rentrés chez eux. A certains jours seulement, quelque partie de baccarat s'engageait, et alors il se perdait ou se gagnait de grosses sommes, dans des séances qui se prolongeaient jusqu'au matin.

Un soir d'octobre, à l'heure où le garçon du cercle venait d'allumer le gaz, il n'y avait encore que deux habitués dans les salons. L'un était M. Aubertin, banquier louche, grand lanceur d'affaires véreuses, président de plusieurs compagnies inconnues. Il passait pour gagner beaucoup d'argent et avait toujours quelques billets de banque à la disposition de quiconque lui offrait de suffisantes garanties. Il était âgé de cinquante ans environ, et sa figure osseuse avait une expression de finesse narquoise. Quant à la mise, il semblait très-insouciant sur ce point ; et sa longue redingote, son gilet mal coupé, sa cravate de travers, lui donnaient l'aspect d'un petit bourgeois d'Olivet.

Son interlocuteur était M. Deluzy (qui mettait volontiers sur ses cartes de visite *De Luzy*), gros manufacturier, tenant à Orléans un dépôt de fontes et fers pour la marine. Autant le banquier Aubertin paraissait indifférent sur le costume, autant Deluzy se montrait soigneux de sa tenue. Quoiqu'il eût au moins trente-six ans, il affectait l'élégance d'un jeune homme et portait tous les bijoux que la mode autorise, montre, chaîne, lorgnon d'or, chevalière au doigt. Sa barbe et ses cheveux étaient taillés chaque matin par un coiffeur. Sa personne cependant ne répondait guère aux prétentions de sa mise ; gros, court, rougeaud, il avait des allures assez vulgaires, bien que son œil gris ne manquât pas non plus d'astuce et d'avidité.

Aubertin et Deluzy, qui étaient fort liés, causaient à demi-voix, assis sur un canapé de cuir.

– Pensez-vous, mon cher Aubertin, demanda le manufacturier, qu'il viendra ici ce soir ?

– C'est probable. Jolivet nous l'amènera comme il fait souvent, pour terminer la soirée, après avoir passé une couple d'heures auprès de M^{lle} Victoire, la future.

– La future ! vous croyez donc le mariage arrêté ?

– J'en suis certain. Le père Jolivet, un ancien tanneur qui a réalisé, en se retirant du commerce, soixante bonnes mille livres de rente, avait depuis

longtemps la toquade de marier sa fille à un docteur en médecine. Le docteur Belcourt nous est arrivé tout droit de Paris, avec son diplôme de fraîche date, et s'est établi à Orléans. Jeune, beau garçon, spirituel, il « prend d'une manière merveilleuse, et le papa Jolivet lui donne sa fille ainée avec quatre cent mille francs de dot. Qu'y a-t-il d'étonnant, puisque aussi bien Belcourt, qui est malin, a su se faire aimer de la petite ?... Ma foi ! c'est un superbe rêve ! On trouve M^{lle} Victoire charmante, et à la mort du bonhomme, sa dot sera presque doublée. sans compter que si la plus jeune fille, qui n'est encore qu'une enfant, venait à ne pas se marier, Belcourt hériterait plus tard toute la fortune de ce roi des tanneurs.

A mesure que le banquier énumérait, avec une complaisance méchante, les avantages de ce mariage, les traits de Deluzy se rembrunissaient.

– Je ne supposais pas, balbutia-t-il, les choses si avancées !

– Elles sont si avancées que, de part et d'autre, il n'y a plus à s'en dédire. Je comprends, mon pauvre ami, poursuivit Aubertin d'un ton de fausse commisération, que cela vous chagrine. Vous aussi, vous aviez jeté votre dévolu sur Victoire Jolivet. et sur sa dot. Réellement, avec votre nom, votre fortune, votre rang dans la haute industrie, on eût dû vous préférer à ce vanu-pieds de docteur, qui appartient à une famille obscure de je ne sais quel village des environs, et qui nous tombe des nues pour rafler ce brillant parti !

– Vous avez raison, Aubertin, répliqua le manufacturier tristement ; j'aurais été pour M^{lle} Jolivet un mari beaucoup plus convenable que cet aventurier. La dot m'eût permis de donner de l'extension à mes affaires, d'accomplir de grandes améliorations dans mes forges du Jura, de décupler mes bénéfices. Ce vieux tanneur manque absolument d'intelligence, bien qu'il ait eu celle de faire sa fortune.

– Aux innocents les mains pleines, vous savez ! Il a prospéré par de petits moyens ; le travail, l'économie, la patience. ce n'est guère qu'un ouvrier réussi. Eh bien ! ajouta le banquier en baissant la voix, je veux vous mettre un peu de baume dans le sang. Le mariage est arrêté, les paroles sont données ; mais ce n'est pas fait encore...

– Que dites-vous, Aubertin ? De grâce, n'éveillez pas en moi des espérances illusoires, car j'ai cette affaire beaucoup plus à cœur que vous ne

l'imaginez.

– Ecoutez ceci. Le papa Jolivet, très positif, ne croit qu'au succès qui se traduit en argent. S'il accorde sa fille au docteur Belcourt, c'est qu'il suppose le docteur capable de gagner lui-même une grande fortune par sa science médicale. Or, quoique Belcourt ait bien *pris* à Orléans, on ne se presse pas, ici comme ailleurs, de payer le médecin. Il est donc loin de rouler sur l'or, et n'ose réclamer son dû à certains gros clients, de peur de se déconsidérer. Bref, il ne peut se procurer la somme nécessaire à l'acquisition des présents de noce.

– Voyez-vous là une difficulté sérieuse, Aubertin ? Grâce au beau mariage qu'il va conclure, Belcourt trouvera facilement...

– Pas si facilement. Le docteur comprend la nécessité de faire bien les choses ; la moindre mesquinerie le perdrait dans l'esprit de son futur beau-père. Quand une jeune fille vous apporte en dot vingt mille francs de rente, il est indispensable de lui offrir des cachemires, des dentelles, des diamants. Aussi Belcourt a-t-il besoin de dix mille francs... et il cherche en ce moment à les emprunter.

– Bah ! dix mille francs ! une bagatelle. Lorsque l'on saura qu'il épouse M^{LLE} Victoire J'olivet.

– Oui, mais il est obligé d'y aller avec une certaine – prudence, car si le tanneur apprenait qu'il essaye de négocier un emprunt... et tout se sait dans notre ville. Tenez, mon cher Deluzy, j'ai vu ce matin le docteur chez moi, et il m'a proposé de lui avancer cette somme, promettant de la rembourser promptement, avec les intérêts qu'il me plairait de fixer.

– Mais vous ne la lui avez pas avancée, Aubertin ? Vous ne m'auriez pas joué le vilain tour de le tirer d'embarras ?

– Non, non, rassurez-vous ; j'ai répondu que j'étais engagé dans d'importantes opérations financières et que je n'avais pas de fonds disponibles. Il est parti tout penaud... C'est peut-être un ennemi que je me suis fait à cause de vous, Deluzy.

– Allons donc ! que pourriez-vous craindre du docteur Belcourt, vous qui êtes si bien posé dans la ville, vous dont le crédit est si solide ? Ainsi, vous croyez que Belcourt ne réussira pas à se procurer les dix mille francs nécessaires pour les cadeaux de noce ?

– Je ne sais trop Je ne vois, parmi les « hommes d’argent » de la place, personne qui soit disposé à les lui prêter ; et il peut se trouver entraîné à de fausses démarches, qui auront pour lui de grandes conséquences. Le père Jolivet, comme tous les esprits étroits, est très-pointilleux ; à la moindre imprudence il donnera du balai à M. le docteur, et M^{lle} Victoire, qu’on dit passablement orgueilleuse, pourra elle-même n’être pas très-bien veillante pour son prétendant sans le sou.

Deluzy resta pensif un moment, tandis que le banquier tambourinait avec ses doigts sur le dossier d’un fauteuil.

– Vous avez raison, Aubertin, reprit-il enfin, ce mariage n’est pas fait encore et il reste quelques chances. Soyez mon allié dans cette affaire et entendons-nous pour profiter de la moindre circonstance qui se produira. Le Belcourt une fois évincé, je ne désespérerais pas de remporter « la victoire ! » Le père et la fille m’ont toujours bien accueilli ; si j’épousais cette petite, mon cher Aubertin, je m’empresserais de vous rembourser les trente mille francs que je vous dois par suite de cette malheureuse baisse des fers, et pour lesquels je vous paye de si forts intérêts.

– C’est bon, c’est bon, je ne suis pas inquiet, Deluzy, car vous m’avez donné des garanties sérieuses Je vous servirai à titre d’ami, et chaudement, je vous assure.

Pendant que le banquier et le maître de forge causaient ainsi à l’écart, les habitués du cercle étaient arrivés un à un ; on avait allumé tous les becs de gaz. Des parties s’engageaient ; on entendait claquer les billes de billard. Quelques-uns des assistants s’étaient assis déjà autour d’une table pour jouer au baccarat, ou comme ils disaient, pour « tailler un bac, » et tout annonçait que la nuit serait féconde en émotions.

Aubertin, grand joueur, et souvent joueur heureux, allait prendre sa place au baccarat, quand plusieurs personnes entrèrent dans le premier salon. Une voix forte, aux intonations brusques, dominait le bruit. Deluzy fit un signe au banquier, pour l’inviter à être attentif. Au même instant, l’ancien tanneur Jolivet parut, accompagné de son gendre futur.

II

Le docteur Belcourt

Jolivet, comme nous le savons, ne devait sa fortune qu'à son travail et avait débuté en qualité de simple ouvrier dans la maison dont il était devenu le chef plus tard. Ayant épousé la fille de son ancien patron, il avait, pendant quarante ans, dirigé avec sagesse et prudence son vaste établissement de tannerie à Orléans. Par malheur, au moment où il allait se retirer pour jouir de son opulence, sa femme, vaillante créature qui n'avait pas peu contribué à la prospérité commune, était morte tout à coup, ce qui avait été la plus grande douleur qu'il eût jamais ressentie. Resté seul avec ses deux filles, il ne s'en était montré que plus empressé à abandonner les affaires et, après avoir vendu son usine, il s'était installé avec ses enfants dans une jolie habitation qu'il possédait sur le quai de la Loire.

Jolivet passait pour un très honnête homme, et son succès attestait en lui un sens juste et droit. Cependant, nous conviendrons que ses manières et son langage n'appartenaient pas à la meilleure compagnie. Il était vif, despotique, opiniâtre dans ses idées ; sa mise était négligée, sa tournure vulgaire. En sa qualité de millionnaire, ceux qui l'approchaient lui pardonnaient bien des choses : mais, au cercle, où il avait cru devoir se faire admettre afin d'occuper ses soirées, on ne lui épargnait guère des railleries, dont d'habitude il ne s'apercevait pas.

Le docteur Belcourt, qui l'accompagnait en ce moment, avait vingt-huit ans au plus. Sa figure franche, encadrée de favoris blonds, ses yeux vifs et spirituels, ses manières gracieuses, sa prestance, faisaient de lui un véritable « médecin des dames », titre que l'on commençait à lui donner dans la ville.

Sa redingote et son pantalon noirs étaient coupés par un tailleur parisien, et il portait avec aisance la cravate blanche traditionnelle. Il formait ainsi avec son futur beau-père, un véritable contraste ; l'un et l'autre paraissaient appartenir non seulement à un monde différent, mais même à des races différentes.

Belcourt, toutefois, comme l'ancien tanneur, ne devait qu'à lui-même le rang qu'il occupait dans la société. De famille pauvre et obscure, il avait été élevé par un oncle, ancien capitaine d'infanterie, qui, peu fortuné aussi, s'était ingénié à lui faire donner une bonne éducation. Encore le digne oncle n'avait-il pu achever sa tâche ; il était mort au moment où Belcourt venait d'être reçu bachelier, et manquait justement lorsque son appui allait devenir le plus nécessaire.

Il n'avait laissé en mourant à son neveu que quelques milliers de francs, somme très insuffisante pour permettre au jeune héritier d'atteindre une position honorable et lucrative. Mais Belcourt avait résolu d'être médecin ; et, si humbles que fussent ses ressources, il se rendit à Paris, afin d'y commencer les longues, difficiles et coûteuses études de la science médicale.

Par quels miracles réussit-il dans son projet ? Pendant cinq mortelles années, il supporta les plus affreuses privations. Les uns disaient qu'il avait été « pion » dans un lycée, les autres qu'il avait donné des « répétitions » dans une école. Il travaillait nuit et jour pour faire marcher de front ses fonctions fastidieuses avec ses études scientifiques, se refusant tous les plaisirs, toutes les distractions. Enfin il était arrivé au terme de ses épreuves. Le diplôme de docteur ayant été la récompense de ses efforts, il avait choisi Orléans pour sa résidence, bien qu'il y connût peu de monde et qu'il n'y eût point d'amis. Ses débuts, nous ne l'ignorons pas, étaient passablement rudes ; mais l'espoir d'épouser bientôt la belle et riche Victoire Jolivet relevait son courage, et tout, à cette heure, lui présageait un brillant avenir.

Belcourt et son futur beau-père s'avancèrent, appuyés l'un sur l'autre, dans les salons du cercle. Sauf Deluzy et Aubertin qui saluèrent Jolivet, on ne leur accorda pas grande attention, et ils allèrent s'installer dans le fumoir où le bonhomme se fit apporter, par le garçon du cercle, sa grosse pipe d'écume, tandis que Belcourt allumait un cigare.

L'ancien tanneur bâillait fréquemment et, quoiqu'il fût à peine neuf heures, la pipe avait pour destination de l'aider à lutter contre le sommeil. Le médecin, au contraire, semblait distrait, rêveur, et on eût dit qu'une pensée pénible l'agitait.

Il tira en silence quelques gorgées de son cigare, pendant que Jolivet poussait des *peuh ! peuh !* retentissants

– Ma foi ! dit enfin Belcourt, je me trouvais bien mieux qu'ici, dans votre joli salon, en compagnie de vos charmantes demoiselles... surtout de ma chère Victoire !

– Voyez-vous ça, mon gaillard ! répliqua Jolivet en riant ; mais il y a temps pour tout. C'est très comme il faut de venir passer la soirée au cercle, où se réunissent les gens les plus huppés de la ville, et il est bon que vous fassiez des connaissances.

– Sans doute ; cependant Mademoiselle Victoire était ce soir si gaie, si séduisante...

Le bonhomme partit, d'un nouvel éclat de rire.

– Décidément, mon petit docteur, reprit-il, vous en tenez dans l'aile... Allons ! allons ! il n'y a pas de mal, puisque nous sommes d'accord... C'est très comme il faut d'aimer celle qu'on doit épouser !

Pour le père Jolivet, tout ce qu'il y avait au monde de beau, de juste et de bien, se résumait dans ce mot de « comme il faut », et nous verrons qu'il en faisait un fréquent, parfois un bizarre usage.

– Comment ne l'aimerais-je pas ? dit Belcourt avec chaleur ; elle a autant d'esprit que de beauté.

– Elle a de plus, répliqua Jolivet en clignant des yeux, pas mal de billets de banque que vous remettra le notaire à la signature du contrat... Mais, sacrebleu ! poursuivit-il avec un accent de rondeur, au point où nous en sommes, qu'attendez-vous donc pour en finir ? Les « papiers de la mairie » sont prêts... A quand la corbeille et les cadeaux de noce ?

Le docteur tressaillit.

– La corbeille ! répéta-t-il ; j'attendais votre autorisation. Et puis, je veux tout ce qu'il y a de plus beau pour l'offrir à mon adorable fiancée.

– Pas de folies pourtant, docteur ! Victoire est toute simple... Contentez-vous de faire les choses comme il faut. L'argent, je le sais, ne vous coûte

guère. vous n'avez qu'à monter chez les gens, à leur dire quelques mots et à leur tâter le pouls ; on vous paye cher pour cela Dans la tannerie ce n'était pas si commode, et il nous fallait une autre mise de fonds !

– Bien, bien, reprit Belcourt ; j'agirai pour le mieux ; et puisque vous me permettez d'offrir la corbeille, je vais m'en occuper... je m'en occuperai... dès demain.

Pendant qu'il parlait ainsi, on eût pu voir des gouttes de sueur perler sur son front, et sa voix avait un tremblement très sensible.

Aubertin, qui venait de la salle voisine, entra dans la pièce où se tenaient les deux fumeurs.

– Eh ! quoi, messieurs, dit-il nonchalamment, ne voulez-vous pas risquer quelques écus ? Le baccarat va un train d'enfer aujourd'hui !

Belcourt, ayant encore sur le cœur le refus que le banquier lui avait fait essuyer le jour même, demeura silencieux.

– Vous savez, monsieur Aubertin, répondit l'ancien tanneur, qu'il ne faut jamais compter sur moi pour le jeu. Je n'aime pas à perdre et je ne tiens pas à gagner.

– Vous, fort bien, papa Jolivet ; mais le docteur Belcourt ne saurait partager ces goûts... Il doit tenir à gagner, lui, car on a toujours besoin d'argent lorsque l'on va se marier !

L'intention malveillante de ces paroles n'échappa pas au docteur, qui retint avec peine une réponse piquante. Jolivet reprit, avec sa bonhomie habituelle :

– Au fait, Belcourt, pourquoi ne joueriez-vous pas un peu ? C'est très comme il faut de jouer. Vous avez l'air de vous y entendre... L'autre jour, chez nous, quand vous avez fait des tours de cartes pour amuser Joséphine, qui raffole de vous, vous tripotiez les cartes avec une adresse merveilleuse.

– Bah !... des enfantillages... bons tout au plus pour divertir des petites filles comme mademoiselle Joséphine.

– M. le docteur, reprit Aubertin, doit connaître le baccarat, un jeu si facile !... Mais, ajouta-t-il avec ironie, peut-être a-t-il oublié son porte-monnaie ?

– Dans ce cas, répliqua sèchement Belcourt qui se leva, ce n'est pas à celui de M. Aubertin que je devrais recourir... Eh ! bien, Jolivet, poursuivit-

il, puisque vous y tenez, je vais risquer un louis.

– Un louis !... Allons donc ! mon garçon, cent sous suffiront bien.

On passa dans la salle de jeu. Comme l'avait dit Aubertin, le baccarat allait déjà « un train d'enfer. » Une douzaine de personnes étaient assises autour d'une grande table, sur laquelle le gaz versait des flots de lumière. Deluzy tenait la banque, et devant lui, comme devant les autres, on voyait non-seulement de petits tas d'or et d'argent, mais encore des liasses de billets. Belcourt prit une place vide à la table, tandis que l'ancien tanneur allait s'asseoir dans un coin. –

A la vue des sommes étalées sur le tapis, un éclair avait brillé dans les yeux du jeune docteur. Peut-être songeait-il qu'il y avait là de quoi le tirer d'embarras et que quelques cartes favorables pouvaient mettre ces monceaux précieux en sa possession. Néanmoins, cet éclair s'éteignit aussitôt ; et Belcourt, malgré la recommandation de Jolivet, tira de sa poche une pièce de vingt francs, – unique sans doute, – qu'il posa tranquillement devant lui.

Le sort lui fut propice. Du premier coup il doubla sa mise, et Deluzy lui envoya une seconde pièce d'or, non sans un sourire de dédain.

Belcourt joua pendant une demi-heure environ, avec des alternatives de gain et de perte ; toutefois, le gain l'emportait, car, au bout de ce temps, le docteur avait deux ou trois cents francs devant lui.

Il demeurait impassible ; ses traits ne trahissaient aucune joie. Comme il venait encore de gagner, Aubertin, qui se tenait derrière lui, murmura d'un ton moqueur :

– Ce n'est pas encore ce dont vous avez besoin... mais cela commence !

– Heureux au jeu, et heureux en femme, dit Deluzy avec amertume, c'est trop !

Le docteur ne répondit ni à l'une ni à l'autre observation, ramassa son argent et se leva.

– Eh ! quoi, demanda Aubertin toujours railleur, est-ce que la Faculté fait « Charlemagne » ?

– Ça m'en à tout l'air, dit le maître de forge en ricanant.

– Messieurs, répliqua Belcourt, je viens de me souvenir que j'ai à visiter, dans une rue voisine, un malade dont l'état est grave, et je me rends chez

lui. Certaines considérations m'ont fait oublier, aujourd'hui, mes devoirs ordinaires, mais le jeu n'a pas le même pouvoir.

– Bien dit, ça ! s'écria le père Jolivet ; allez, docteur, puisque les malades vous réclament. Mais vous reviendrez, et je vais vous attendre. Sacrebleu ! ajouta-t-il en regardant en face Deluzy et Aubertin qui ne cessaient de ricaner, mon Belcourt est incapable de faire « Charlemagne » à qui que soit, entendez-vous ? C'est un homme comme il faut, que diable ! Et il vous donnera votre revanche. N'est-ce pas, docteur, que – vous allez revenir ?

Belcourt hésita quelques secondes.

– Je reviendrai, répliqua-t-il enfin.

Et il sortit à pas précipités.

Pendant que l'ancien tanneur regagnait son coin, le banquier s'assit à côté de Deluzy.

– Ma foi ! lui dit-il tout bas, ce serait bien drôle si ce petit médecin nous faisait payer à tous sa corbeille de mariage !

– Il n'en est pas encore là ; nous y veillerons. Avez-vous remarqué, Aubertin, que, réellement, il manie les cartes avec une dextérité singulière ?

III

Le baccarat

Belcourt fut absent une heure environ ; quand il rentra, le père Jolivet s'était endormi, la main posée sur sa pipe éteinte. Le démon du jeu semblait s'être emparé de tous les assistants ; Aubertin et Deluzy eux-mêmes, absorbés par l'importance de la partie, n'eurent pas l'air de remarquer l'arrivée de Belcourt, qui pourtant annonça sa présence, en disant avec une apparente gaieté

– On ne m'accusera plus de faire « Charlemagne ! »

Malgré cette aisance, on eût pu constater qu'un changement s'était opéré chez le jeune docteur. Il y avait dans ses gestes quelque chose de saccadé, de fiévreux. Un sourire étrange effleurait ses lèvres, un léger tremblement agitait son corps. Il avait gardé son pardessus, bien que la chaleur fut extrême dans le salon, et, s'asseyant à table, il étala de l'or devant lui.

Il se mit à jouer, avec des alternatives de perte et de gain comme précédemment. Il semblait pourtant que la veine lui fût moins favorable, car son or avait diminué d'une manière notable, lorsque Jolivet s'éveilla.

– Ah ! vous voici, Belcourt ? demanda le tanneur en bourrant sa pipe ; et votre malade ?

– Il est mieux ! répliqua distraitement le médecin.

Et il abattit *sept*, tandis que l'adversaire n'avait que *cinq* ; une nouvelle pièce d'or vint grossir sa réserve.

– Il me semble, Belcourt, que vous jouez gros jeu ? dit Jolivet en recommençant ses *peuh ! peuh !* habituels.

– Eh ! monsieur, répliqua très haut le docteur, je ne suis pas libre d’agir autrement !... Je ne joue que sur mes bénéfices, et ces messieurs me reprocheraient trop de prudence.

– C’est juste ; vous voulez perdre !... C’est très comme il faut cela !

Puis, le bonhomme, tout somnolent, s’enveloppa d’un nuage de fumée.

Le tour vint pour Belcourt de prendre la banque. Il saïtit le gros paquet de cartes qu’on lui présentait et les battit avec prestesse.

– Messieurs, dit-il d’une voix qui n’avait pas toute sa sonorité, je fais dix louis !

Les dix louis furent tenus ; le docteur ne tarda pas à montrer *neuf* et gagna.

– Vingt louis ! s’écria-t-il avec une vivacité fiévreuse.

Il gagna encore.

– Quarante louis !

Il gagna toujours.

– Décidément, docteur, reprit Jolivet, qui oublia un moment sa pipe, vous jouez trop gros jeu !

– Puisque je veux perdre ! répéta Belcourt avec une sorte d’ironie.

Le docteur passa six fois de suite, en doublant à chaque fois son enjeu. Il semblait de plus en plus nerveux, la sueur lui décollait du front. Sa main restait pourtant ferme et agile, les cartes continuaient de glisser rapidement entre ses doigts.

– C’est une veine. extraordinaire ! disait Aubertin.

– Oui, oui. fort extraordinaire ! gronda le maître de forge.

– Messieurs, reprit Belcourt sans paraître avoir entendu, il y a cinq mille francs à la banque. Je fais mon tout !

On ne répondit pas ; cette *série* opiniâtre décourageait les plus ardents. Comme l’on persistait à se taire, Aubertin s’écria :

– Moi, je tiens tout.

Et il tira de son portefeuille cinq billets de mille francs, qu’il posa sur la table.

Belcourt se redressa devant cet unique adversaire. Leurs regards se croisèrent comme des épées nues. Aubertin dit avec son ironie habituelle :

– Je crois que vous avez à cœur de compléter dix mille francs, monsieur ; je suis bon diable, puisque je m’y prête.

– Fort bien ! répliqua Belcourt, les dents serrées.

Il se fit un grand silence. Quoique l’on jouât souvent gros jeu au cercle du Commerce et des Arts, le coup avait trop d’importance pour ne pas exciter le plus vif intérêt. Tous les yeux étaient fixés sur les deux joueurs ; toutes les poitrines étaient haletantes. Jolivet s’était approché de nouveau, et, l’air effaré, regardait par-dessus la tête d’un des assistants.

Belcourt battit les cartes avec sa dextérité accoutumée. Néanmoins, son malaise augmentait, le tremblement de ses doigts était visible.

Tous ces regards qui suivaient ses moindres mouvements paraissaient lui peser d’une manière cruelle.

Aubertin, après avoir soulevé son jeu, annonça .qu’il « s’y tenait » ; ses voisins purent voir qu’il avait *six*.

Belcourt, à son tour, abattit son jeu ; lui aussi avait *six* ; mais, ignorant le point de son adversaire, il n’osait se contenter d’un nombre si modeste et semblait se demander s’il prendrait des cartes. Tout à coup, il fit un mouvement saccadé et une carte tomba de sa main.

C’était un *trois* ; il avait *neuf*. Il avait gagné.

– Vous êtes un voleur ! s’écria Aubertin d’une voix tonnante, en se précipitant par-dessus la table sur les deux mains de son adversaire ; messieurs, aidez-moi. Nous le prenons en flagrant délit de fraude. c’est un grec !

Les assistants demeuraient stupéfaits ; mais Deluzy, répondant à l’appel du banquier, s’élança sur Belcourt, afin de paralyser ses mouvements.

– Le docteur se débattait avec mollesse. Il était d’une pâleur cadavéreuse.

– Messieurs, balbutia-t-il, vous vous trompez. Laissez-moi vous dire Je vous affirme.

– Vos protestations ne serviront à rien, dit Aubertin avec force pendant que Deluzy maintenait Belcourt ; l’évidence parle. Voyez, messieurs, poursuivit-il ; des cartes neuves se trouvent mêlées à notre jeu, et toutes sont des *trois* et des *six*. Mais parbleu ! douterez-vous encore ?

Il entr’ouvrit le pardessus de Belcourt, et il s’en échappa un paquet de cartes, auquel le joueur avait pu puiser furtivement au besoin ; ce n’étaient

toujours que des *six* et des *trois*.

La démonstration était nette, et la veine obstinée du docteur s'expliquait. Des cris d'indignation s'élevèrent, On avait lâché Belcourt, mais la colère et le mépris se manifestaient de toutes parts. Le malheureux essayait encore de se défendre.

– Messieurs, balbutiait-il, les apparences m'accusent ; cependant permettez-moi.

– Assez, interrompit Aubertin ; nous savons maintenant ce que vous avez fait, sous prétexte d'aller visiter un malade !... Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers l'assistance, quel parti prendrons-nous ? Faut-il envoyer chercher le commissaire de police pour constater le crime ?

– Non, s'écria Deluzy dont les yeux brillaient de joie ; ce serait un déshonneur pour le cercle. Contentons-nous d'expulser ignominieusement cet intrus. cet escroc !

– Oui, oui, à la porte ! s'écrièrent les autres joueurs.

– Est-ce là votre avis ?... En ce cas, Taboureau, commanda Deluzy au garçon du cercle, prenez cet homme par les épaules et jetez-le dehors.

Taboureau, un petit vieux, s'approcha avec une lenteur prudente, mais en donnant à sa figure l'expression la plus terrible. Belcourt, si abattu jusque-là, se redressa énergiquement.

– Je vais sortir, s'écria-t-il ; mais, de par tous les diables ! que personne ne me touche ou je lui brise les os.

Il était robuste, son attitude témoignait d'une grande détermination. Taboureau se le tint pour dit et n'avança pas davantage, se bornant à exprimer par une pantomime convenable son respect pour l'ordre donné.

Belcourt prit son chapeau et fit quelques pas en chancelant.

– Messieurs, dit-il d'une voix sombre, on m'a condamné sans m'entendre et je cède à la violence. Toutefois, si l'un de vous osait prendre personnellement la responsabilité de l'indigne traitement que je subis, je lui demanderais raison.

– On ne se bat pas avec un grec, répliqua Aubertin ; partez, monsieur, et ne remettez jamais le pied ici, sinon ce ne sera plus par la porte que vous sortirez !

– Et si vous restez à Orléan dit un vieux médecin, tâchez de ne m'appeler jamais en consultation, ainsi qu'aucun de mes honorables confrères, car je vous ferai connaître pour ce que vous êtes !

– Et ne vous présentez jamais, ajouta un fonctionnaire public, dans les maisons que je fréquente, ou bien je raconterai pourquoi vous avez été chassé du cercle.

En présence de cette réprobation universelle, Belcourt baissait la tête ; de grosses larmes roulaient sur ses joues. Tout à coup son regard rencontra l'ancien tanneur qui, pâle et muet, demeurait comme frappé de la foudre.

– Ah ! monsieur Jolivet, dit-il avec un accent déchirant, vous du moins, vous êtes un homme indulgent et bon ; je vous expliquerai par suite de quelles circonstances fatales.

– Paix ! monsieur, répliqua Jolivet dont la figure commune prit une expression imposante ; je n'ai pas besoin de vos explications. Je ne vous connais plus, j'ai honte de vous avoir connu, et je remercie Dieu que vous vous soyez montré à moi tel que vous êtes, pendant qu'il n'était pas encore trop tard !

– Je vous en conjure, permettez-moi de vous voir chez vous demain. Je vous raconterai, ainsi qu'à M^{lle} Victoire.

– Misérable ! ne prononcez pas le nom de ma fille ! Tout est fini entre nous. Partez, et ne reparaissiez jamais devant moi.

Belcourt voulut lui adresser de nouvelles instances, mais on marcha sur lui pour le pousser dehors. Il leva les deux bras vers le ciel en signe de désespoir et sortit précipitamment.

Une vive agitation suivit son départ. On discutait, on s'indignait, on prenait des résolutions violentes.

Le banquier Aubertin s'approcha de Deluzy :

– Tout marche à souhait pour vous, lui dit-il en désignant le vieux tanneur qui venait de tomber anéanti sur un canapé.

Le docteur ne rentra pas chez lui de la nuit, et on supposa qu'il avait attenté à ses jours, « ce qu'il avait de mieux à faire, » disait-on.

IV

Aînée et cadette

La famille Jolivet habitait, on s'en souvient, une belle et confortable maison sur le bord de la Loire. Cette maison était séparée du quai par une grille en fer et par deux pilastres, surmontés chacun d'un lion de bronze. Les lions semblaient se menacer des yeux, d'où l'on affirmait facétieusement dans le voisinage qu'ils se regardaient « en chiens de faïence. » Au fond de la cour, se dressait l'habitation blanche, proprette, encadrée de plantes grimpantes et de caisses d'orangers. Par derrière, s'étendait un jardin dont les arbres formaient un fond de verdure du plus agréable effet.

Le lendemain du jour de l'événement au cercle du Commerce, les demoiselles Jolivet se trouvaient dans un salon du rez-de-chaussée, tout encombré de fleurs et d'ouvrages féminins. L'aînée, Victoire, semblait avoir vingt ans environ. Elle était grande, bien faite, avec des yeux et des cheveux noirs ; son visage, aux traits réguliers, avait d'ordinaire une expression un peu hautaine, mais en ce moment était sillonné de larmes ; et Victoire, les coudes appuyés sur un guéridon, la tête dans ses mains, s'abandonnait aux plus douloureuses pensées.

Sa sœur cadette, Joséphine, bien qu'elle eût près de quatorze ans, en paraissait douze à peine. Elle était grande aussi, mais maigre, dégingandée, avec des mouvements vifs et impétueux ; une pensionnaire n'ayant encore rien de la femme. Seulement, on devinait à la fraîcheur de sa carnation, à la finesse de ses traits, à l'éclat de ses yeux bleus, à l'abondance de ses cheveux châtons que, lorsque la nature aurait accompli pour elle son

évolution habituelle, Joséphine pourrait devenir encore plus attrayante que Victoire.

Assise devant une table, elle dessinait un nez romain, auquel elle donnait obstinément la forme et la courbure d'un bec de perroquet ; à la vérité, elle n'accordait pas beaucoup d'attention à son travail et, tout en tortillant son porte-crayon entre ses doigts effilés, elle jetait fréquemment les yeux vers sa sœur qui pleurait tout bas.

Tout à coup, elle repoussa son dessin, sauta sur les genoux de Victoire, et lui prenant la tête dans ses mains, elle l'embrassa avec transport.

– Ne te désole pas, ma chérie, lui dit-elle, tu reverras ton prétendu. Tu sais comme est papa !... Il crie bien haut, mais il est gentil, et quand on le prie bien. Moi, d'abord, je lui fais faire tout ce que je veux.

– Laisse-moi, Joséphine, répliqua Victoire avec impatience ; tu n'es qu'une enfant, et tu ne comprends rien à ce qui se passe. Ce jeune homme et moi, nous ne devons plus nous revoir.

Et elle se remit à pleurer.

– Mais cela m'ennuie, moi, reprit Joséphine d'un ton boudeur ; j'aimais beaucoup M. Belcourt, il était mon ami. Souviens-toi comme il m'a bien soignée quand j'ai eu ma fièvre typhoïde !... Et il m'encourageait, il me parlait si doucement !

– Tais-toi ; après le scandale d'hier, je vais devenir la fable de la ville. On assure que c'est un voleur !

– Un voleur ! s'écria Joséphine avec indignation ; si l'on peut dire !... Ne sais-je pas ce que c'est qu'un voleur ?... Tiens ! il y en avait un dans l'image que je coloriais ces jours derniers ; c'était un homme très-grand, barbu, qui avait un large chapeau, de longues bottes, et une ceinture rouge hérissée de pistolets et de poignards. Hein ! est-ce que M. Alfred ressemble à ce portrait-là ?

– Tu me romps là tête... Je te répète que nous ne devons jamais revoir le docteur Belcourt.

Il y eut encore un silence. Joséphine, un peu confuse, avait l'air elle-même de réfléchir et ne songeait pas à reprendre son crayon. Le salon étant de plain-pied avec le jardin, on y entendait le bourdonnement des insectes qui butinhaient sur les fleurs du parterre.

– Joséphine, d’humeur remuante, ne pouvait rester longtemps immobile et silencieuse.

– Victoire, reprit-elle, si M. Belcourt venait, aurais-tu le courage de le renvoyer ?? Il t’aimait tant ! Et toi, de ton côté, tu avais l’air...

– Mon Dieu ! ma chère, tu es insupportable ; non, je ne le recevrais pas. D’ailleurs, papa n’a-t-il pas dit que, selon toute apparence, ce malheureux déshonoré s’était donné la mort ??

Et, en dépit d’elle-même, Victoire laissa de nouveau couler ses larmes.

– Papa le dit, reprit Joséphine, mais il n’en est pas sûr. La preuve c’est que, tout en maudissant M. Alfred, il est sorti pour aller dans la ville s’informer de ce qu’il est devenu.

– On peut espérer en effet, répliqua Victoire toute frémissante, qu’il n’a pas eu recours à cette funeste extrémité. Aussi papa, en sortant, a-t-il commandé à Jérôme, le jardinier-concierge, de ne pas lui ouvrir la grille, s’il se présentait ici, et M^{me} Gordon, notre gouvernante, a l’ordre de le chasser.

– Oui, mais s’il ne passait pas par la grille ? Si, comme il le faisait quelquefois, il nous arrivait par la porte du jardin qui donne sur la ruelle ?

– Allons donc ! cette porte est fermée.

– Qui sait ! répliqua la petite d’un air espiègle ; on la laisse si souvent ouverte !

Comme elle achevait ces mots, une ombre apparut extérieurement dans l’encadrement de la fenêtre, sans qu’aucun pas eût fait crier le sable des allées. En même temps, on appela d’une voix humble :

– Victoire !..... Mademoiselle Victoire !

C’était le docteur Alfred Belcourt.

Victoire se leva et dit avec fermeté :

– Retirez-vous, monsieur. Si mon père vous rencontrait ici, il serait capable.

– Oh ! écoutez-moi, mademoiselle, répliqua Belcourt en joignant les mains, écoutez-moi un seul instant. Et puis, s’il le faut, je m’éloignerai pour toujours !

Il enjamba l’appui de la fenêtre et sauta dans le salon.

Victoire poussa un cri et se dirigea vers la porte.

– C’est abominable ! reprit-elle, et puisqu’il en est ainsi

Mais Joséphine s’élança vers elle et la retint par sa robe.

– Oh ! ne sois pas si méchante, dit-elle : écoute-le un tout petit moment
Vois donc comme il paraît à plaindre !

Victoire s’arrêta et presque involontairement laissa tomber un regard sur son ancien fiancé. Il était, en effet, dans un état digne de compassion. En quelques heures il avait vieilli de dix ans. Ses traits décomposés, ses yeux hagards, sa chevelure en désordre témoignaient d’un égarement voisin de la folie.. Il portait les mêmes vêtements que la veille ; mais son pantalon et son pardessus étaient souillés de boue, comme s’il avait passé la nuit à errer dans des routes poussiéreuses et des champs baignés de rosée. Son chapeau, qu’il tenait à la main, était presque défoncé, peut – être parce qu’il l’avait écrasé dans des transports de douleur et de rage.

Cet aspect piteux, autant que les instances naïves de Joséphine, décida Victoire à rester. Sans inviter Belcourt à s’asseoir, elle dit avec une sorte d’impatience farouche :

– Enfin, monsieur, que me voulez-vous ? Votre faute a creusé entre nous un abîme infranchissable ; allez-vous essayer de nier le scandale horrible dont s’entretient toute la ville ce matin ?

– Non, mademoiselle, répondit Belcourt les yeux baissés ; je suis coupable, je le reconnais, et nul n’a plus d’horreur de moi que moi-même !... Cependant, avant de disparaître pour toujours, j’éprouve le besoin d’invoquer votre pitié. Si tous les autres me haïssent et me méprisent, peut-être éprouverez-vous quelque indulgence, quand vous saurez que c’est pour vous, pour vous seule que j’ai commis ce crime.

– Pour moi !

– Veuillez m’écouter Je ne vous ai pas caché, mademoiselle, non plus qu’à votre père, que j’étais pauvre ; que, jusqu’à ces derniers temps, j’avais vécu de privations, souvent manqué du nécessaire. Mais plus j’étais pauvre, plus j’étais fier. Ce sentiment de fierté, qui me soutenait dans mes épreuves de jeunesse, est devenu plus fort encore depuis que, par mon travail, j’ai acquis une profession honorable, un rang distingué dans le monde ; le bonheur immense, inespéré, qui m’était promis en obtenant votre main, n’a fait que le développer.

« Ma faiblesse m'a perdu. Le moment était venu de remplir certaines obligations imposées par un brillant mariage. Je ne voulais convenir avec personne que ma profession médicale ne m'avait rapporté encore que des bénéfices irréguliers et modestes ; peut-être même cet aveu m'eût-il aliéné sans retour la bienveillance de M. Jolivet. Je désirais pourtant vous offrir des présents dignes de vous, et je cherchai à contracter un emprunt ; on me répondit par un refus méprisant.

« Hier au soir, comme j'étais en proie à de mortelles inquiétudes, je me mis au jeu sans autre intention que de remplir un devoir de société ; la vue de l'or troubla mon cerveau. Je me disais qu'un peu de cet or mettrait fin à mes cruels embarras. D'autre part, je voyais, parmi ceux qui m'entouraient, des hommes contre lesquels j'avais de graves motifs de plainte. Je perdus la raison et, pour la première fois de ma vie, je voulus user de mon adresse à manier les cartes.

« Sous prétexte de visiter un malade, je rentrai chez moi, et je fis mes honteux préparatifs. Revenu au cercle, je jouai avec une sorte de fureur. Je gagnai. Oh ! je vous le jure, mademoiselle, tout en entassant devant moi cet argent mal acquis, je ne le considérais que comme un prêt de mes adversaires. Je notais dans ma mémoire les sommes que chacun d'eux perdait contre moi ; je me promettais de les lui restituer intégralement plus tard. Malgré cela, ma conscience était bourrelée ; je n'avais plus ni dextérité de main, ni présence d'esprit. Je fus si maladroit que l'un de ceux qui m'épiaient me prit en flagrant délit de fraude, et je ne sus ni résister ni me défendre. Je dus me retirer avec honte, en abandonnant non-seulement mon gain illicite, mais encore tout ce qui m'appartenait.

« Voilà la vérité, mademoiselle ; je suis coupable et j'ai mérité la réprobation des gens de bien. Mais, au fond du précipice où j'ai roulé et dont, je le sens, je ne peux plus sortir, j'espère encore que vous m'accorderez un peu de pitié. Quoi qu'il doive arriver de moi désormais, que je vive ou que je meure, j'ai voulu vous dire ma souffrance ; j'éprouverai du soulagement à penser que, vous du moins, vous n'avez pour moi ni mépris ni haine. »

Belcourt, en parlant ainsi, se courbait devant Victoire et, des larmes tombaient en abondance de ses yeux. Peut-être la jeune fille était-elle émue

de son côté, peut-être cette douleur de l'homme qu'elle avait considéré un moment comme son futur mari, trouvait-elle de l'écho dans son propre cœur ; mais la bassesse de l'acte accompli était telle que Victoire croyait de sa dignité de se montrer inflexible. Elle répondit d'une voix sèche :

– Que vous importent, monsieur, mes sentiments à votre égard ? Croyez-vous vous excuser en m'apprenant qu'à mon insu j'étais destinée à devenir la complice de votre faute ?

– Victoire, je vous en conjure, ne m'accablez pas. Dans toute ma vie de lutte et de travail, je n'ai eu que cette heure de faiblesse et d'égarement. Je vous demande si peu ! Songez qu'un mot de votre bouche me j donnera de la force pour tenter de me relever ou me reettera dans le désespoir. Ah ! mademoiselle, hier vous sembliez m'écouter avec complaisance. Avez-vous si vite oublié ?

Victoire hésita quelques secondes.

– Monsieur, répliqua-t-elle enfin presque avec dureté, je n'ai rien à vous dire.

Belcourt poussa un gémissement. La petite Joséphine s'approcha d'eux.

– Victoire, s'écria-t-elle, ce pauvre monsieur Alfred assure que c'était pour toi, pour t'offrir beaucoup de belles choses, qu'il s'est laissé entraîner... Moi, je le plains, je le plains de tout mon cœur. et je serais bien fâchée qu'il lui arrivât du mal.

– Merci, Joséphine, douce et naïve enfant, dit Belcourt attendri ; mais vous voyez que votre sœur.

– Joséphine, répliqua Victoire avec aigreur, ferait mieux de se taire. Quant à vous, monsieur, rien ne doit plus vous retenir ici ; et, dans votre intérêt même, je vous conseille de ne pas attendre mon père, qui peut rentrer d'un instant à l'autre.

Belcourt la contemplait d'un air sombre. –

– Ainsi donc, reprit-il, pas un regret, pas un signe de compassion, pas un cri de l'âme... Ah ! je n'ai plus qu'à mourir !

– Non, non, ne mourez pas, pauvre Alfred ! s'écria Joséphine avec explosion ; vivez pour vous repentir, pour effacer votre faute. Vous n'êtes pas un si grand criminel d'avoir succombé une fois à de mauvaises idées, et

le bon Dieu pardonne des choses bien plus fortes. Voyons ! Victoire, avant qu'il s'en aille, ne veux-tu pas lui tendre la main ?

– Jamais. En vérité, cette petite fille me rendra folle !

Joséphine se jeta à son cou.

– Ma sœur, Victoire, lui dit-elle tout bas en l'embrassant, songe donc si tu es trop méchante avec lui, il se tuera !

Belcourt demeurait rêveur, les yeux baissés.

– Allons ! reprit-il comme à lui-même, tout est fini.

Il ajouta aussitôt dans un élan de douleur :

– Mon Dieu mon Dieu ! moi qui l'aimais tant !

Il allait sortir, quand une voix tonnante s'écria derrière lui :

– Mille millions de diables ! D'où celui-là vient-il ? en voilà de l'audace !

Belcourt et les jeunes filles, absorbés par la scène précédente, n'avaient pas entendu marcher dans le corridor voisin, des portes s'ouvrir, et M. Jolivet était entré brusquement.

– Que faites-vous ici, mon beau monsieur ? s'écria l'ancien tanneur ; et par où avez-vous passé pour vous introduire chez moi ? Par la voie que prennent vos pareils sans doute et non pas la grande porte comme les braves gens !

Ce nouvel outrage appela le rouge sur le front du docteur ; néanmoins, il répondit avec humilité :

– Monsieur, avant de nous séparer pour toujours, j'ai cru devoir vous donner, à vous et à votre famille, quelques explications sur l'horrible fatalité.

– Des explications ! Je n'en voulais pas, et à quoi peuvent-elles servir ? Que nous chantez-vous avec « la fatalité » ? Vous n'aviez pas d'argent et il vous en fallait pour jeter de la poudre aux yeux de certain père imbécile ; alors vous avez tenté d'en escroquer au jeu. Que diable la fatalité a-t-elle à voir en tout ceci ? Vous vous introduisez chez moi pour essayer d'apitoyer ces pauvres petites. Mais me voici, et moi j'appelle les choses par leur nom, entendez-vous, monsieur l'escroc !

– Mon bien-aimé papa, s'écria Joséphine, je t'assure qu'il nous a fait comprendre.

– Paix ! mademoiselle ; vous ne comprenez rien du tout au contraire. et vous n’avez pas besoin de comprendre Quant à vous, monsieur, vous allez sortir par où vous êtes entré, sinon j’appelle et vous sortirez d’une vilaine façon.

– Il n’est pas besoin de menaces, répliqua tristement le docteur, je me retire. Adieu, monsieur Jolivet ; adieu, mademoiselle Victoire adieu aussi, compatissante Joséphine Je vais disparaître de la scène du monde ; mais, dans mon effroyable chute, je ne dois attribuer mon malheur qu’à moi-même Puissiez-vous tous, vous maintenant si heureux et si fiers, n’avoir jamais besoin de pitié à votre tour !

Il se dirigea vers le jardin. Victoire ne bougea pas, tandis que son père se mettait en devoir de suivre Belcourt et de s’assurer qu’il quittait réellement la maison. Joséphine, avec la hardiesse d’une enfant gâtée, s’écria, au moment où son ancien ami s’éloignait :

– Ne perdez pas courage, monsieur Alfred ; Dieu est plein de miséricorde !... Moi, je penserai à vous pour vous plaindre et vous souhaiter de meilleurs jours.

– Te tairas tu, petite sotte ! dit Jolivet avec colère.

Après avoir vu le docteur sortir par la porte de la ruelle et après avoir retiré la clef de cette porte, Jolivet se hâta de revenir au salon. Il trouva Joséphine sanglotant dans un fauteuil, pendant que Victoire, étendue sur le canapé, se cachait le visage dans ses mains.

– Nous en voici débarrassés, reprit le bonhomme ; à présent, qu’on ne parle plus de lui, et que l’on ne prononce jamais son nom !

Le soir, le docteur Belcourt retourna au modeste appartement qu’il occupait dans la ville, mais il n’y resta pas longtemps. Il mit ordre à ses affaires, donna certaines instructions, brûla des papiers. Avant les premières heures de la journée suivante, il était reparti, et nul à Orléans ne put dire ce qu’il était devenu. Seulement, moins d’une semaine plus tard, un des bateaux à vapeur de la Loire ramena du fond de l’eau le corps d’un homme, jeune et élégant, qui semblait s’être noyé depuis peu. On ne trouva dans ses vêtements aucun papier qui permît de le reconnaître et l’hélice du vapeur lui avait fracassé le crâne. Néanmoins, on ne douta pas que ce corps ne fût celui du docteur Belcourt ; et cette histoire lugubre, après avoir défrayé,

pendant quelques mois la curiosité des habitants d'Orléans, ne tarda pas à être complètement oubliée.

V

Le Bac du Saut

Dix ans se sont écoulés, et nous allons transporter le lecteur dans les montagnes du Jura, vers la fin d'une chaude journée de juillet.

Il devait y avoir, deux jours plus tard, dans la petite ville de Saint-Siméon, une foire célèbre, une *vogue*, comme on dit dans le pays, et, dès l'avant-veille, toutes les voies aboutissant à Saint-Siméon étaient couvertes de piétons, de cavaliers, de voitures et de bestiaux. Voyageurs et caravanes y arrivaient surtout par une route large et bien tenue, qui traversait l'Ain sur un pont de pierre ; mais cette route, à raison de ses nombreux détours, allongeant d'une grosse lieue, beaucoup d'étrangers à pied préféraient aller passer la rivière dans un bac, installé en aval et qu'on appelait le bac *du Saut*.

On sait combien l'Ain est impétueux et, en cet endroit, il se trouve resserré entre deux énormes rochers qui augmentent encore sa rapidité. Pour résister à la force du courant, le bac glisse le long d'un câble, qui est amarré à de solides poteaux sur l'une et l'autre rive.

Le soir dont nous parlons, la rivière, démesurément accrue par des orages récents, paraissait plus furieuse que jamais. Elle mugissait en s'engouffrant dans cette espèce de gorge, et les rochers, qui parsemaient son lit, la faisaient rebondir çà et là en flocons d'écume blanche comme la neige. On savait, du reste, qu'au delà du défilé elle formait une chute et, au grondement sourd causé par son resserrement, se mêlait le fracas lointain de la cataracte.

Beaucoup de personnes se pressaient devant la loge du passeur, afin de trouver place dans la lourde embarcation ; c'étaient de petits marchands, des colporteurs avec leurs balles, et surtout des paysans qui, un bissac sur le dos, étaient attirés à la vogue de Saint-Siméon par leurs affaires ou par la curiosité.

On pouvait craindre pourtant que le passage ne s'opérât pas sans péril. Le soleil, enveloppé de nuages grisâtres, venait de se coucher ; une obscurité brumeuse se répandait déjà dans le vaste bassin de montagnes arides que traversait la rivière. Le paysage environnant était âpre et sauvage ; sauf la chaumière où logeait le passeur, on n'apercevait aucune habitation humaine aussi loin que la vue pouvait s'étendre. L'ombre des pics, l'impétuosité des eaux et leur mugissement répété par mille échos, formaient un ensemble poétique sans doute, mais très-capable d'inspirer certaines appréhensions.

Un seul animal avait été admis par le batelier au milieu des hommes et des femmes déjà installés dans le bac ; c'était un poney noir, pas plus grand qu'un âne et encore un âne de petite taille.

Il appartenait à un jeune garçon de sept ou huit ans, qui devait être le fils de quelque riche propriétaire du voisinage et qui, vêtu de velours, coiffé d'une toque à plume noire, semblait revenir d'une courte promenade aux environs. Cet enfant était accompagné d'un domestique de confiance, convenablement vêtu, qui veillait sur lui avec sollicitude.

Le bac paraissait aussi plein de passagers qu'il en pouvait contenir ; comme il n'y avait pas assez de place pour s'asseoir, tous demeuraient debout. Le batelier démarrait déjà, quand un cri d'appel se fit entendre sur la rive que l'on allait quitter, et à la vague clarté du crépuscule, on vit accourir deux voyageurs, ayant l'apparence de bourgeois.

Le passeur, à qui la mine des survenants imposait certains égards, annonça que le bateau étant au complet, il prendrait « les braves messieurs » à son prochain voyage.

– Bah ! reprit l'un d'eux avec un ton moqueur, quand il y a de la place pour dix il y en a pour douze. Les gros se feront minces et les minces se mettront en botte. Mon maître paye triple. Entrez, monsieur.

Il retint le bateau d'une main, tandis qu'il présentait l'autre à « son maître ». Celui-ci, profitant de cet appui, se glissa entre les rangs serrés des

passagers. Néanmoins, il ne semblait pas humainement possible d'admettre dans l'embarcation une personne de plus.

– Alors, monsieur, dit le batelier au voyageur effronté, ce sera vous qui attendrez.

– Ouiche ! mon maître et moi, ça ne se dédouble pas. Il ne me faut que demi-place. Tu vas voir !

Il fit un saut d'acrobate et marcha sur le rebord étroit du bateau avec une aisance parfaite. Ayant atteint un endroit où se trouvait un léger espace vide, il y posa un pied, tandis que l'autre restait sur le rebord du bac, et il s'écria gaïement :

– Voilà !... Maintenant, pousse !... et si nous prenons un bain, ce sera une bonne fortune pour certains membres de l'honorable société.

Le passeur était ahuri par ces allures bouffonnes mais, comme en définitive tout le monde était casé, il ne résista pas davantage et mit sa barque à flot en murmurant :

– Ce doit être quelque farceur de la ville.

Le bac s'éloigna lentement du rivage et l'attention des passagers se concentra sur les derniers venus.

Celui qui appelait l'autre « son maître » était un jeune homme mince, chétif en apparence, mais il venait de prouver qu'il avait une souplesse et une vigueur extraordinaires. Ses cheveux, d'un blond fade, s'échappaient de dessous un chapeau mou, de forme bizarre, et encadraient une petite figure osseuse, blême, aux lèvres et aux narines mobiles. Ses yeux, gris et perçants, avaient une expression de malice joyeuse. Il portait une jaquette de drap démesurément courte, un gilet de couleur éclatante, un pantalon à larges carreaux, et avait pour chaussure de légers escarpins. Il était vif, remuant comme un singe, et sa langue semblait jouir de la même agilité que ses mains et que ses pieds,

Le « maître », au contraire, était un bel homme d'une quarantaine d'années, dont la personne et le costume ne manquaient pas non plus d'une certaine excentricité. Il tenait son panama sur ses genoux, et laissait voir une figure aux traits réguliers et nobles, aux yeux bleus, habituellement mélancoliques. Il avait le crâne entièrement chauve ; à peine une couronne de cheveux ceignait-elle encore sa tête. En revanche, une barbe blonde, très

longue et très soyeuse, dont il semblait prendre un soin particulier, descendait sur sa poitrine et ajoutait à la gravité de ses manières. Il était vêtu d'une redingote noire et d'un gilet noir, traversé par une chaîne d'or ; de plus il avait sur le bras un pardessus élégant, muni de brandebourgs de soie, qui devait lui donner, quand il l'endossait, l'air d'un boyard russe ou d'un magnat de Hongrie.

Ces deux voyageurs étaient complètement inconnus dans le pays et on les regardait avec stupéfaction. Ce silence ne fut pas du goût de l'original que nous avons présenté, au lecteur.

– Le français ne paraît guère en usage ici, reprit-il gaillardement ; allons ! qui veut parler grec ou latin avec moi ? J'ai remporté jadis un prix d'honneur au concours général de Paris. *Latiniam græcamque linguam loquor*. à qui le tour de répondre ?

On pense bien que personne, parmi les bouviers, les maquignons, et les colporteurs qui formaient la majorité l'assistance, ne jugea à propos d'accepter cette espèce de défi. On continua de se taire et de dévisager le drôle de corps Celui-ci, après avoir feint d'attendre une réponse, qu'il savait bien ne pas devoir venir, reprit avec gaieté :

Il est clair qu'on ne connaît pas sur ce bateau les langues savantes ; mais je vais en parler une autre que tout le monde comprendra.

En même temps, il imita le braiement de l'âne avec une vigueur et une perfection désespérantes. C'étaient des *hi-han* si bien modulés, de si gracieuses reprises, des intonations si naturelles, que l'assemblée entière ne put s'empêcher de rire.

– Je disais bien ! reprit froidement le railleur ; tout le monde comprend.

Peut-être Barbe-Blonde (nous appellerons ainsi le maître jusqu'à nouvel ordre), craignait-il que quelqu'un de ces rustres ne finit par trouver la plaisanterie un peu forte.

– Paix ! Robillard, dit-il ; réservez vos facéties pour un moment où elles seront plus opportunes.

– Suffit, maître, répliqua Robillard dont les traits mobiles prirent aussitôt une expression de respect.

Il ne souffla plus mot, ayant toujours un seul pied dans le bateau et l'autre sur le rebord, dans une position qui eût semblé impossible pour un

autre.

On était arrivé au milieu de la rivière, à l'endroit où le courant avait le plus de puissance. Le bac tendait d'une manière inquiétante le câble posé en travers de l'eau, et on n'avancait qu'à grand'peine. Un obligeant passager était venu en aide au passeur qui tirait péniblement sur la corde et, malgré la réunion de leurs efforts, on faisait peu de progrès. A présent, le mugissement de la cataracte voisine devenait formidable ; des flots écumeux montaient parfois jusqu'à fleur du bac, comme s'ils voulaient l'envahir.

On réussit néanmoins à traverser le plus fort du courant, et on approchait avec lenteur de la rive gauche, quand se révéla un nouveau danger.

Le poney noir, effrayé par l'agitation et le bruit de la rivière, donnait de fréquents signes d'inquiétude. Il regardait autour de lui, ouvrant les naseaux, dressant les oreilles, et frappant du pied par intervalles. Le domestique, qui le tenait par la bride, le flattait de la main pour le calmer, tandis que l'enfant, dont ce petit cheval paraissait être le favori, disait d'un ton caressant : –

– Allons ! Moricot, sois sage. De quoi as-tu peur, nigaud ??

; Que Moricot comprit ou non, un moment vint où ces exhortations et ces caresses n'eurent plus aucun effet. Quelque chose ayant réveillé ses terreurs, le poney se mit à renacler, à piétiner. Or, si exigüe que fût sa taille, ces mouvements désordonnés présentaient de graves inconvénients sur le bateau plein de monde.

Aussi, quand il se mit en révolte, protesta-t-on de toutes parts. Les passagers bousculés se soutenaient les uns les autres, afin de ne pas être poussés dans l'eau. Un maquignon, qui se trouvait là, asséna des coups de houssine sur la tête de l'endiablé poney, malgré les protestations du domestique et de l'enfant. Moricot, affolé, se dressa sur ses pieds de derrière et fit un saut prodigieux. Le bac reçut une si violente secousse que l'amarre, vieille et usée, qui l'attachait au câble se rompit, et le bateau, devenu libre, se mit à tourner sur lui-même, emporté par le courant.

Cette fois, de toutes les poitrines s'éleva un cri de désespoir ; mais la catastrophe n'était pas complète encore. Le poney, exaspéré par la brutalité

du maquignon, continuait ses bonds furieux ; d'un coup de croupe, il lança dans la rivière son jeune maître, qui se tenait près de lui pour le protéger.

Ce nouveau malheur ne fut pas remarqué de quelques-uns des passagers, uniquement occupés d'eux-mêmes, car aussi bien tous allaient périr peu d'instant plus tard, lorsque le bac atteindrait la cataracte située à cent pas plus loin. Mais comment l'arrêter ? On n'avait ni avirons, ni gouvernail.

L'épouvante était donc à son comble sur la massive embarcation. Les femmes pleuraient, les hommes se démenaient sans savoir que faire ; le passeur, désorienté, perdait la tête, tandis que le domestique, qui ne savait pas nager, s'arrachait les cheveux en criant :

– Au secours !... sauvez le petit Léon !

Barbe-Blonde, si taciturne et si indolent jusque-là, se redressa brusquement :

– Robillard, cria-t-il avec énergie, je vais m'occuper de la barque. Vous, sauvez l'enfant.

– On y va, maître, répondit Robillard qui venait d'arracher sa jaquette et ses chaussures afin de pouvoir nager plus librement ; mais d'abord, il faut vous faire de la place.

Il se glissa sous le ventre du poney et sans qu'on sût comment il s'y était pris, Moricot fut aussi lancé dans la rivière. Alors Robillard y sauta à son tour et se mit à nager avec autant de vigueur que d'adresse.

Il était douteux cependant qu'il pût atteindre le petit Léon qui avait disparu ; le cheval lui-même, tout en reniflant et en se débattant, ne fut plus bientôt qu'un point noir à la surface des eaux bouillonnantes.

Les gens restés dans le bac ne songeaient qu'à leur propre péril. Comme nous l'avons dit, il n'y avait pas de rames à bord ; Barbe-Blonde s'empara d'un croc qui se trouvait sous ses pieds, et, l'enfonçant dans l'eau, essaya de piquer le fond pour empêcher la barque d'être emportée ; mais les efforts d'un seul homme devaient exercer une action insuffisante sur une pareille masse. Aussi le bac continua-t-il de tourner, en suivant irrésistiblement le fil de l'eau.

Barbe-Blonde promena des regards anxieux autour de lui. En avant de l'énorme rocher qui, de ce côté, resserrait le cours de l'Ain, se trouvait une anse écartée où l'eau, formant un remous, semblait relativement calme. Si

l'on pouvait atteindre cette espèce de port, il devait être facile, en manœuvrant avec précaution, de gagner la rive. Mais comment approcher de la rive, puisque le courant emportait l'embarcation à plus de vingt pas d'elle ?

Tout à coup, Barbe-Blonde distingua une pierre à demi submergée, qui obstruait le lit de la rivière et devant laquelle on allait passer. Il se tint prêt à se servir de cette pierre comme d'un point d'appui, pour donner au bac une impulsion oblique et le pousser vers l'anse protectrice.

Les dispositions étaient si bien prises que la pointe du croc rencontra la pierre avec précision. Le choc, dont la force était accrue par la vitesse acquise, fut si violent que la perche se brisa et que Barbe-Blonde, atteint à l'épaule, fut renversé au fond du bateau ; mais le résultat désiré était obtenu ; et le bac, au lieu de suivre le fil de l'eau, prenait la direction de l'anse.

Quoique souffrant une atroce douleur, Barbe-Blonde fut aussitôt sur pied ; il conserva une moitié de la perche brisée, pendant que le batelier s'emparait de l'autre et que le domestique se servait, comme de rame, d'une planche qu'on lui avait donnée pour siège. Grâce à leurs efforts combinés, ils réussirent à faire entrer le bac dans l'échancrure.

Il était temps pour Barbe-Blonde ; le coup qu'il avait reçu paraissait grave et son front se crispait de souffrance. Cependant, à peine fut-on au repos, qu'il se redressa et promena encore son regard à la surface de la rivière. Rien n'apparaissait dans la brume qui commençait à tomber.

– Où est l'enfant ? dit-il avec inquiétude ; et Robillard. mon pauvre Robillard !

Il appela de toute sa force et un cri rauque, d'un caractère étrange, parut sortir des eaux à quelque distance. Il répéta son appel et on lui répondit encore. Toutefois, il avait beau, comme les autres passagers, s'écarter les yeux, aucun être humain ne se montrait.

Enfin une sorte de clapotement se fit entendre, non pas devant, mais derrière le bateau maintenant presque immobile. De ce côté, se trouvait un étroit et tortueux canal, formé de roches tombées des hauteurs, et par lequel l'anse avait une seconde communication avec le lit principal de l'Ain. C'était de ce canal, dont les parois étaient abruptes, que partait la voix, et

bientôt on entrevit une forme confuse qui se dirigeait péniblement vers le bac.

– Sainte Vierge ! s’écria le batelier, en voilà un qui a du bonheur ! Il a réussi à trouver la Passe-de-la-Couleuvre. Mais on dirait qu’il n’est pas seul.

– Aurait-il sauvé M. Léon ? s’écria le domestique.

– Je n’en sais rien, répliqua Barbe-Blonde : seulement tout ce que peut faire un homme adroit, robuste et qui ne tient guère à la vie, Robillard sûrement l’a fait.

Il appela derechef, et, cette fois, ce fut en chantant qu’on lui répondit, sur l’air du *Nouveau seigneur de village* :

Ainsi qu’Alexandre le Grand
A son entrée à Babylone...

En même temps, Robillard apparut nettement dans l’ombre du défilé.

Mais, comme l’avait dit le batelier, Robillard n’était pas seul. A côté de lui marchait, retenu solidement par la bride, le poney Moricot ; sur le dos de Moricot, on distinguait un enfant, qui semblait évanoui et que le sauveteur soutenait en selle. Tout ce monde, il est vrai, n’avait pas l’air bien triomphant ; gens et bête ruisselaient d’eau ; Robillard, les cheveux collés aux tempes, marchait dans le courant qui, sans égaler le courant principal, conservait une certaine force. Cependant tous, si épuisés qu’ils fussent, étaient encore vivants et c’était un véritable miracle, eu égard à la grandeur du péril auquel ils venaient d’échapper.

Le domestique, en voyant Léon immobile sur le dos du poney, demanda avec inquiétude :

– Eh ! mon brave garçon, n’auriez-vous repêché, qu’un cadavre ? Cet enfant appartient à une famille riche et si vraiment il avait péri.

– Rassurez-vous, répliqua Robillard en secouant la tête à la manière des caniches qui sortent de l’eau ; le petit a naturellement bu un coup de trop et il fait un peu la carpe, mais ce ne sera rien. Ma foi ! ce méchant avorton de cheval nous a été bien utile. Quand nous barbotions tous ensemble dans cette rivière enragée, c’est lui qui a découvert ce passage à travers les roches, et il a prêté son dos pour transporter le pauvre gamin. Au fait, il était cause du mal et devait le réparer : *miseris succurrere*... Mais je ne parle pas

davantage latin, car, sauf mon maître, on est ici trop ignare pour me comprendre.

En bavardant avec sa gaieté ordinaire, Robillard s'était approché du bac, ce qu'il pouvait faire aisément, car l'eau n'avait que très-peu de profondeur en cet endroit. Le domestique enleva de dessus le cheval le petit Léon qui, en effet, conservait sa connaissance et qui passa les bras autour du cou de son gardien, en balbutiant des mots inintelligibles.

– Vous agissez mieux que vous ne parlez, Robillard, dit Barbe-Blonde, et quoique vous soyez un garçon dévoué... Eh bien ! puisque vous voilà dans l'eau, donnez-nous un coup de main pour nous faire arriver à une place où nous puissions débarquer.

– *Dixit magister* Rien de plus facile.... Houp !

Le bac ayant reçu une vigoureuse impulsion, glissa sur ces eaux tranquilles, longea le rocher et se dirigea vers le point où il s'arrêtait d'habitude, en face du grand chemin. Du reste, on le maintenait avec la planche et le tronçon du croc, de peur qu'il ne fût repris par le courant furieux.

Robillard, redevenu maître de ses mouvements, monta sur le dos du poney. Tout ruisselant, les habits adhérent au corps, et non sans grelotter un peu, car l'eau de l'Ain est glaciale en toutes saisons, il conduisit sa monture vers le rivage, sans cesser de chanter :

Ainsi qu'Alexandre le Grand
A son entrée à Babylone...

Il atteignit terre en même temps que le bac.

VI

La Forge

Tout le monde avait sauté avec empressement sur la grève. Les femmes se signaient et priaient à voix basse ; les hommes bavardaient, très joyeux d'avoir échappé à une vilaine mort. Quant au passeur, à la suite d'une traversée si désastreuse, il ne songeait qu'à réclamer le prix du passage, et cela avec d'autant plus d'âpreté qu'il lui fallait remplacer par une corde neuve celle qui, en se rompant, avait causé la catastrophe.

Il ne restait plus dans le bac que le petit Léon avec son mentor, que les gens du pays appelaient M. Julien, et l'inconnu courageux. L'enfant avait entièrement repris ses sens, mais il tremblait de froid entre les bras de Julien. Quant à Barbe-Blonde, il était assis au fond de la barque, dans un état de prostration profonde.

Robillard, descendu du poney qu'il tenait encore par la bride, se rapprocha du bac.

– Brrrr ! grommela-t-il, l'eau, comme dit Panurge, « est entrée dans mes souliers par le collet de mon habit ». Maître, demanda-t-il tout haut, que faut-il faire ? Il est fâcheux que vous ayez envoyé votre voiture à Saint-Siméon par le pont de pierre, tandis que nous venions à pied par la traverse. Notre partie de promenade a tourné en eau de boudin. je veux dire en eau de l'Ain.

Barbe-Blonde tenta de se soulever. Comme il semblait ne pouvoir y réussir sans aide, Robillard s'élança pour le soutenir et s'aperçut alors seulement que son maître était blessé.

– Bon Dieu ! monsieur, s'écria-t-il d'un ton qui n'avait plus rien de plaisant, que vous est-il arrivé ?

– Je crois que j’ai une épaule démise. ou tout au moins cruellement contusionnée. Je souffre le martyr.

– Sapristi ! nous sommes frais ! Si encore il se trouvait dans le voisinage quelque auberge, où vous pourriez vous reposer, j’irais à pied jusqu’à la ville et je vous ramènerais la calèche.

– Vous-même, mon ami, vous n’êtes guère en état d’agir. Vous voilà trempé jusqu’aux os !

– Ça n’est rien, s’écria Robillard en s’appliquant quelques claques à droite et à gauche ; tenez, me voilà sec. Le temps de mettre ma jaquette et mon chapeau, j’aurai la tournure d’un ambassadeur ; mais je me demande où je vous installerai en attendant.

– Messieurs, dit Julien, vous ne devez pas songer à vous rendre ce soir à Saint-Siméon. Vous, monsieur, vous paraissiez assez gravement blessé, et ce courageux jeune homme, avec ses vêtements mouillés, ne saurait marcher pendant une grosse lieue. Veuillez donc m’accompagner à la Forge, tout près d’ici, où les parents de cet enfant que vous venez de sauver vous feront, j’ose le promettre, un excellent accueil. On vous donnera les soins convenables et demain matin, s’il y a lieu, une des voitures de la maison vous conduira à la ville.

Barbe-Blonde, malgré ses souffrances, hésitait à accepter. Le petit Léon, à qui Julien avait dit quelques mots tout bas, s’approcha à son tour.

– Venez, messieurs, dit-il en grelottant ; papa et maman sont en voyage et n’arriveront à la Forge que demain... Mais tante Joséphine vous recevra bien, quand elle saura que vous avez été bons pour moi... et pour tout le monde. et aussi pour Moricot.

Puis, il alla caresser le poney, qui le regardait avec des yeux intelligents.

– Comment s’appellent les parents de cet enfant ? demanda Barbe-Blonde à Julien.

– M. Deluzy, maître de forge, et madame Deluzy.

– Deluzy ! répéta Barbe-Blonde qui sembla recevoir une secousse au cœur.

– Oui, le nom est bien connu dans tout le département où la famille possède des propriétés considérables... Venez donc... on me reprocherait de vous avoir laissé aller dans l’état où vous êtes.

– Et comment s'appelle la demoiselle... qui est la tante de cet enfant ?

– Elle est la Providence de tout le pays, et se nomme mademoiselle Joséphine Jolivet.

– Joséphine ! balbutia Barbe-Blonde ; Joséphine !

Il voulut ajouter quelques paroles, mais la force lui manqua et il s'évanouit au fond du bateau.

– Il n'y a plus à lanterner, dit Robillard à Julien ; mon maître a reçu un mauvais coup... Partons pour la Forge.

On convint rapidement des dispositions à prendre. Barbe-Blonde, qui revenait déjà de sa pâmoison, devait monter sur le poney, que Julien conduirait par la bride, en soutenant le blessé s'il en était besoin. Quant au petit Léon, encore trop faible pour marcher, Robillard proposa de le porter sur son dos.

– Nous nous tiendrons chaud et nous nous sécherons mutuellement, ajouta-t-il.

Comme l'habitation de la Forge n'était guère à plus de quatre à cinq cents pas, ces arrangements devenaient d'une exécution facile. On commença par installer Barbe-Blonde sur le cheval. Il fallut presque le porter, car son épaule lui causait d'affreuses douleurs et il ne pouvait s'aider lui-même. Il essaya encore de protester, on ne l'écoula pas. Robillard allait charger l'enfant sur son dos, quand le batelier qui, appuyé sur un tronçon de perche, se tenait à la sortie du bateau, lui réclama le prix du passage.

– Comment donc ! répliqua Robillard ; il importe, en effet, de te bien payer pour la superbe traversée que nous venons de faire !.... Tu as montré tant de prudence, de dévouement et de courage !... Tiens, voici pour le bateau (et il lui remit une pièce blanche qui équivalait dix fois au prix habituel). Maintenant, ajouta-t-il, voici pour toi.

Et il lui administra prestement un coup de pied dans le bas des reins ; après quoi, il enleva le petit Léon, qui riait aux éclats, et il rejoignit son maître.

Le passeur était demeuré à la même place, se demandant comment il devait prendre cet adieu par trop cavalier. La vue de la pièce d'argent, qu'il retournait avec complaisance dans sa main calleuse, apaisa toute velléité de ressentiment :

– Je disais bien ! murmura-t-il, c’est quelque farceur !

Déjà la troupe s’était mise en marche et s’était enfoncée dans un chemin creux, qui longeait les rochers parallèlement à la rivière.

La crépuscule s’assombrissait ; à peine voyait-on à se conduire sur cette route rocailleuse. Le blessé, secoué par les mouvements du cheval, poussait de faibles gémissements, et Julien était dans la nécessité de le soutenir. Derrière eux venait Robillard, portant Léon sur ses épaules ; quoique très préoccupé de l’état de son maître, il lâchait de temps en temps quelque plaisanterie et divertissait beaucoup l’enfant auquel il servait de monture.

Bientôt on déboucha du chemin creux et on atteignit l’extrémité de l’immense rocher qui resserrait le cours de l’Ain. La rivière reparaissait blanche et brillante d’écume, car on se trouvait précisément en face de la cataracte. A la faible lueur tombant encore du ciel, on distinguait, auprès des chutes, de vastes bâtiments, des halles, des hangars, qui devaient constituer « la Forge » à laquelle ce lieu empruntait son nom. Mais on n’apercevait aucun de ces feux de fournaise, on n’entendait aucun de ces bruits de marteau ou de pilon qui annoncent de loin une grande usine en activité. Il n’y avait pas non plus d’ouvriers au travail, de chariots que l’on chargeait ou déchargeait. Tout était noir, silencieux, désert. Il semblait que la forge chômât depuis longtemps et fût abandonnée. On n’entendait que le bruit de la cascade, et ces bâtiments lugubres ajoutaient encore au caractère morose de la contrée.

Du reste, Julien, qui servait de guide, ne se dirigea pas vers l’usine. On la laissa de côté et on s’engagea dans une courte avenue de peupliers, à l’extrémité de laquelle se trouvait une grande maison blanche, d’apparence très confortable. Plusieurs fenêtres de cette maison étaient éclairées et elle paraissait contenir de nombreux habitants.

A peine eut-on franchi la grille et pénétré dans une espèce d’avant-cour, qu’une forme svelte et gracieuse de jeune fille apparut sur le perron, et une voix fraîche demanda :

– Est-ce toi enfin, Léon ?... A quoi pensez-vous, Julien, de rentrer si tard ?

Alors seulement la jeune fille remarqua la présence des étrangers. Julien lui dit avec empressement :

– Ah ! mademoiselle, peu s'en est fallu que vous ne revoyiez jamais M. Léon et moi-même. Si nous sommes encore de ce monde, nous le devons. tenez, à ces deux excellents messieurs que voici.

– Qu'est-il donc arrivé ?

– Tu ne sais pas, tante Joséphine ! répliqua le petit bonhomme en sautant à bas de sa monture humaine ; Moricot m'a jeté dans la rivière, et si ce bon garçon-là ne m'en avait tiré. Ensuite il est si drôle ! Tu ne te fais pas d'idée comme il est drôle !

Joséphine prit l'enfant dans ses bras.

– Est-il possible ? s'écria-t-elle, te voilà tout mouillé, en effet ; rentre bien vite... Tu vas changer de vêtements... Entrez aussi, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers les voyageurs ; la maison est à vos ordres.

Comme Barbe-Blonde ne disait rien, Robillard répliqua avec un certain embarras :

– Merci, ma bonne demoiselle ; pour moi, je n'ai pas besoin de grand'chose ; mais mon maître a été blessé assez dangereusement, je le crains.

– Blessé ! oh ! descendez, monsieur. Nous allons vous panser. Il y a ici une pharmacie presque complète. Nous vous traiterons le mieux que nous pourrons.

A l'appel de Julien, des domestiques et des servantes étaient accourus. Barbe-Blonde, sur les épaules duquel on avait jeté son ample pelisse à brandebourgs, mit pied à terre, non sans que la souffrance lui arrachât encore quelques gémissements.

– Appuyez-vous sur moi, lui dit Joséphine avec bonté.

Le blessé la remercia par un sourire. Soutenu de Robillard seul, il monta lentement les marches du perron, et on entra dans un salon, richement meublé, qu'éclairait une lampe. Joséphine avança elle-même un de ces vastes fauteuils appelés « bergères. »

– Reposez-vous, reprit-elle, jusqu'à ce qu'on ait préparé une chambre pour vous et pour votre ami. Ce sera fait tout à l'heure.

Elle sortit, et on l'entendit multiplier les ordres.

Barbe-Blonde resta quelques minutes immobile et les yeux fermés, dans son fauteuil. Enfin, il se ranima et, se voyant seul avec Robillard, il lui fit

signe d'approcher.

– Gardez-vous, lui dit-il à voix basse, d'apprendre *ce que nous sommes* aux gens de cette maison Vous ne l'oublierez pas !

– Suffit, maître ; à la vérité, ça manque un peu de... poésie, et cette charmante demoiselle.

En ce moment, une voix lamentable s'éleva dans une pièce voisine.

– J'ai faim, disait-on ; des enfants peuvent-ils être assez vils pour laisser leur vieux père mourir de faim !... Je n'ai encore rien mangé d'aujourd'hui.

Ces paroles contrastaient singulièrement avec le bien-être et le confort de cette opulente maison. La voix était cassée, chevrotante et avait des intonations vraiment plaintives. Avant que Barbe-Blonde et Robillard eussent pu échanger la moindre observation, Joséphine rentra, suivie de Julien.

Mademoiselle Jolivet et le blessé s'examinèrent avec une curiosité réciproque. Joséphine, que nous avons vue presque enfant dans sa demeure du quai de la Loire à Orléans, avait alors vingt-deux ans environ, et rien en elle ne rappelait plus la pensionnaire maigre et déhanchée d'autrefois. C'était, à cette heure, une belle et grande personne, au teint rose, à l'œil d'un bleu si profond qu'il en paraissait noir. Quoique ses traits reflétassent parfois une sorte de mélancolie, ils avaient une expression de bienveillance et d'aménité. Sa mise était simple, mais élégante : et malgré la solitude où elle vivait dans ces montagnes, elle ne dédaignait pas une innocente coquetterie.

Une flamme passagère brilla dans les regards du blessé. Joséphine ; de son côté, avait tressailli d'abord en observant la figure mobile de son hôte ; mais sans doute elle comprit bientôt qu'elle était dupe de quelque illusion, car elle détourna la tête en rougissant et dit avec sa douceur accoutumée :

– Tout est prêt, messieurs ; Julien va vous conduire dans une chambre à deux lits. Si un médecin est nécessaire, je l'enverrai chercher à la ville.

– Mon maître, répliqua Robillard, est très capable lui-même.

Mais, craignant d'en trop dire, il reprit :

– Je possède quelques connaissances en médecine et en chirurgie. J'espère pouvoir réussir un premier pansement.

Barbe-Blonde fit un signe approbatif et se leva péniblement pour accompagner Julien.

– Et. l’enfant ! demanda-t-il.

– On vient de le coucher, répliqua Joséphine, et peut-être cet accident n’aura-t-il pour lui aucune suite fâcheuse. Ah ! combien je regrette de lui avoir permis aujourd’hui d’aller voir son petit ami, au château des Bordes, de l’autre côté de l’Ain ! Mais il m’a tant priée. Je frémis de penser à ce qui serait advenu, si son père et sa mère qui reviennent demain. Sa mère l’aime tant !

Au premier étage de la maison, les deux étrangers furent installés dans une grande chambre, où avait été transporté à la hâte ce qui pouvait être utile dans la circonstance présente. On congédia Julien, après lui avoir demandé quelques médicaments fort simples que l’approvisionnement de la maison pouvait fournir ; le maître et Robillard demeurèrent seuls.

Il y eut des allées et venues dans la chambre ; puis, on entendit un cri aigu, arraché évidemment par une vive souffrance. Julien s’empressa d’accourir de nouveau ; dans le corridor, il rencontra Robillard, qui lui demanda un objet dont il avait besoin. Robillard paraissait radieux :

– *Finis coronat opus*, dit-il ; mon maître s’était réellement luxé l’épaule, en arrêtant ce bac maudit, et j’ai remis son humérus en place... Le cri que vous avez entendu a marqué la fin de l’opération... Maintenant il en sera quitte pour un accès de fièvre, et demain nous pourrons repartir.

– Ah ! ça, vous êtes donc chirurgien ?

– Un peu rebouteur tout au plus. Il faut vous dire, mon brave, qu’après avoir obtenu un prix d’honneur au concours général, j’ai fait beaucoup de métiers... dont le détail serait trop long ; et parmi ces métiers, j’ai été un moment étudiant en médecine ou en pharmacie, je ne sais plus lequel.

Julien s’empressa d’aller chercher ce qu’on lui demandait. Il revint quelques instants plus tard et, à la lumière des bougies qui éclairaient la chambre, il vit Barbe-Blonde couché dans un des lits ; quoique les pommettes de ses joues fussent rouges de fièvre, le blessé paraissait être infiniment mieux.

– Décidément, reprit Robillard, ça va marcher... Avec quelques compresses d’eau-de-vie camphrée pour combattre le déchirement des

tissus, il n'y paraîtra plus demain.

Et il se mit en devoir d'appliquer les compresses.

Julien l'aida complaisamment à celle besogne, et reprit :

– Ce digne monsieur, en effet, n'a plus besoin que de repos. Mais, mon garçon, n'allez-vous pas aussi songer à vous-même ? Vous avez pris dans la rivière un bain désagréable.

– Bah ! Mes habits se sont séchés tout seuls. Cependant, s'il y avait moyen de « casser une croûte » là, en veillant auprès de mon maître.

– Comment, s'il y a moyen ! Vous allez voir.

Et Julien s'empessa de sortir de nouveau. Pendant son absence, des gémissements étouffés, mais distincts, partirent de l'autre extrémité de la maison.

– Qu'est ceci ? demanda Robillard à son maître ; entendez-vous, monsieur ?

– Parfaitement ; c'est peut-être encore la personne qui tout à l'heure se plaignait de mourir de faim.

– Hum ! dans ce cas, nous devons craindre que la chère ici ne soit maigre. *male suada fames !*

Julien, qui paraissait jouir d'une certaine supériorité sur les autres domestiques, rentra suivi de deux servantes. Elles portaient sur des plateaux tout ce qui pouvait constituer un souper aussi abondant que délicat. Julien lui-même était chargé de deux ou trois bouteilles d'aspect vénérable, et, pendant que les servantes disposaient les provisions sur la table, il reprit :

– J'ai pensé que « monsieur le blessé » voudrait aussi se réconforter un peu. et voici une bouteille de vin d'Espagne avec quelques biscuits.

– Merci. Mais, dites-moi, monsieur Julien, n'avez-vous pas un autre malade dans la maison ?

– Non, excepté M. Léon, qui dort bien tranquillement sous la garde de sa tante. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– C'est que tout à l'heure nous avons entendu des choses baroques. et puis des plaintes, des gémissements.

La figure de Julien se rembrunit.

– Ne faites pas attention, répliqua-t-il un peu sèchement : il s'agit d'une personne qui a souvent des idées. drôles. et qui s' imagine. Mais ne vous

occupez pas d'elle ; bonsoir.

Et il sortit précipitamment avec les servantes, comme s'il craignait de nouvelles questions.

Robillard décida son maître à prendre un verre de vin et un biscuit, car le blessé, à la suite de ses fatigues et de ses souffrances, était d'une faiblesse extrême ; puis il se mit à table, et une justice à lui rendre, c'est que ni la lassitude, ni le malaise, ni la bizarrerie de la situation ne fit tort à son appétit.

Barbe-Blonde n'attendit pas qu'il eût fini de souper ; après lui avoir encore recommandé la discrétion et la prudence, il s'endormit d'un sommeil agité.

Bientôt Robillard jugea, de son côté, qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'imiter son maître. Un silence complet régnait maintenant dans la maison ; on pouvait croire que tous ses habitants reposaient déjà. Il éteignit les bougies et n'en conserva qu'une qui devait brûler toute la nuit. Du reste, il n'avait pas l'intention de se coucher dans le lit vacant, et il comptait occuper un fauteuil au chevet du malade, afin d'être sur pied à la moindre alerte.

Ces dispositions prises, il ouvrit la fenêtre pour respirer un peu d'air frais. L'obscurité était profonde ; à peine les montagnes voisines dessinaient-elles leur silhouette anguleuse sur le ciel étoilé. Robillard ne pouvait voir s'il y avait dans la maison d'autres fenêtres éclairées que la sienne ; mais il distingua, à travers le feuillage, à quelque distance, une lumière vive et blanche, semblable à celle que donne une lampe carcel, munie de son abat-jour. Il ignorait à quelle habitation, au milieu d'une campagne solitaire, appartenait cette lumière aristocratique, mais il lui sembla voir une personne travaillant à sa clarté. Il ne donna pas grande attention à ces détails ; après avoir examiné un moment avec distraction cette personne penchée au-dessous de la lampe, il referma la fenêtre, s'enveloppa d'une couverture et s'installa dans le fauteuil. Quelques minutes plus tard, il ronflait avec entrain.

Il ne tarda pas à être éveillé par un bruit singulier ; On eût dit de ces plaintes et de ces gémissements qu'il avait entendus déjà ; cette fois, ils

s'élevaient tout près de lui et se produisaient à la porte même de la chambre.

Robillard crut que son maître appelait et, se dégageant de sa couverture, se leva précipitamment ; il reconnut aussitôt son erreur. Barbe-Blonde, dont le sommeil semblait être devenu assez paisible, s'éveillait de son côté, et ne se montrait pas moins étonné que lui.

Les gémissements se renouvelèrent ; puis, on tracassa extérieurement la porte, qui n'était fermée qu'au pêne et qui finit par s'ouvrir. Une espèce de fantôme parut sur le seuil. Il hésita quelques secondes, entra et referma la porte derrière lui. Alors il s'avança, d'un pas lourd et comme chancelant.

VII

Les mystères de la nuit

La chambre était vaste et la bougie ne l'éclairait que d'une manière insuffisante. Aussi fut – ce seulement quand il se trouva près d'eux que Robillardet son maître purent avoir idée du visiteur nocturne.

C'était un vieillard au crâne chauve, aux joues blêmes, à la barbe toute blanche. Il avait l'œil éteint, comme hébété. Son habillement consistait en une robe de chambre très ample, de couleur sombre, qui laissait voir son cou flasque et ses longues mains diaphanes. Toute sa personne trahissait je ne sais quel désespoir farouche qui faisait peur.

Il s'arrêta au milieu de la chambre et promena autour de lui son regard atone, comme s'il cherchait à se rappeler le motif de sa venue. Enfin, il dit d'une voix chevrotante, en s'adressant surtout à Robillard :

– Vous êtes les étrangers qui sont arrivés ici ce soir. et que personne ne connaît ?

– Ma foi ! mon respectable monsieur, répliqua Robillard avec sa jovialité ordinaire, si personne ici ne nous connaît, nous n'y connaissons non plus personne... et partant quittes. Mais qu'y a-t-il pour votre service ?

– Qui que vous soyez, messieurs, je vous supplie de protéger mon existence menacée.

– Hein ! que dites-vous là ? Votre existence... menacée ! Ah ! ça, nous ne sommes donc pas dans une maison riche. et honnête ?

– Je serais plus en sûreté dans une caverne de brigands.

– Diable ! diable ! contez-nous donc ça. Quel service attendez-vous de nous ?

– Que vous vous rendiez chez le magistrat le plus proche, ou bien au plus prochain hôtel de gendarmerie, pour requérir que l'on vienne promptement à mon secours.

– On vous relie donc prisonnier ?... Enfin, mon digne monsieur, qui êtes-vous ?

– Je suis le chef de la famille qui habite cette maison ; mais des enfants dénaturés veulent se débarrasser de moi, et l'on m'enferme, en attendant que l'on me fasse mourir de la plus cruelle des morts... de faim.

– De faim ? miséricorde !... Alors, poursuivit Robillard avec empressement en désignant la table sur laquelle on voyait les reliefs de son souper, vous pouvez jouer un bon tour à ceux qui vous martyrisent. Voici la moitié d'un poulet et le quart d'un jambon ; mettez-vous en état d'attendre des temps meilleurs.

L'inconnu jeta un coup d'œil distrait sur la table : mais, à la grande surprise de Robillard, il se détourna aussitôt d'un air de parfaite indifférence. Barbe-Blonde, qui avait écouté avec un intérêt croissant la conversation précédente, fit signe à Robillard de se taire et dit doucement :

– Je suis tout disposé, monsieur, à vous rendre tel service qui dépendra de moi ; néanmoins, certaines explications sont indispensables. J'ai vu ce soir votre charmante fille, M^{lle} Joséphine, qui nous a si bien accueillis, et je ne peux croire qu'elle fasse cause commune avec les personnes dont vous vous plaignez.

Le son de voix de son interlocuteur parut réveiller chez le vieux bonhomme certains souvenirs lointains. Il se tourna vers Barbe-Blonde et le regarda fixement ; mais son œil ne tarda pas à redevenir morne, et il répondit :

– Quoique Joséphine soit une bonne créature, elle est obligée de se soumettre aux ordres des autres.

– En l'absence de sa sœur et de son beau-frère, c'est elle qui commande ici, et il m'est difficile d'admettre qu'elle vous prive de nourriture.

– Elle tremble devant le monstre que j'ai eu le malheur de choisir pour gendre.

Barbe-Blonde fut sur le point de répondre avec chaleur ; mais il se mordit les lèvres et reprit, après une pause :

– Vous ne me persuaderez pas que Léon, ce bel enfant que nous avons ramené ce soir, n'ait pas d'affection pour vous ; et Julien, ce fidèle domestique, qui paraît si dévoué.

– Léon ne saurait être une protection pour moi. Quant à Julien, c'est l'âme damnée de Deluzy et peut-être le confident de ses horribles secrets.

Barbe-Blonde et Robillard lui-même n'avaient presque plus de doute que la raison du vieux bonhomme ne fût égarée.

– Monsieur Jolivet, reprit Barbe-Blonde, n'exagérez-vous pas un peu les torts de votre famille envers vous ?

Jolivet ne s'étonna nullement de s'entendre appeler par son nom.

– Je n'exagère rien, répliqua-t-il avec beaucoup de feu, et je vous le répète, messieurs, si l'on ne vient bien vite à mon aide, je suis perdu. Ecoutez-moi : quand j'ai donné ma fille Victoire à cet odieux Deluzy, je le croyais très riche, et il était déjà plus qu'aux trois quarts ruiné. Le mariage accompli, on me décida par toutes sortes de mensonges à venir m'établir dans cette forge, où les travaux sont interrompus depuis longtemps, vu, dit-on, le renchérissement des fers, et ne seront jamais repris. On m'installa avec ma plus jeune fille dans un appartement de cette maison, que l'on appelle un château, et, depuis ce moment, je vis séparé du monde.

« En arrivant ici, je possédais une fortune considérable. bien plus d'un million. et, après avoir soldé à mon gendre la dot de ma fille aînée, il me restait une somme très forte, tant pour la dot de Joséphine que pour m'assurer à moi-même le bien-être et l'indépendance.

« L'infâme Deluzy, de plus en plus endetté par ses folies, par le jeu, par les manœuvres des usuriers, n'a plus eu d'autre but, quand je me suis trouvé à sa merci, que de me dépouiller de ma fortune et de celle de ma fille cadette ; pas de ruses ni de fourberies qu'il n'ait mises en œuvre pour atteindre ce résultat.

« Profitant d'une maladie, à laquelle j'ai failli succomber, il s'est fait donner les pouvoirs les plus étendus enfin de gérer mes biens, de les dilapider à son aise. Ici tout le monde m'est contraire, et je ne saurais trouver aucun appui. On me séquestre, on me prive de nourriture. Sans doute on va chercher un moyen encore plus expéditif de se débarrasser de moi puisque mon redoutable gendre arrive demain. »

Barbe-Blonde se demandait ce qu'il y avait de vrai dans ces assertions, quoique la terreur et l'indignation de Jolivet parussent sincères. Il reprit d'un ton léger :

– Allons ! vous avez pour M. Deluzy l'aversion que beaucoup de beaux-pères ont pour leurs gendres, beau coup de belles-mères pour leurs brus. Ces choses-là s'arrangent en famille. et des étrangers n'ont pas à s'en mêler.

Jolivet fit un geste de désespoir.

– Vous ne me croyez pas ! s'écria-t-il. Ah ! ma pauvre Victoire a été sur le point jadis d'épouser un escroc ; et j'aurais mieux fait de l'accorder à l'escroc que de lui donner pour mari. un scélérat !

Une vive rougeur se montra sur les joues pâlies de Barbe-Blonde, qui ne répondit pas d'abord. Enfin, il balbutia avec effort :

– Un... scélérat !... votre gendre !

– Oui, un scélérat, répliqua Jolivet ; quoiqu'il conserve les dehors de l'opulence, sa fortune et celle de Victoire sont dévorées depuis longtemps. Ne pouvant disposer à sa fantaisie, tant que je suis vivant, des biens qui me restent, il emploie les moyens les plus honteux, les plus criminels afin de suffire à ses prodigalités. Des voyages fréquents qu'il fait à l'étranger, et dans lesquels il veut être accompagné de sa malheureuse femme, ont pour objet l'exploitation de je ne sais quelle coupable industrie. Tenez, ajouta-t-il en ouvrant la fenêtre et en désignant la lumière que Robillard avait remarquée déjà, voyez-vous cette lampe qui s'allume toutes les nuits ? Elle provient d'un petit bâtiment à demi-caché au milieu des arbres et qui dépend de cette maison. Nul ne sait par qui ce pavillon est habité, à quelle mystérieuse occupation se livre celui qui l'habite ; mais Deluzy doit le savoir, lui, et la police le saurait de même si elle pénétrait à l'improviste dans ce bâtiment qui, le jour, paraît abandonné.

– Enfin, monsieur Jolivet. reprit Barbe-Blonde avec impatience, que souhaitez-vous de moi ? Nous sommes au milieu de la nuit. et je me sens épuisé.

– Souffrez que je parte demain avec vous. J'irai me mettre sous la sauvegarde de la justice, si vous ne voulez vous-même dénoncer aux magistrats.

Depuis un moment, on entendait des pas et des chuchotements dans le corridor voisin. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Julien entra tandis qu'une autre personne paraissait attendre à l'extérieur.

– Comment ! monsieur, dit le domestique à Jolivet d'un ton sévère, n'avez-vous pas honte de venir déranger vos hôtes à pareille heure ? Pourquoi êtes-vous sorti de votre chambre, où l'on vous croyait bel et bien endormi ?

Jolivet avait l'air penaud d'un écolier pris en flagrant délit d'école buissonnière. Cependant il dit, les yeux baissés :

– En quoi cela vous regarde-t-il ? Vous n'êtes qu'un valet et je n'entends pas.

– C'est bon, je dois aller demain chercher monsieur et madame en voiture à la station du chemin de fer, et je leur rendrai compte de votre conduite. En attendant, vous obéirez bien à mademoiselle Joséphine, à qui le bruit qu'on fait ici a donné l'éveil et qui vous attend à la porte de la chambre.

– Joséphine ! demanda Jolivet avec inquiétude, Joséphine est là ?

– Oui, mon père, répliqua une voix douce dans l'obscurité du corridor, et je vous supplie de rentrer. Ne troublez pas davantage le repos de ces pauvres messieurs, malades et fatigués.

– Me voici, ma fille ; je voulais seulement leur dire. J'ai si grand faim !... oh ! que j'ai faim !

Jolivet sortit précipitamment, sans s'inquiéter davantage des étrangers, et on l'entendit s'éloigner avec la personne invisible qui le grondait tout bas.

Julien était resté.

– Excusez-le, messieurs, reprit-il en se disposant lui-même à sortir. Il a été atteint récemment d'une maladie dont on a eu beaucoup de peine à le sauver, et depuis ce temps, la raison. Une de ses manies consiste à dire et à croire qu'on le laisse mourir de faim ; je l'ai entendu exprimer la même plainte en présence d'une table bien servie.

– Nous en savons quelque chose, reprit Barbe-Blonde ; de plus il s'imagine, n'est-ce pas, que l'on en veut à sa liberté, à son existence ?

– Précisément ; vous aurait-il fait entendre quelques-unes de ses jérémiades habituelles ?

– Oui, mais je n’ai pas eu de peine à reconnaître que ce pauvre vieux est atteint de la monomanie, qu’on appelle *délire de la persécution* et qui fait voir au malade des ennemis acharnés à sa perte dans tous ceux qui l’approchent.

– C’est bien là le nom que le médecin donne à la folie de M. Jolivet. Que vous a-t-il donc dit, monsieur ?

– Il nous a conjurés de le protéger et de le tirer d’ici.

– C’est un de ses refrains ordinaires. A présent, vous savez ce que l’on doit penser des billevesées d’un vieillard tombé en enfance. Bonne nuit ! messieurs. Mademoiselle Joséphine est désolée du dérangement que l’on vient de vous causer.

Et Julien se retira.

Quoique cette scène eût paru avoir un grand intérêt pour lui, Barbe-Blonde retomba sur sa couche en poussant un gémissement. Robillard profita de l’occasion pour renouveler les compresses camphrées et dit à son maître :

– Ah ! çà, connaissiez-vous le vieux toqué qui était là tout à l’heure ?

– A quoi pensez-vous, Robillard ? C’est la première fois que je viens dans cette maison.

– Pourtant il m’avait semblé. Et croyez-vous vraiment, maître, que tout ce qu’il nous a dit est faux ?

– Je ne sais trop ; pour les pauvres monomanes tels que lui, le vrai et le faux se mêlent parfois d’une façon inconcevable.

– Il y a surtout, reprit Robillard, l’histoire de cette lumière là-bas qui me tarabuste. A quoi diable peut-on travailler, la nuit, dans cette espèce de désert ?

– Bah ! que nous importe ? Songeons plutôt à nous reposer. Je voudrais demain matin retourner à mes affaires. Ainsi, dormez et laissez-moi dormir.

Peut-être Barbe-Blonde ne tenait-il pas autant au sommeil qu’il le prétendait et désirait-il se livrer librement à ses réflexions ; mais si telle était son intention, elle n’eut pas de suites, car à peine avait-il laissé retomber sa tête sur l’oreiller que, la fatigue et la fièvre l’emportant, il se rendormit.

Robillard, dont on a pu apprécier déjà la nature inquiète et remuante, et qui, d'ailleurs, avait un tempérament de fer, n'éprouvait pas le même besoin. Avant de reprendre sa place au chevet du malade, il s'approcha de la fenêtre entr'ouverte et regarda encore du côté du pavillon. La lampe continuait de briller ; sous son jet lumineux on voyait le travailleur, toujours immobile et exactement dans la posture où il se trouvait plusieurs heures auparavant.

– Morbleu ! murmura Robillard, il est donc empaillé ? Je donnerais beaucoup pour savoir à quoi m'en tenir sur ce particulier-là !

Et il chercha les moyens d'arriver jusqu'au pavillon, situé à l'extrémité du jardin.

On était au premier étage et un saut par la fenêtre n'effrayait pas un homme aussi vigoureux, aussi agile que lui ; mais il songeait que, sa curiosité une fois satisfaite, il lui faudrait remonter, et il voulait s'assurer d'avance si la chose serait possible.

Une circonstance favorisa son dessein. Sur la façade de la maison s'étalait une belle vigne dont les échelas étaient en fer, ce qui s'expliquait dans une habitation dépendant d'une forge importante. L'escalier était donc tout fait ; mais Robillard, après en avoir constaté la solidité, hésitait à s'en servir.

– Bah ! je n'y tiens plus, dit-il enfin ; le mieux est de céder à mon envie. En dix minutes, tout sera terminé.

Voyant son maître profondément endormi, il disposa la bougie de manière à ce qu'elle ne pût être aperçue du dehors ; puis, enjambant la fenêtre, il se laissa glisser le long d'un échelas. Il atteignit ainsi le sol, sans difficulté et sans accident.

Il se trouvait maintenant dans un jardin potager. Les étoiles donnaient une clarté suffisante pour permettre de reconnaître les allées ; en revanche, la lumière de la lampe avait disparu.

Il s'orienta du mieux possible et se dirigea vers le point où devait être le pavillon. Il ne rencontra qu'un mur assez élevé et un massif d'arbres d'agrément. Peut-être derrière ces arbres y avait-il une porte, mais elle était invisible. Enfin Robillard aperçut un reflet lumineux se jouant dans le feuillage d'un tilleul, à une certaine hauteur.

– Par Jupiter ! dit-il avec une curiosité exaspérée, je n'en aurai pas le démenti !

Il embrassa l'arbre, et grâce à une gymnastique savante, il fut bientôt installé sur une branche du tilleul.

De là, en effet, il revit le pavillon construit de l'autre côté du mur, et la fenêtre, et la lampe, et aussi l'homme qui travaillait avec tant d'assiduité. Cet homme, penché sur un papier, écrivait ou dessinait. Par malheur, il tournait le dos à Robillard et l'on ne pouvait voir ni son visage, ni le détail de son costume. La pièce où il se tenait, assez exiguë, était occupée presque tout entière par une table encombrée de papiers, de flacons bouchés à l'émeri, d'outils aux formes variées.

Tout cela n'apprenait pas grand'chose à Robillard, et ce n'était pas la peine d'avoir risqué de se rompre le cou pour faire de si chétives découvertes. Pendant qu'il s'agitait afin de mieux observer, la branche qui le soutenait, pourrie ou trop faible, se brisa. Par un mouvement instinctif, il se rattrapa à la branche supérieure et reprit l'équilibre. Néanmoins, cet accident avait fait du bruit et donné l'alarme.

Aussitôt, le solitaire fut debout ; saisissant un objet sur la table, il s'approcha vivement de la fenêtre. Il tournait le dos à la lampe, et on n'était pas plus avancé pour examiner ses traits. Robillard, redevenu attentif, put cependant reconnaître que l'objet en question était un revolver.

Cette remarque ne l'encouragea pas à manifester sa présence, et il demeura dans une immobilité complète. L'inconnu regarda soigneusement autour de lui, cherchant la cause du bruit suspect qu'il venait d'entendre. Comme rien ne bougeait et comme sans doute le curieux était bien caché par le feuillage, il finit par se retirer ; puis, tout à coup, soit qu'il eût éteint la lampe, soit qu'il eût fermé un volet intérieur, la lumière disparut, la fenêtre elle-même devint invisible.

– Hum ! murmura Robillard, je m'exposais à recevoir une balle dans la tête !... C'eût été payer trop cher ce piètre résultat... Au diable !... L'espionnage ne me réussit guère.

Il redescendit de l'arbre.

– En définitive, poursuivit-il, il y a quelque chose de louche en tout ceci, et le vieux Jolivet n'est peut-être pas aussi fou qu'il le paraît. Ma foi ! si je

demeurais longtemps dans cette maison, peut-être essayerais-je d'éclaircir l'histoire, rien que pour l'amour de l'art !

Il regagna sa chambre ; ces allées et ces venues n'avaient même pas troublé le sommeil maladif de Barbe-Blonde.

– Il sera sage, pensait Robillard, en s'enveloppant de nouveau dans sa couverture, de ne pas parler de cette aventure à mon maître. Je donnerais ma vie pour lui ; mais il est si réservé, si mystérieux. Et puis, il se moquerait de moi !

Sur cette réflexion, Robillard reprit place dans son fauteuil et dormit paisiblement le reste de la nuit.

VIII

L'Énigme

Le lendemain matin, le personnage que nous connaissons sous le nom de Barbe-Blonde se trouvait beaucoup mieux. Sauf un peu de douleur dans l'épaule, douleur qui sans doute allait persister pendant quelques jours, il semblait ne plus se ressentir de l'accident. Aussi voulut-il s'habiller, et il y parvint avec l'aide de Robillard qui, de son côté, était aussi frais et aussi dispos que jamais.

Robillard, s'approchant de la fenêtre, jeta un regard furtif dans le jardin. Il put s'assurer que, malgré quelques feuilles de vigne dont le sol était jonché au-dessous de lui, rien ne trahissait sa promenade nocturne, et ce léger dégât pouvait être mis sur le compte du vent. Ses yeux se tournèrent aussi vers l'endroit où, la nuit précédente, avait paru la mystérieuse lumière ; mais au grand jour, ni la fenêtre, ni même le bâtiment dont elle dépendait, n'était visible à travers les arbres.

Pendant qu'il faisait ces observations, Barbe-Blonde lui dit :

– Vous allez vous rendre à Saint-Siméon, qui n'est guère, m'assure-t-on, à plus d'une heure d'ici, et vous me ramènerez la voiture ; elle a dû s'arrêter à l'hôtel de la Croix-d'Argent, avec nos gens et le fourgon.

– Suffit, maître, je vais partir.

Et Robillard mit rapidement un peu d'ordre dans ses vêtements fripés par la submersion de la veille.

En ce moment, on frappa à la porte et Julien se présenta. /,

Le domestique de confiance du « château de la Forge », comme on appelait l'habitation, était âgé d'environ cinquante ans ; il avait une mine froide et réservée, quoique son œil gris ne manquât ni de finesse ni de

pénétration sous ses gros sourcils grisonnants. Il demanda poliment de leurs nouvelles aux deux étrangers.

– Je me sens très bien, répliqua Barbe-Blonde, et j’envoie chercher ma voiture à la ville. J’espère qu’avant mon départ, la jeune maîtresse de cette maison me permettra de lui présenter mes remerciements pour son accueil hospitalier. Et le petit Léon, comment va-t-il ce matin ?

– Très bien aussi, et c’est fort heureux, car je n’aurais plus osé paraître devant sa mère et son père, que je vais aller chercher à la station. Vous savez pourtant qu’il n’y avait pas de ma faute dans cet accident ! Vingt fois nous avons traversé la rivière sans encombre dans ce bac maudit, et hier, je ne sais par quelle fatalité. Mais pardon ! Je suis venu vous demander vos ordres. Voulez-vous que l’on vous serve à déjeuner ?

– Moi, répliqua Barbe-Blonde avec empressement, je n’ai besoin de rien. Et Robillard, ajouta-t-il en désignant son compagnon qui déjeunait avec les restes du souper de la veille, comprend la nécessité de ne pas perdre de temps. Je tiens beaucoup à ne pas me trouver ici quand les maîtres arriveront. Notre présence pourrait gêner cette réunion de famille ; des étrangers, des inconnus sont toujours importuns en pareille circonstance.

– Néanmoins, M. et M^{me} Deluzy voudront certainement vous remercier du service que vous avez rendu à leur fils hier au soir !

– A quoi bon ? L’hospitalité cordiale que nous avons reçue ici efface toutes les obligations.

De guerre lasse, Barbe-Blonde accepta une tasse de chocolat, qu’on devait lui apporter dans sa chambre.

Comme Julien sortait, Robillard fut prêt à partir lui-même et le rejoignit dans l’escalier ; il voulait le consulter sur la route à prendre pour se rendre à Saint-Siméon. Cette route était des plus faciles et Julien donna des indications qui rendaient toute erreur impossible. Au moment de se séparer, dans le vestibule, le factotum n’y tenant plus, demanda tout bas :

– Voyons ! Monsieur Robillard, vous avez l’air d’un bon garçon. Tirez-moi de peine. Que fait votre maître et comment s’appelle-t-il ?

Robillard prit un air grave :

– C’est un secret, répliqua-t-il ; mais vous avez l’air d’un brave homme, et je ne vous laisserai pas dans l’embarras. Mon maître est le comte de

Biscaroff, ambassadeur de Podolie, et moi. je suis son premier secrétaire.

Il toucha son chapeau pointu, et s'éloigna, sans s'inquiéter de l'effarement qui se peignait sur le visage du domestique.

Il n'alla pas loin sans avoir l'occasion de répondre à des questions nouvelles. Comme il franchissait la grille, il fut abordé par un homme, d'un âge incertain, qui sortait du jardin de la maison. Cet homme avait l'apparence d'un bourgeois campagnard, et sa grande redingote bien propre, son chapeau à larges bords bien lisse, ses souliers soigneusement cirés, témoignaient du soin qu'il prenait de sa personne. Son visage, dénué de barbe, exprimait la douceur et l'humilité. Cependant, à travers de grosses lunettes bleues posées sur son nez en bec d'aigle, ses yeux avaient un clignotement d'un caractère bizarre. Il tenait à la main un chou pommé et un pied de salade, qu'il venait de cueillir dans le potager.

Il salua Robillard et lui dit d'un ton mielleux :

– C'est vous, mon bon monsieur, qui avez eu l'héroïsme de retirer de la rivière le petit Léon ; est-ce que vous ne vous êtes pas blessé, en accomplissant cet acte de dévouement ?

– Je n'ai été que mouillé ; mon maître seul a été blessé, mais il paraît à peu près guéri à cette heure.

– Ah ! c'est votre maître ! dit l'homme au chou dont les yeux clignotèrent plus fort.

Comme Robillard ne se montrait pas disposé à causer, il ajouta :

– Vous ne me connaissez pas ? J'appartiens à la maison et je m'appelle Blaisot ; je demeure là-bas dans les bâtiments de la forge. Je suis le teneur de livres de M. Deluzy... Ces fonctions, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, n'ont pas beaucoup d'importance depuis que l'exploitation de l'usine est suspendue et que les ouvriers ont été congédiés. Mais je suis un vieux serviteur et, malgré le malheur des temps, on me fait ici une existence agréable et paisible.

Quoique ceci fût débité d'un ton patelin, Robillard flairait dans le teneur de livres un faux bonhomme.

– Enchanté, monsieur Blaisot, dit-il, de faire votre connaissance. Par malheur je suis presse.

Et il doubla le pas ; Blaisot doubla le pas également.

– Je suis pressé moi-même, répliqua-t-il avec son apparente simplicité ; je vis en garçon et je viens de cueillir des légumes pour faire ma petite pot-bouille. Avant de nous séparer, ne me direz-vous pas comment s'appelle le sauveur de ce cher petit Léon ?

– Je m'appelle Robillard.

Et il ajouta, en chantonnant sur l'air du *Philtre* :

Connu dans l'univers
Et... dans mille autres lieux.

Le bonhomme Blaisot le regarda avec un ébahissement réel ou simulé ; cependant il ajouta, sans se déconcerter :

– Robillard ! bien ; ce nom restera gravé dans mon cœur. Et votre. celui que vous appelez votre maître, ne me direz-vous pas aussi son nom ?

– Il se nomme, répliqua Robillard imperturbablement, le baron de Bloqueville, commissaire central ambulant de la police générale. et je suis le chef de ses mouchards.

Là-dessus, il partit au triple pas gymnastique, tandis que Blaisot s'arrêtait stupéfait à la porte de l'usine.

– Hum ! pensait Robillard, ce particulier ne serait-il pas le travailleur nocturne du pavillon ?... Au fait, je ne le reverrai sans doute jamais ; que m'importe !

Du train dont il allait, il fut bien vite au bout de l'espèce de défilé conduisant à la forge, et il atteignit l'endroit où le bac abordait habituellement. Là, l'horizon s'élargissait, l'œil embrassait à la fois l'Ain toujours impétueux, ses deux rives accidentées, et une longue route rocailleuse qui se dirigeait vers la ville.

En ce moment, le bac, réinstallé et retenu par un câble neuf, venait de déposer sur la grève sa charge ordinaire de passagers. Sans doute, pendant le trajet, le passeur avait raconté l'accident de la veille, car, à peine Robillard se montra-t-il, que le batelier s'écria :

– Tenez, justement le voici !... C'est le valet si drôle qui a piqué une tête dans la rivière.

Le regard des colporteurs, bouviers et maquignons qui formaient encore l'assistance, se tourna avidement vers Robillard. Celui-ci, fort peu flatté de cette curiosité, allait passer outre, quand le batelier lui cria :

– Eh ! dites donc, monsieur, où est l'*autre* ? Est-ce qu'il est mort ?

– Je ne crois pas.

– Alors, comment s'appelle-t-il, que je puisse dire son nom aux bonnes gens ?

– Le pacha Tramp-Tong-Paing, envoyé de la Sublime-Porte ; moi, je suis Robillard. le chef de ses muets.

Et il détala sur la route de la ville.

Revenons à Barbe-Blonde, que nous avons laissé dans sa chambre au château de la Forge.

Après avoir pris une tasse de chocolat, il alla péniblement tirer le cordon de la sonnette. Une jeune servante, portant le costume coquet des Bressanes, ne tarda pas à paraître, et Barbe-Blonde la pria de s'informer s'il ne pouvait être admis auprès de la maîtresse du logis.

– Eh ! par ma foi ! monsieur, répliqua la servante, si vous voulez parler à notre demoiselle, vous n'avez qu'à descendre avec moi. Le déjeuner est fini, et elle est dans le salon.

Barbe-Blonde accepta et on le conduisit au salon, où Joséphine se trouvait en effet ; mais elle n'était pas seule. Le vieux Jolivet, toujours enveloppé de sa grande houppelande, occupait un fauteuil et regardait dans le vague, tandis que Léon feuilletait avec bruit des albums épars sur la table.

Joséphine parut à l'étranger encore plus charmante qu'elle ne lui avait semblé d'abord, et une fraîche toilette, destinée sans doute à fêter le retour de son beau-frère et de sa sœur, rehaussait les nobles proportions, les grâces de sa personne. En revanche, les signes de la souffrance, peut-être du chagrin, étaient visibles sur son visage. Un cercle bistré entourait ses yeux, et, contrairement à sa vivacité enfantine d'autrefois, on remarquait dans ses mouvements une langueur presque malade.

Elle se leva et, après les compliments d'usage, offrit un siège au visiteur. Barbe-Blonde la remercia en bons termes pour l'accueil obligeant qu'il avait reçu d'elle.

Pendant cet échange de civilités, le vieux Jolivet ne semblait ni reconnaître le nouveau venu, ni avoir souvenir de la visite qu'il lui avait faite durant la nuit ; il continuait de regarder dans le vide, en balbutiant parfois des paroles inintelligibles.

Bientôt le petit Léon, las de feuilleter ses albums, s'approcha de Barbe-Blonde et, lui posant les mains sur les genoux, dit avec familiarité :

– Où donc est ton ami ? Tu sais ! celui qui m'a retiré de l'eau et qui m'a fait tant rire ?

Barbe-Blonde, quelque fût le sentiment auquel il obéissait, ne put retenir un léger mouvement. Joséphine crut qu'il était choqué du sans-gêne de Léon.

– Excusez-le, monsieur, reprit-elle avec embarras ; nous voyons si peu de monde ici ! C'est tout à fait un petit sauvage. Il ne sait rien encore et ne songe qu'à courir le pays sur ce poney, qui lui joue de si mauvais tours. Allons, mon enfant, va t'amuser au jardin avec Josette.

Léon ne se le fit pas répéter et sortit en gambadant.

Il y eut un moment de silence ; Joséphine sentait les yeux de Barbe-Blonde fixés sur elle, et baissait la tête. Le vieux Jolivet dit tout à coup de sa voix sourde et cassée, sans avoir l'air de s'adresser à personne :

– Je meurs de faim.

Un sourire triste se joua sur les lèvres de Joséphine.

– Eh ! cher père, dit-elle, nous venons de déjeuner. Cependant, si tu n'es pas rassasié, tu es le maître ici.

Et elle désignait la salle à manger voisine.

Jolivet fit quelques pas dans cette direction ; mais il s'arrêta bientôt, tourna sur lui-même et gagna la porte du jardin, comme pour rejoindre son petit-fils. Une nouvelle idée s'était emparée de son esprit, et il disait en se frappant le front :

– *Il* arrive aujourd'hui. Mon dernier jour est proche !... Je suis perdu !

Après une courte pause, Joséphine reprit :

– Vous savez, monsieur, dans quel état fâcheux est tombé mon pauvre père. Aussi ne recevons-nous personne, et il a fallu une circonstance grave, comme l'accident arrivé hier au soir, pour nous décider à admettre des étrangers dans notre triste intérieur. Mon père, en proie à une humeur sombre, croit voir partout des complots et des ennemis.

– Il faut, dit Barbe-Blonde d'un air pensif, qu'il ait commis autrefois une grande faute, qu'il se soit montré dur et impitoyable envers quelque

malheureux, pour que Dieu l'ait puni à ce point, et lui ait donné dans sa vieillesse ces visions cruelles !

Joséphine tressaillit.

– Vous vous trompez, monsieur, reprit-elle en pinçant les lèvres ; mon père, dans sa longue et laborieuse existence, a toujours été un parfait honnête homme ; il n'a jamais rien fait que de juste et de raisonnable.

Barbe-Blonde sortit d'une distraction à laquelle il s'était laissé entraîner et sourit avec effort.

– Excusez-moi, mademoiselle, répliqua-t-il, je parlais sans réflexion. J'éprouve beaucoup de pitié pour votre père, d'autant plus que ses proches doivent souffrir de sa souffrance. Vous aussi, mademoiselle, vous paraissiez malade et bien triste !

– Je ne me plains de rien, répliqua Joséphine.

Cependant elle était agitée ; les discours, comme les manières de son interlocuteur, lui causaient un trouble extrême. Peut-être allait-elle lui adresser des questions, que la timidité avait jusque-là retenues sur ses lèvres, quand on entendit une voiture légère s'arrêter devant le château.

– Bon Dieu ! s'écria Joséphine en s'élançant vers la fenêtre qui donnait sur la cour, serait-ce déjà ma sœur et mon beau-frère ?

Elle ajouta aussitôt :

– Ce n'est pas eux.... A qui donc peut appartenir cette belle voiture ?

– C'est la mienne, mademoiselle, répliqua Barbe-Blonde qui venait de s'approcher à son tour de la fenêtre.

Robillard, assis sur le siège, à côté d'un cocher vêtu d'une sorte de livrée, s'empressa de sauter à terre.

Joséphine examina avidement cette voiture, espérant apprendre quelque chose sur le propriétaire. C'était une élégante calèche découverte, bien vernie, brillante, attelée de deux excellents chevaux. Sur les panneaux, on ne voyait ni armoiries, ni initiales capables de servir d'indications.

Un seul détail la différenciait des calèches ordinaires ; le siège postérieur était remplacé par un immense coffre, peint et verni comme le reste, dont le dessus avait l'aspect d'une plate-forme. On pouvait supposer que cette voiture, devant être employée pour le voyage, le coffre était destiné à recevoir des malles et des paquets.

Aussi Joséphine ne trouva-t-elle rien d'insolite dans cette disposition. Eblouie de la splendeur de l'équipage, elle se demandait si elle n'avait pas donné l'hospitalité à quelque personnage éminent qui voyageait incognito.

Robillard, en levant la tête, aperçut son maître et M^{lle} Jolivet ; il s'arrêta, et salua avec sa politesse toujours un peu narquoise.

– Nous voici, monsieur, dit-il ; *omnia valent*.

– C'est bien, répliqua Barbe-Blonde ; je suis prêt.

Il quitta la fenêtre et, se tournant vers Joséphine, il reprit d'un ton mélancolique :

– Recevez mes adieux, mademoiselle, et permettez que je vous renouvelle mes remerciements. Je vous souhaite du fond du cœur toutes sortes de prospérités, car je sais combien vous êtes bonne et combien vous les méritez !

Ces accents émus impressionnèrent Mlle Jolivet.

– Monsieur, balbutia-t-elle, je ne saurais acquitter la dette de reconnaissance que toute ma famille a contractée envers vous. Si M. et M^{me} Deluzy étaient présents, ils pourraient mieux que moi. Mais, avant de nous séparer, ne me direz-vous pas à qui j'ai eu l'honneur. le plaisir....

– A quoi cela servirait-il ? répondit Barbe-Blonde avec un redoublement de tristesse ; mon nom est humble et doit rester dans l'oubli. Je ne suis rien.... un passant, que le hasard a jeté sur votre route et qui va rentrer dans son obscurité.

– Cependant, ma sœur et mon beau-frère tiendront à savoir le nom du sauveur de leur enfant.

– Le sauveur du petit Léon s'appelle Robillard, répliqua Barbe-Blonde ; mais si, lui et moi, nous avons ici quelque prestige, que l'on ne cherche pas à nous retrouver ; nous perdrons l'un et l'autre à être mieux connus.

Il s'inclina et sortit.

Le trouble de Joséphine n'avait fait que s'accroître.

– C'est inconcevable ! murmurait-elle ; son regard, l'accent de sa voix, certaines expressions qui lui sont échappées. Mais je suis folle !... Les morts ne sortent pas du tombeau !

Elle revint vers la fenêtre, afin d'assister au départ de Barbe-Blonde.

Les gens du château s'assemblaient curieusement autour de la voiture, qui stationnait devant le perron. Outre les servantes, le jardinier et ces domestiques sans attribution spéciale qui sont toujours si nombreux à la campagne, Léon était accouru, escorté de Josette, et suivi de loin par le vieux Jolivet, qui pourtant ne regardait rien et continuait de parler seul. Enfin, à l'extrémité de la cour, près de la porte du potager, le bonhomme Blaisot, un bouquet de persil à la main, observait à travers ses lunettes bleues tout ce qui se passait.

Barbe-Blonde, encore très-souffrant, eut besoin du secours de Robillard pour s'installer. Tandis qu'il endossait péniblement sa pelisse à brandebourgs et qu'il gravissait le marche-pied de la calèche, Léon se cramponna aux jambes de Robillard.

– Emmène-moi dans ta voiture, lui dit-il. Et puis, tu me feras bien. bien rire.

– On ne rit pas aujourd'hui, répliqua Robillard avec son flegme habituel ; ce n'est pas le jour. aujourd'hui on pleure. veux-tu pleurer ?

L'enfant interloqué ne répondit pas.

– Y pensez-vous, monsieur Léon ? dit la gouvernante Josette ; partir avec ces messieurs ! Vous oubliez donc votre papa et votre maman qui vont arriver ?

– Papa me fiche des claques quand je le dérange, et maman est toujours triste. J'aime mieux m'amuser, moi.

– Josette, emportez Léon ! commanda Joséphine du haut de la fenêtre.

La gouvernante s'empressa d'obéir, sans s'inquiéter de la résistance du joli démon, qui se débattait et poussait des cris assourdissants.

Barbe-Blonde ayant pris place dans la voiture, rien ne s'opposait plus au départ. Comme le cocher saisissait déjà les rênes de ses chevaux, le vieux Jolivet s'avança et dit aux voyageurs, avec une véhémence théâtrale :

– Vous m'abandonnez au moment du péril. Je vous ai révélé pourtant. Allez ! vous serez responsables de ma mort et lorsque vous apprendrez.

– Mon père ! interrompit encore Joséphine avec un mélange de sévérité et de chagrin.

Le vieux se tut aussitôt et s'éloigna, l'oreille basse. Barbe-Blonde regarda Joséphine.

– Deux enfants terribles ! dit-il en souriant.

Il s'inclina une dernière fois ; Robillard grimpa lestement sur le siège et la voiture se mit en marche.

– Il faut que je sache où ils vont ! murmura Blaisot.

La calèche s'était engagée dans le chemin creux conduisant de la Forge à la grande route. Comme elle approchait de l'endroit où stationnait le bac, elle rencontra une espèce de char-à-bancs, qui arrivait en sens inverse. Dans ce véhicule, dont le derrière était chargé de malles et de valises, se trouvaient un homme d'un certain âge et une dame encore belle, 'bien qu'elle eût les traits un peu flétris. La présence de Julien, assis sur le siège à côté du cocher, comme Robillard sur le siège de la calèche, indiquait assez que ces voyageurs étaient M. et M^{me} Deluzy, revenant à la Forge après une assez longue absence.

Lorsque les voitures se croisèrent, Julien se pencha vers ses maitres et leur dit quelques mots à voix basse. Tous les deux se redressant, regardèrent avec avidité dans la calèche. Au même instant, Barbe-Blonde détourna la tête, et dit à son cocher, d'une voix étouffée :

– Fouettez. mais fouettez donc !

Le cocher obéit, et la voiture ne tarda pas à s'envelopper dans un nuage de poussière.

IX

La Foire de Saint-Siméon

Le lendemain, la ville de Saint-Siméon, habituellement morne et déserte, présentait le spectacle d'une animation extrême. La vogue, si célèbre dans les départements voisins, venait de s'ouvrir. Outre les marchands de bœufs, de moutons et de chevaux, accompagnés de leur bruyante et tumultueuse marchandise, outre les bandes de campagnards et de bourgeois, arrivées de tous les points cardinaux, des colporteurs, des étalagistes avaient envahi les places peu nombreuses et les rues étroites de St-Siméon. Dès le matin, c'était un fourmillement, une confusion, un vacarme capables de donner le vertige, même à un habitant de Londres ou de Paris.

Le centre de l'agitation paraissait être une immense prairie, contiguë à la ville et située sur le penchant de la haute montagne qui la domine. Là, surtout, avaient pris rendez-vous les danseurs de corde, les ménageries, les phénomènes, les montreurs de curiosités dont les « baraques », ornées de peintures extravagantes, couvraient un espace considérable. Au milieu de mille autres bruits, des musiques féroces, enragées, détonaient à la fois. Les orgues de Barbarie, les trombones, les tambours, les grosses caisses faisaient rage ; et les montagnes environnantes, en répercutant ce charivari, semblaient devoir le porter, d'échos en échos, jusqu'aux limites de la chaîne du Jura. Ajoutons qu'on avait un temps splendide et qu'un soleil radieux versait des torrents de lumière et de chaleur sur cette foule changeante.

La fête se trouvait déjà dans tout son éclat, quand on vit sortir de l'hôtel de la Croix-d'Argent un superbe équipage, qui attira tous les regards. La

voiture, découverte, était attelée de deux chevaux et surmontée d'une bannière de soie ; l'intérieur avait pour ornement une tenture, aux couleurs éclatantes, brochée d'argent et d'or. L'attelage était conduit par un cocher nègre, d'assez mauvais teint, attendu que, par les larges manches de son habit de livrée, on pouvait voir le commencement de ses bras à peu près blancs. A côté de lui, se tenait un autre individu, en costume grotesque et en perruque de filasse, qui semblait être un pitre ou un jocrisse. A l'arrière de la voiture, on avait installé un orgue de Barbarie qu'un jeune garçon, proprement vêtu, devait mettre en mouvement quand besoin serait.

Mais le maître de l'équipage fixa surtout l'attention. C'était un bel homme vêtu de noir, en cravate blanche et en jabot de dentelle, avec une grosse chaîne d'or étalée sur son gilet. Assis nonchalamment, il promenait un regard, à la fois placide et majestueux, autour de lui. Sa barbe longue et soyeuse, son œil vif et clair, son attitude imposante mais sans forfanterie, inspiraient déjà la sympathie et le respect aux campagnards. A ses pieds, on voyait plusieurs cassettes, de forme élégante, contenant sans doute des objets d'un usage immédiat.

– Qui est-il ? Que fait-il ? se demandait-on les uns aux autres.

Beaucoup de marchands ambulants, qui fréquentaient les foires et les fêtes publiques, semblaient être au courant de ce qui le concernait.

– Quoi ! vous ne le connaissez pas ? disait un de ces nomades : c'est le *fameux* docteur Jean, qui vend « des petites boîtes » pour guérir toutes sortes de maux... Il en sait plus long qu'aucun des médecins de Paris, et il donne des consultations gratis.

Suivait l'énumération des malades guéris, par le docteur Jean, et les auditeurs, honteux de ne pas connaître encore le « fameux » docteur, escortaient la voiture.

Elle atteignit bientôt l'espace gazonné où stationnait la foule ; mais, au lieu de s'engager au milieu de l'effroyable tohu-bohu dont nous avons parlé, elle s'arrêta, sur un signe du maître, un peu à l'écart, de manière à ce qu'on ne fût pas trop assourdi par les trompettes et les grosses caisses des bateleurs. Dès qu'elle demeura immobile, les curieux, attirés par son étrangeté et sa richesse, se rangèrent alentour, et on entendait répéter dans la foule :

– C’est le docteur Jean !... Allons écouter le docteur Jean.... le médecin « des petites boîtes. »

Bientôt, sur un nouveau signe du maître, le joueur d’orgue, campé derrière lui, commença sa musique à tour de bras. L’instrument, fort supérieur aux orgues de Barbarie ordinaires, avait un son plein, vigoureux, varié qui eût pu lutter avec celui des orgues de cathédrale.

Aussi les assistants, l’œil fixé sur le docteur, qui demeurait impassible et silencieux au fond de sa voiture, attendaient-ils avec patience qu’il lui plût de prendre la parole.

A la suite d’un morceau qui reproduisait l’ouverture presque complète d’un opéra à la mode, l’homme en habit noir se leva avec dignité, salua et, d’une voix sonore, commença son discours ou, selon le terme du métier, son « boniment. »

Toutefois ce boniment ne ressemblait pas à celui du « grand docteur » Fontanarose. Grâce à la dispersion de lumières, aujourd’hui il serait dangereux de se livrer aux audacieuses exagérations des charlatans d’autrefois, même devant un public campagnard. Le docteur Jean expliqua qu’il ne vendait pas des remèdes secrets ou un « élixir unique » guérissant tous sortes de maux. Il affirmait que la thérapeutique moderne, si perfectionnée qu’elle soit, se compose seulement de six médicaments dont l’effet est à peu près certain. Ces médicaments avaient été étudiés par lui d’une façon spéciale, et à chacun d’eux correspondait une catégorie de maladies dont l’ensemble embrassait les maux ordinaires de l’humanité. Il offrait au public ces six espèces de médicaments, préparés sous forme de bonbons et contenus chacun dans une petite boîte de couleur différente. Il n’avait pas la prétention de guérir les maladies invétérées, pour lesquelles il était nécessaire d’appeler le médecin de la famille ; mais l’usage d’une de ces boîtes, bien choisie selon le tempérament de l’acheteur et les symptômes qu’il éprouvait, pouvait produire les meilleurs résultats, prévenir de dangereuses complications. Un livret imprimé, joint à chaque boîte, contenait « la manière de s’en servir » et formait un manuel complet d’hygiène, auquel les hommes de science les plus compétents avaient donné leur approbation.

Il parlait sans emphase, d'un ton de conviction et de simplicité qui inspirait la confiance. Le boniment achevé, il se rassit, en annonçant qu'il se tenait à la disposition de ceux qui voudraient le consulter sur le choix du médicament le plus convenable à leur état ; puis, il ouvrit les cassettes disposées à ses pieds.

Le public semblait n'attendre que ce moment pour approcher. Les anciens clients demandaient des boîtes de la couleur qu'ils avaient expérimentée déjà. Les nouveaux consultaient le docteur, qui leur répondait « prenez la *bleue*, ou la *rouge*, ou la *jaune*. » Du reste, toutes étaient d'un prix uniforme, un franc chaque ; et les francs tombaient dru comme grêle dans un vaste sac de cuir tout ouvert, qui était attaché à la paroi intérieure de la voiture.

Néanmoins, cet élan eût pu se ralentir, si le grave docteur n'avait eu un auxiliaire comique ; on comprend que Mondor devait être assisté de Tabarin. Or, Tabarin, pour le docteur Jean, était le valet qui se tenait sur le siège de devant, à côté du cocher nègre. Cet homme, attifé d'un costume extravagant, avait pour coiffure une perruque en crins roux, dont les *ailes de pigeon* présentaient des dimensions fabuleuses. Par dessous cette perruque, apparaissait une figure blême, au nez pointu, aux yeux pétillants. De sa bouche, largement fendue, sortaient sans relâche des lazzis qui avaient le don d'entretenir la gaieté dans l'assistance.

Le pitre, comme son maître, distribuait des petites boîtes aux amateurs, et il les vantait avec un entrain, une exagération joviale, une bonne humeur inconcevables. Selon lui, la *jaune* avait fait repousser une tête sur les épaules d'un mari à qui sa femme l'avait fait perdre (la tête). La *rouge* avait changé la jambe de bois d'un invalide en une jambe de chair et d'os, sur laquelle son propriétaire pouvait se tenir debout pendant vingt-quatre heures, sans boire ni manger ni dormir. La *bleue* rendait des cheveux et des dents aux vieillards les plus chauves et les plus édentés. La *verte* avait ressuscité des morts. Tout cela, dit avec aplomb, faisait rire les uns aux éclats et ouvrir aux autres des yeux étonnés. Mais les uns et les autres achetaient des petites boîtes, et les pièces d'un franc continuaient de tomber en cascade non interrompue dans le sac de cuir.

Une circonstance ne tarda pas à porter au comble la faveur du public. Parmi les gens qui formaient des rangs épais autour de la voiture, se trouvaient le passeur du bac, qui n'avait pu résister au désir de venir voir un moment la fête, et plusieurs personnes qui avaient failli périr dans la rivière.

– Eh ! mais, s'écria tout à coup le passeur en désignant le docteur Jean, ce beau monsieur-là n'est-il pas celui qui nous a sauvé la vie il y a deux jours ?... Oui, c'est lui. je reconnais sa barbe. Ah ! ça, ce n'est donc pas un pacha américain et, muet, comme disait l'autre ?

– Et celui qui a une crinière rousse, ajouta un marchand de moutons en désignant le pitre, n'est-ce pas l'autre, qui a tiré le petit de M. Deluzy du fin fond de l'eau ?... Oui, c'est lui ; je reconnais son nez... un fier lapin. et bien cocasse !

– Fièremment cocasse ! répliqua le passeur en se frottant les reins au souvenir de certaine cocasserie.

Ces observations à haute voix provoquèrent les questions de quelques assistants. Alors le batelier et le marchand de moutons racontèrent comment, au passage de l'Ain, un câble s'étant rompu, le bateau et tous ceux qu'il contenait avaient été sauvés par la vigueur et la présence d'esprit du docteur Jean ; comment, d'autre part, le petit Deluzy étant tombé à l'eau avec son cheval le valet du docteur... un malin !... avait piqué une tête pour les repêcher et avait rapporté l'enfant... ainsi que le cheval, ce qui semblait plus difficile à croire.

L'accident arrivé au bac était connu sur le champ de foire ; lorsqu'on apprit que le docteur et son pitre étaient les héros de cette aventure, la sympathie qu'ils inspiraient s'en accrut considérablement. Tout le monde voulait les voir et, pour les voir, on achetait.

– Tenez, s'écria le passeur en étendant le bras vers le charlatan, les braves chrétiens qui étaient sur mon bateau savent qu'il a eu l'épaule cassée... Eh ! bien, le voilà tranquille comme Baptiste dans son habit noir... Je parie qu'il se sera guéri avec une de ses boîtes !... Ma foi ! je vais en acheter une pour le cas où, tôt ou tard, je me casserais quelque chose.

Et il compta dans sa main vingt sous, produit de sa dernière recette.

– Sacrebleu ! j'en veux acheter aussi, dit le marchand de moutons en cherchant sa bourse de peau ; peut-être cela préservera-t-il mes bêtes de la

clavelée.

Le docteur Jean et son pître se multipliaient pour distribuer les petites boîtes aux nombreux demandeurs et pour en recevoir le prix.

Le docteur, toutefois, ne tarda pas à donner de signes de préoccupation. Une élégante demoiselle et un enfant bien mis s'étaient arrêtés à une vingtaine de pas de la voiture ; c'étaient Joséphine Jolivet et Léon. Joséphine n'avait pu résister aux sollicitations du petit bonhomme qui voulait visiter les curiosités de la foire ; elle venait d'arriver dans un léger cabriolet, qu'elle avait laissé à l'entrée de la ville, sous la garde d'un domestique. La tante et le neveu, ayant reconnu leurs anciens hôtes dans le charlatan et son valet, s'étaient approchés pour les examiner.

Léon désirait se mêler à la foule, et tirait Joséphine qui, plus timide et plus réservée, retenait de toutes ses forces le petit mutin.

La vue de ce docteur Jean, qu'elle rencontrait dans des circonstances si peu ordinaires, semblait éveiller en elle certains souvenirs. Maintenant qu'elle pouvait se livrer sans gêne à un examen attentif, elle faisait des rapprochements, et son visage pâle prenait l'expression d'une véritable anxiété.

C'était cette observation ardente et soutenue, qui causait le malaise du docteur Jean. Vainement essayait-il d'y échapper, en se baissant pour causer avec ses pratiques, en se tournant à droite et à gauche ; il sentait toujours les yeux de la jeune fille attachés sur lui. Enfin il eut un motif pour se retirer ; le grand coffre et les cassettes étaient vides. Les boîtes de toutes couleurs étaient vendues, et il fallait retourner à l'auberge afin de s'approvisionner de nouveau, au moyen d'un fourgon qui suivait le docteur dans ses voyages.

Le charlatan annonça le fait aux demandeurs, et promit de revenir le lendemain.

– A demain donc ! s'écria le pître d'une voix retentissante ; plus rien dans les mains, mais beaucoup dans les poches !... Ceux qui sont malades à en mourir sont priés d'attendre à demain. Ensuite, vous savez ! s'ils meurent, avec mes boites je m'en moque... demain on les ressuscitera !

Des éclats de rire accueillirent cette plaisanterie un peu lugubre, et la foule commença à se disperser.

– Partons ! dit le docteur à son monde.

Mais il y avait encore quelques préparatifs à faire, de l'ordre à mettre dans les bagages, si bien qu'avant que la voiture se fût ébranlée, Joséphine, entraînée par Léon, se trouva près de la portière. Le docteur Jean ne pouvait feindre de ne pas la voir, et la salua d'un air contraint.

– Il y a des incognitos bien difficiles à garder, dit Joséphine en souriant, surtout envers ceux à qui l'on a rendu des services.

– Ces services, répliqua le docteur non sans quelque impatience, on agirait sagement de les oublier. Il existe entre certaines conditions de telles distances... Je vous disais bien, mademoiselle, que mon nom n'était ni brillant, ni recommandable et peut-être eût-il été plus généreux de ne pas chercher à l'apprendre.

– Le hasard a tout fait, monsieur, répliqua Joséphine un peu piquée, et puis, Léon qui a reconnu ses sauveurs.

– Monsieur, dit le petit bonhomme s'apercevant qu'on s'occupait de lui, veux-tu me prendre dans ta belle voiture ?... Et mon ami Robillard, comme le voilà joliment habillé !.... Dis donc, Robillard, laisse-moi monter sur ton dos, comme l'autre jour ?

– J'ai un lumbago ! répondit Robillard.

Joséphine et le charlatan restaient en face l'un de l'autre.

Le docteur se montrait de plus en plus troublé ; M^{lle} Jolivet n'osait faire des questions qui semblaient lui venir aux lèvres.

– Je vous le répète, mademoiselle, reprit le docteur, il nous faut oublier l'un et l'autre le hasard qui nous a rapprochés ; il ne saurait y avoir rien de commun entre une riche, pure et noble demoiselle telle que vous, et un homme de ma profession... Adieu donc !... Ne cherchez plus à revoir le pauvre docteur Jean.

Il avait prononcé ces dernières paroles avec un accent de profonde tristesse et, en dépit de lui-même, ses yeux se remplissaient de larmes.

– Le docteur Jean ! répéta Joséphine en baissant la voix ; monsieur le docteur, n'avez-vous jamais porté un autre nom ?

– Jamais, répliqua le charlatan d'un ton ferme, jamais !

Il salua de la main et la voiture se perdit au milieu de la foule.

Joséphine demeurait toute rêveuse à la même place.

– C’est lui ! pensait-elle ; je n’en saurais douter à cette heure. Comment se peut-il...

– Eh ! mademoiselle, demanda une voix douceuse à son côté, il me semble que vous connaissez ces gens-là ?

Joséphine se retourna brusquement et se trouva en présence de Blaisot.

Le teneur de livres, avec sa canne sous le bras, avec sa grande redingote, avec son chapeau à larges bords par dessous lequel brillaient ses lunettes bleues, avait l’air de faire sa tournée à la foire, comme les bons bourgeois du pays.

Joséphine eut un mouvement bien marqué de répulsion ; néanmoins, elle répondit avec tranquillité :

– Tiens ! c’est vous, monsieur Blaisot ? Il est impossible que vous n’ayez pas, comme moi, reconnu nos hôtes de la Forge.

– Ils sont faciles à reconnaître et vous ne pouviez, en effet, vous dispenser. Ainsi, en définitive, ces hommes, qu’on a reçus comme des princes, n’étaient rien de plus qu’un charlatan et son valet ?

– Vous le voyez bien. Mais pardon ! je me sens lasse, et je vais retourner au château. Bonne promenade, monsieur Blaisot.

Et elle s’éloigna, traînant par la main Léon, qui demandait avec instance qu’on le conduisit au cirque de Franconi et à « la femme à deux têtes. »

Blaisot suivit du regard M^{lle} Jolivet, et ses yeux pétillaient comme ceux d’une vipère derrière ses lunettes.

– Toujours le même mépris pour moi ! murmura-t-il ; je ne suis pourtant pas si vieux et si repoussant !... Quant aux autres, il n’y a décidément pas grand’chose à craindre. N’importe ! en ne saurait prendre trop de précautions. Voyons encore.

Et il se dirigea, d’un air d’indolence, vers l’auberge de la Croix-d’Argent, où le charlatan et son monde étaient descendus.

X

Le mari et la femme

Deluzy, revenu à la Forge, était dans son cabinet de travail, et s'occupait de dépouiller la correspondance qui était arrivée chez lui pendant son absence.

Bien qu'il eût des cheveux grisonnants et qu'il fût un peu trop chargé d'embonpoint ; il ne différait pas beaucoup de ce que nous l'avons vu autrefois. C'était le même goût pour la richesse de la mise et pour les bijoux. En ce moment, dans une habitation perdue au milieu des montagnes, il portait un frais costume, taillé évidemment par un bon faiseur. Ses doigts étaient chargés de bagues, et des boutons d'or filigrané garnissaient les manchettes et le devant de sa chemise en foulard blanc.

A mesure qu'il décachetait les lettres entassées sur son bureau, le maître de forges fronçait le sourcil, grinçait des dents et marmottait avec colère : « Gredin ! fripon ! affreuse canaille !... » Il y avait surtout certains papiers timbrés, qui lui causaient une vive exaspération. Il les froissait entre ses mains, frappait du pied, et quoique son impatience ne lui eût pas permis de les déchiffrer d'une manière complète, il les rejetait loin de lui.

Enfin sa colère parut être au comble et il se leva.

– Que le diable les emporte tous ! gronda-t-il en se promenant dans son cabinet ; ne dirait-on pas d'une bande de loups enragés ? Après tant d'efforts pour éviter la faillite, se voir à la veille... C'est que rien ne me réussit plus ! L'affaire, qui avait si bien débuté à Londres, vient de tourner mal. Ces Anglais sont si retors, si avides ! Tout pour eux !... L'affaire de

Russie pourrait mieux marcher sans doute ; mais cet imbécile de Blaisot n'en finit pas.

Après avoir fait quelques tours dans la pièce, il se rassit.

– Comment me tirer de là ? poursuivit-il en prenant sa tête dans ses mains ; restent les biens du vieux et de Joséphine ! Mais il y a un conseil de tutelle, des hommes de loi qui, à la moindre demande, opposent des difficultés interminables. Le vieux, dans sa folie, me hait plus que la mort ; Joséphine se défie, et Victoire ne peut rien. Comment donc m'arranger jusqu'à ce que l'affaire de Russie soit lancée ?

On gratta doucement à la porte ; il alla ouvrir avec impatience et M^{me} Deluzy entra.

Victoire, bien qu'elle eût à peine trente ans, paraissait beaucoup plus âgée et le chagrin, comme nous l'avons dit, avait fait de cruels ravages sur ses traits, jadis si gracieux ; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle avait des joues caves ; des rides se montraient déjà à l'angle de ses yeux, à la commissure de ses lèvres ; sa chevelure noire, autrefois si abondante, était sillonnée de nombreux fils blancs. En revanche, obéissant à un vœu de son mari, qui exigeait d'elle l'élégance qu'il avait pour lui-même, elle portait un peignoir de soie, et de gros diamants brillaient à ses oreilles.

Elle tenait un journal à la main et alla s'asseoir sur un canapé, comme si elle s'était fatiguée à venir de sa chambre au cabinet de M. Deluzy.

– Ah ! ça, que me voulez-vous ? demanda le maître de forge avec humeur ; j'ai beaucoup d'affaires. et de fort vilaines affaires, je vous assure !

Victoire poussa un soupir.

– Toujours ! reprit-elle ; depuis longtemps, bien longtemps, je n'entends que des plaintes de ce genre.

– Bon ! interrompit Deluzy, allez-vous recommencer vos jérémiades ? Est-ce ma faute, à moi, si des événements de force majeure m'ont obligé de suspendre ma fabrication et de laisser improductif, depuis plusieurs années, un établissement industriel de premier ordre ? Pour couvrir ces pertes, j'ai du recourir à des moyens. Enfin, ajouta-t-il avec une colère qu'il ne prenait pas la peine de cacher, ce n'est pas sans doute pour causer de cela que vous avez forcé ma porte ?

Victoire eut peine à retenir ses larmes.

– Non, mon ami, répliqua-t-elle, mais je viens de voir, dans le *Times*, une nouvelle qui touche une personne de notre connaissance et j’ai pensé que cette nouvelle pouvait vous intéresser.

En même temps, elle présentait à son mari le journal qu’elle avait à la main.

– De qui s’agit-il donc ?

– Du banquier Forster, que nous avons vu si souvent à Londres, pendant notre dernier voyage.

– Forster ! Diable ! que lui est-il arrivé ?

– On vient de l’emprisonner, sous l’accusation d’émission et peut-être de fabrication de fausses bank-notes.

– En prison ! fausses bank-notes ? répéta Deluzy devenant sérieux tout à coup. Lisez-moi l’article du *Times*, Victoire, ou plutôt traduisez-le moi, car vous avez mieux l’habitude de la langue anglaise.

Victoire s’empressa de traduire en français l’article de journal ; il était à peu près ainsi conçu :

« Depuis quelque temps, le commerce de Londres et « de plusieurs villes industrielles de l’Angleterre était « alarmé par la circulation d’un grand nombre de bank-« notes fausses. Elles étaient imitées avec une telle perfection que les plus habiles s’y laissaient prendre, et « les pertes des négociants, comme celles de la banque, « s’élèvent à une somme considérable.

« Un banquier de la Cité, M. G*** F*** vient d’être « surpris en flagrant délit d’émission de ces fausses « valeurs. Ayant été conduit devant le juge, il a subi un « interrogatoire, après lequel on a demandé pour cautionnement cinquante mille livres, ce qui prouve l’importance des torts constatés. M. G*** F***, n’ayant « pu fournir caution pour une telle somme, a été réintégré dans la prison et on croit qu’il comparaitra « devant le jury à la prochaine session des assises.

« P.S. – Nous apprenons, à la dernière heure, que « le détenu a fait des aveux. Selon lui, la fabrication des « fausses bank-notes aurait eu lieu en pays étranger ; « mais le gouvernement de la Reine a trop intérêt à constater la vérité pour ne pas rechercher, en vertu des « conventions

internationales, les auteurs de ces crimi« nelles manœuvres, en quelque endroit qu'ils se cachent. « Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce que l'on « pourra découvrir au sujet de cette grave affaire, »

Si Mme Deluzy n'eût été fort occupée de traduire le texte anglais avec exactitude, elle eût pu remarquer que son mari, en l'écoutant, avait pâli, et qu'un léger tremblement agitait ses membres. Cependant, la lecture finie, il fut assez maître de lui-même pour demander de son ton ordinaire :

– D'où vous vient la pensée, Victoire, qu'il s'agit, dans cette note, du banquier Forster ? Il n'y est pas nommé.

– Oui, mais ces initiales G*** F*** sont bien les siennes, Georges Forster... Et il est banquier dans la Cité.

– Au fait, répliqua le maître de forge avec une insouciance réelle ou simulée, que ce soit Forster ou un autre, que nous importe ? Nous avons, il est vrai, quelques relations amicales avec lui, quand nous étions à Londres ; mais ces derniers temps, je n'ai pas eu sujet de m'en louer, comme vous le savez sans doute, et, ma foi ! s'il lui arrive des désagréments, qu'il se dépêtre. cela le regarde.

Victoire ne put cacher une certaine surprise mêlée de joie.

– Deluzy, reprit-elle, pardonnez-moi de vous avoir dérangé. Je craignais que cette nouvelle n'eût de l'importance pour vous.

– Vous voulez rire ; j'ai vu Forster à Londres comme une foule d'autres gens d'affaires.

– C'est que, mon ami, j'ignore la nature des affaires que vous avez là-bas ; j'ignore même pourquoi vous avez exigé que je vous accompagne deux fois en Angleterre.

– Pourquoi ? Eh ! ma chère, d'abord pour vous procurer de la distraction, car vous vous ennuyez cruellement ici, quand je suis forcé de m'absenter, ce qui arrive souvent. Ensuite, parce que votre présence, vos manières aimables, votre distinction inspirent la considération et la confiance à ces étrangers. Enfin et surtout parce que vous vous exprimez en anglais beaucoup plus facilement que moi, et que vous pouvez me servir de truchement.

Il parlait d'un ton simple et naturel. Néanmoins, craignant peut-être de laisser voir quelque agitation, et voulant se donner une contenance, il prit

sur son bureau une lettre qu'il ouvrit et qu'il lut avidement après en avoir reconnu l'écriture.

Il dit tout à coup :

– Parbleu ! puisque vous voilà, il faut que je vous consulte au sujet de cette lettre d'Aubertin, d'Orléans.

– Aubertin ! répliqua Victoire dont le visage se rembrunit.

– Vous ne l'aimez pas. peut-être parce qu'il a contribué, plus que personne, à notre mariage. Mais moi, je le considère comme mon meilleur ami, et il m'en donne en ce moment une nouvelle preuve. Malgré mon activité et mon énergie, j'éprouve toujours de la gêne d'argent. Je compte me relever bientôt, réparer mes désastres immérités ; mais, en attendant, je suis poursuivi par des créanciers impitoyables. Or, voici Aubertin qui offre de me prêter cent mille francs.

– En ce cas, M. Aubertin est meilleur que je ne pensais Eh bien ! qui vous empêche d'accepter son offre ?

– C'est que, ma chère, il y met une certaine condition.

– Laquelle ? Si ma signature vous est nécessaire, aujourd'hui encore, je ferai ce que vous commanderez.

– Oui. oui, Victoire, répliqua Deluzy d'un ton caressant, vous êtes une bonne personne. Seulement votre signature ne peut plus me servir à grand'chose ; vous et moi, nous avons subi déjà des nécessités si impérieuses. Ce qu'exige Aubertin, c'est la signature de votre père et de votre sœur Joséphine en garantie de son prêt.

Victoire se leva brusquement.

– Ne parlons pas de cela, monsieur, dit-elle avec vivacité ; tant qu'il ne s'est agi que de ma dot, mon devoir était de ne pas résister à vos injonctions, au risque de priver plus tard mon fils. Mais, en ce qui touche les biens de mon père et ceux de Joséphine, ne me demandez pas d'intervenir pour réclamer le moindre sacrifice. Aussi bien mon père, dans l'état de démence à peu près complète où il se trouve aujourd'hui, ne peut prendre aucun engagement valable. Quant à ma sœur, je me laisserais plutôt arracher la langue que de lui dire un mot pour la décider à se dépouiller de ce qui lui appartient.

– Vous êtes folle, madame, s'écria le maître de forge avec violence ; qui songe à dépouiller qui que ce soit ? Votre sœur possède quatre cent mille francs, part égale à la vôtre ; votre père s'en est réservé environ autant, et il ne saurait en avoir besoin puisqu'il vit avec nous. Leur serait-il donc impossible de garantir un prêt, dont de remboursement aura lieu, dès que les opérations dont de m'occupe seront terminées ?

– Encore une fois, monsieur, ne demandez pas cela. Joséphine ne fera rien sans l'assentiment des personnes chargées de ses intérêts. De son côté, mon père ne peut disposer de rien sans l'avis du conseil de famille.

– On s'entendra avec le notaire de Joséphine, et nous sommes tous membres du conseil de famille.

– N'insistez pas, répliqua Victoire avec une fermeté dont son mari l'eût crue incapable ; je vous ai abandonné, je crois, jusqu'au dernier lambeau de ma dot ; je ne veux pas entraîner ma sœur et mon père dans notre ruine !... Si votre ami Aubertin vous est si dévoué, pourquoi ne se contente-t-il pas de votre garantie ?

– Je le connais. à présent qu'il s'est prononcé, il n'en démordra pas. Essayez seulement, ma chère Victoire. Si vous en parliez à Joséphine, peut-être...

– Jamais, monsieur.

– Puisqu'il en est ainsi, répliqua Deluzy durement, puisque je ne trouve aucun appui chez mes proches, qu'on prenne garde de me pousser à bout !... Réduit aux abois, je peux ne prendre conseil que de mon désespoir, me jeter dans quelque spéculation hasardeuse où nous risquons de périr tous.

– Eh ! n'est-ce pas fait déjà, monsieur ? dit Victoire avec une sorte d'égarement ; je n'ose vous interroger sur les mystérieuses opérations dans lesquelles vous êtes engagé et où vous me faites peut-être jouer un rôle dangereux. Je tremble de réfléchir, de comprendre...

– Si jamais ce que vous redoutez arrive, madame, vous vous souviendrez que c'est vous qui l'avez voulu !... Tenez, laissez-moi. J'entends la voiture de Joséphine qui revient de Saint-Siméon ; allez retrouver votre sœur... et veillez à ce qu'on ne me dérange plus. Victoire, avant de s'éloigner, dit timidement :

– Mon ami, j’ai peut-être été un peu vive. Je croyais remplir un devoir de conscience. Cependant, je regretterais d’avoir employé quelque expression blessante...

– Laissez-moi donc ! s’écria Deluzy en frappant du pied.

La pauvre femme, terrifiée, sortit aussitôt. Dans l’escalier, la force lui manqua et, s’appuyant sur la rampe, elle donna libre cours à ses sanglots.

Après le départ de Victoire, Deluzy ne poursuivit pas le dépouillement de sa correspondance.

– Elle a raison, murmurait-il. je suis engagé dans une voie terrible... Qui m’eût dit que cette affaire de Forster finirait si mal ? Pour tant de dépenses, pour des risques aussi considérables, obtenir des bénéfices presque nuls ! Je m’étais bien aperçu que ce Forster était un maladroit, mais je n’aurais jamais cru qu’il se serait laissé pincer bêtement. Il ne sait pas grand’chose sur mon compte, et j’ai pris mes précautions avec lui ; néanmoins, il faut se tourner d’un autre côté. Dire que si le père Jolivet avait le bon esprit de mourir, je pourrais encore rétablir mes affaires ! Avec les intérêts accumulés, il doit lui rester bien plus de quatre cent mille francs... On tâcherait d’obtenir de Joséphine qu’elle renonçât à ses droits, et avec cette somme... Je vous demande un peu ce que fait ce vieil idiot dans le monde ! Il a perdu la raison, il est à charge aux autres et à lui-même ; ne serait-ce pas lui rendre service.

La physionomie de Deluzy avait pris une expression sinistre. Cependant, il finit par se remettre à son courrier et s’absorba dans cette occupation.

Une heure encore s’était écoulée. On frappa à la porte, mais, cette fois, on n’attendit pas la réponse et le teneur de livres entra.

– Ah ! c’est vous, Blaisot ? s’écria Deluzy ; asseyez-vous donc. Venez-vous m’annoncer que votre grand travail est terminé ?

Blaisot s’était assis avant même d’y avoir été invité, et épongeait avec un mouchoir à carreaux son front baigné de sueur. Ses yeux brillèrent de colère derrière ses lunettes.

– Terminé répéta-t-il, à quoi pensez-vous, monsieur ? Croyez-vous si facile de copier ces caractères russes, auxquels je ne comprends rien ? Passe encore pour les caractères anglais, dans lesquels on déchiffre, toujours

quelque chose. Mais du russe !... En travaillant toutes les nuits, j'en ai pour plus d'un mois avant que ma planche soit achevée !

– Un mois ! et encore nous aurons besoin de temps pour lancer l'affaire, pour établir des relations nouvelles !... Le succès, s'il vient, viendra trop tard !... Savez-vous, Blaisot, ajouta Deluzy en baissant la voix, que tout est perdu avec l'Angleterre et que notre correspondant Forster est arrêté ?

Le prétendu teneur de livres se leva d'un bond.

– Que me dites-vous là ? s'écria-t-il avec épouvante ; en ce cas, il faut que je parte sur-le-champ. Forster dira ce qu'il sait. on nous arrêtera aussi. Je partirai aujourd'hui même.

– Poltron ! répliqua Deluzy avec un sourire dédaigneux en lui posant la main sur l'épaule ; que craignez-vous ? Forster n'a jamais entendu prononcer votre nom. On ne songera pas à chercher, dans ce pays perdu, l'habile ouvrier qui imite les bank-notes anglaises avec une perfection si désespérante. Demeurez en paix ; continuez votre travail... aucun danger ne vous menace. Avant de s'en prendre à vous, ne faudrait-il pas s'en prendre à moi ? Et, vous le voyez, je n'ai pas peur !

Peut-être Deluzy n'éprouvait-il pas au fond une sécurité complète ; mais son accent de conviction rassura Blaisot.

– Dame ! reprit le bonhomme, je ne me soucierais pas de retourner... Nous avons beau nous entourer de précautions, un hasard peut faire tout découvrir. Je vous ai conté l'alerte de l'autre nuit, au sujet d'un de ces étrangers qu'on avait reçus au château ; il est venu rôder autour de la maison Viglat, où je travaille et où sont mes outils, mes instruments, mes essais.

– Bah ! vous avez rêvé, mon pauvre Blaisot ; pourquoi ces gens vous auraient-ils épié ? D'ailleurs, ils ont quitté le pays et n'y reviendront sans doute jamais.

– L'un d'eux m'a mouchardé pourtant, reprit Blaisot avec tenacité ; j'ai vu ses traces sur le treillage du mur et sur le tilleul en face du pavillon. Quant à avoir quitté le pays, il n'en est rien, car j'ai rencontré ces gaillards à Saint-Siméon, et pas plus tard que tout à l'heure.

– Ah ! ah !... et qui sont-ils, Blaisot ?

– Le beau monsieur est un charlatan qui vend des petites boites dans les marchés ; l'autre, le malin, le farceur, le conteur de balivernes est son paillasse, chargé de faire rire les badauds.

– Voilà donc pourquoi ces gens ne se souciaient pas de décliner ici leurs noms et qualités !... Eh bien ! à cette heure, Blaisot, vous devez vous sentir rassuré au sujet de ces bohémiens.

– Hum ! qui sait ? Tout à l'heure je suis allé rôder à l'auberge de la *Croix-d'Argent*, où la bande est descendue. Le charlatan, à ce qu'il paraît, fait d'excellentes affaires. Il s'appelle le docteur Jean et on le connaît sur tous les marchés de France ; il a, dit-on, des secrets pour guérir mille sortes de maladies.

– En tuant les malades, répliqua Deluzy avec un sourire ; car tous ces marchands de remèdes secrets. Mais sacrebleu ! ajouta-t-il, vous m'y faites penser ! Ne serait-il pas possible d'obtenir de ce docteur Jean.

– Quoi donc ?

– Rien, rien. Continuez, Blaisot. L'autre, le farceur que vous soupçonnez de vous avoir épié pendant que vous étiez à votre atelier, qu'avez-vous appris sur son compte ?

– Pas grand'chose, monsieur ; c'est un original, on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou par plaisanterie. Il paraît dévoué corps et âme à son maître, qui lui aurait rendu dans le temps un grand service. Mais peut-être M^{lle} Joséphine vous apprendrait-elle aussi quelque chose au sujet de ce docteur Jean, car elle a causé ce matin avec lui.

– Joséphine, en effet, n'a guère pu se dispenser d'échanger un mot avec cet homme, qui a passé une nuit chez nous. Elle est de si bonne pâte...

– Excepté envers moi, monsieur, dit Blaisot ; c'est à peine si elle daigne laisser tomber sur moi un regard.

Et il poussa un gros soupir : le maître de forge partit d'un éclat de rire.

– Ah ! ça, mon pauvre Blaisot, reprit-il, vous êtes donc toujours amoureux transi ? Je vous ai prévenu cependant que vous vous adressiez mal : aussi bien n'êtes-vous ni jeune, ni séduisant.

– Ne riez pas, monsieur ! interrompit Blaisot d'un ton farouche.

Il ajouta, en soupirant de nouveau :

– On a toujours le cœur tendre. et puis on s'ennuie tant ici !

– C’est possible : mais n’oubliez pas qu’il pourrait être imprudent pour vous de chercher une retraite ailleurs. Qui soupçonnerait dans le bonhomme Blaisot, teneur de livres aux forges du Saut, l’habile et l’insaisissable... Mais laissons cela... Ne songez qu’à travailler, à finir votre grand ouvrage. Quant à ce charlatan et à son pître, ne conservez aucun souci ; je suis décidé à les voir bientôt moi-même et je m’informerai adroitement.

– Hein ! vous voulez voir le docteur Jean et Robillard ?

– Pourquoi pas ? Puisque l’on sait où les trouver, ne faut-il pas que je les remercie pour le service qu’ils ont rendu à Léon ? C’est mon devoir de père de famille. Et par la même occasion, je ferai certaines tentatives. Suffit ! cela ne regarde que moi.

Il s’était levé et congédiait Blaisot du geste.

– Ah ! dit le prétendu teneur de livres d’un air de défiance, vous manigancez des choses que vous voulez me cacher ? Soit. Seulement, mon cher et respectable patron, marchez droit !... sinon vous vous apercevrez que je ne suis bonhomme qu’en apparence.

Et il sortit brusquement.

XI

La visite

Le lendemain matin, Deluzy partait en tilbury pour Saint-Siméon. Julien conduisait et, chemin faisant, le maître questionna le domestique de confiance au sujet du charlatan. Julien qui, comme les autres habitants de la maison recueillait tous les commérages relatifs aux anciens hôtes du château, lui donna sur eux force détails plus ou moins authentiques.

A Saint-Siméon, le tumulte de la veille s'était beaucoup apaisé. Quoique la circulation fût encore très active dans les rues, les baraques du champ de foire restaient closes, les musiques se taisaient. Ce n'était qu'un peu plus tard, aux approches du soir, que le vacarme habituel devait recommencer.

Deluzy jugea le moment favorable pour rencontrer le charlatan à l'auberge et causer en particulier avec lui. Aussi, ordonna-t-il de diriger le cheval vers la Croix-d'Argent, où d'habitude il descendait lui-même quand il venait à la ville. Dans la cour, il eut la satisfaction de voir, sous un hangar, la calèche du docteur et un énorme fourgon qui semblait faire partie de l'équipage. Sûr de n'être pas venu en vain, il sauta à bas. du tilbury ; puis, entrant dans la maison, il demanda le docteur Jean.

L'hôtesse, vieille femme rechignée, répondit que le docteur Jean ne recevait personne et qu'il avait expressément défendu qu'on le dérangeât.

– Ils ont tant vendu de leurs boites, hier, poursuivit-elle, que le monsieur et tout son monde ont passé une partie de la nuit à en préparer de nouvelles, et ils y travaillent en ce moment encore. Ah ! ils en gagnent des écus, je vous jure !

– Eh bien ! mère Brossette, reprit Deluzy, pendant que les domestiques sont occupés de leur besogne, le maître peut me recevoir. Voici ma carte, que je vous prie de lui porter.

La vieille aubergiste tortilla la carte entre ses doigts.

– Le docteur, dit-elle, travaille comme les autres. Il est le maître, c'est vrai ; mais il existe une espèce d'association entre eux, et chacun des domestiques touche une part dans les profits. Aussi, faut-il voir comme tous y vont de bon cœur ! Enfin, puisque c'est vous. je vais prévenir M. Jean. attendez-moi.

Et madame Brossette monta à l'étage supérieur, où l'on entendait de l'agitation et un bruit de voix.

Deluzy se disait avec impatience :

– Morbleu ! voilà un charlatan plus inabordable qu'un ministre.

Au bout d'un temps assez long, on entendit quelqu'un descendre lestement l'escalier ; mais ce ne fut pas le docteur Jean qui parut, ce fut Robillard.

L'aide du charlatan portait le costume bourgeois qu'il avait au passage du bac, et tortillait entre ses mains son chapeau mou à forme pointue.

– Monsieur, dit-il d'un ton respectueux qui allait mal à sa physionomie narquoise, on ne peut voir le docteur. Il est encore malade de son dernier accident, il est fatigué. Peut-être sera-t il dans l'impossibilité de sortir aujourd'hui.

– Il faut pourtant que je le voie, répliqua Deluzy affectant une rondeur amicale ; et j'ai quelques mots à dire aussi à un certain M. Robillard, dont mon fils, le petit Léon, m'entretient sans cesse.

– Comme d'un farceur qui l'amuse !

– Mais moi et Mme Deluzy, la mère de Léon, nous ne sommes pas disposés à rire de celui qui a sauvé la vie à notre cher enfant ; nous lui devons une éternelle gratitude et s'il m'était permis de lui offrir.

Deluzy fit un mouvement comme pour chercher son portefeuille ; Robillard l'arrêta d'un geste.

– Inutile ! reprit-il ; je n'accepte rien de personne. Je n'ai besoin de rien, depuis que je suis au service du digne docteur Jean. Ecoutez, monsieur ; les affaires d'un pauvre hère tel que moi ne sauraient vous intéresser ;

cependant j'ai reçu une brillante éducation, j'ai obtenu les plus grands succès universitaires. Vous voyez où cela m'a mené. De tout ce que j'ai appris dans ma jeunesse, la gymnastique et la natation ont été ce qui m'a le mieux servi ; mais ces exercices-là ne sont pas de mon métier. et je les pratique gratis.

– Si l'on ne peut vous offrir autre chose, vous accepterez bien de moi... une poignée de main ?

Et Deluzy tendit la main avec une apparente franchise ; Robillard retira la sienne.

– Y pensez-vous, monsieur ? Un pitre de charlatan !

– Quoi ! vous refusez aussi cela ?... Voyons ! j'espère que le docteur Jean sera moins rebelle à la reconnaissance.

– Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous affirmer déjà.

– Je suis tenace dans ma gratitude. Si je ne pouvais arriver jusqu'à lui, je serais capable de l'attendre dans la rue et de lui faire en public une scène attendrissante qui amuserait les badauds.

Quoique Deluzy parlât d'un ton de plaisanterie, cette menace équivoque sembla frapper Robillard.

– Allons ! reprit-il avec humeur, je vais essayer, puisque vous êtes si.

On n'entendit pas ce qu'était le maître de forge, car Robillard gravissait déjà l'escalier en courant.

– Ah ! ça, pensait Deluzy, quel motif peut donc avoir ce charlatan pour refuser si obstinément ma visite ?

L'absence de Robillard fut encore assez longue ; on parlait avec vivacité, on s'agitait à l'étage supérieur. Robillard finit par reparaître et dit avec une sorte d'impatience moqueuse :

– Venez, monsieur, du moment que votre reconnaissance vous démange tant. Mon maître, qui guérit tous les maux, guérit aussi les démangeaisons. et il vous attend.

On monta au premier étage et Deluzy fut introduit dans une grande pièce, qui semblait être la chambre du docteur. Il y régnait beaucoup d'obscurité, car d'épais rideaux couvraient les fenêtres. Par une porte entr'ouverte, on voyait une seconde chambre où plusieurs personnes étaient assises autour

d'une table chargée de boîtes multicolores, et Robillard s'empressa d'aller les rejoindre.

Dans l'ombre, se tenait debout le docteur Jean, vêtu de sa redingote à brandebourgs. Il était immobile, et ses yeux brillaient comme deux escarboucles.

Il s'inclina sans rien dire et désigna un siège. Deluzy, dont la curiosité semblait un peu déconcertée, s'écria avec gaieté en s'asseyant :

– M'y voilà et ce n'a pas été sans peine ! Ma foi ! monsieur le docteur, si vous n'êtes pas plus accessible pour vos malades... ;

– Mes malades ne viennent pas chez moi, répliqua le docteur froidement ; en revanche, j'ai à me défendre contre les importunités de gens qui veulent voir de près l'opérateur, le vendeur de drogues sur la place publique.

– Tel n'est pas mon cas ; vous savez que j'ai des raisons suffisantes pour justifier mon insistance ?

– Il eût été mieux de respecter des scrupules. Mais soit ; je reçois vos remerciements, puisque vous avez voulu me les exprimer en personne. A présent, monsieur, votre conscience doit être satisfaite et je ne mérite pas d'attirer votre attention davantage.

Deluzy, qui ne s'attendait pas à un accueil aussi raide, avait peine à cacher son malaise. Néanmoins, il ne bougea pas et reprit, en affectant toujours une rondeur joviale :

– Voyons docteur, c'est trop d'humilité. On m'assure que vous êtes un savant homme, et vous n'avez pas sujet de vous ravalier parce que vous faites ouvertement ce que tant d'autres font avec hypocrisie. charlatan ! Eh ! mon Dieu, qui ne l'est pas plus ou moins, au temps où nous vivons ? En haut et en bas, dans la politique comme dans les sciences, les lettres, les arts et partout, on ne rencontre que charlatans. La grande affaire est de réussir ; beaucoup croient que les moyens importent peu... Vous réussissez, vous, à ce qu'il paraît, et vous gagnez plus d'argent que certains docteurs qui soignent des duchesses !

– Les hommes comme moi, répondit Jean avec quelque amertume, ne peuvent aspirer ni aux honneurs, ni à la considération, et ils doivent se contenter d'argent.

– A la bonne heure ! Nous autres industriels, nous poursuivons le même but ; il est donc facile de nous entendre. Et tenez, pour mon compte, je veux recourir à votre science.

– Vous ? demanda le docteur avec surprise.

– Moi-même... Mais d’abord, permettez-moi de vous demander si vous avez eu à vous plaindre de quelqu’un ou de quelque chose pendant le court séjour que vous avez fait au château de la Forge, avec votre aide M. Robillard ? N’avez-vous pas été, par exemple, dérangés pendant la nuit, d’une manière bizarre ?

Et Deluzy se penchait vers le charlatan, comme pour épier l’expression de ses traits, Le docteur ne sourcilla pas.

– Il s’agit sans doute, répliqua-t-il, de la visite que nous reçûmes d’un vieillard en enfance, dont nous n’avons tiré que des divagations incompréhensibles.

– Et rien de plus n’a troublé votre repos ?

– Rien, répliqua Jean qui, comme nous savons, ignorait la sortie nocturne de Robillard.

Le maître de forge resta silencieux. Rassuré sur un point, il réfléchissait au moyen d’aborder un autre sujet délicat.

– Docteur, reprit-il enfin en baissant la voix, puisque le hasard vous a introduit dans notre paisible maison, vous avez vu combien, ma famille et moi, nous sommes éprouvés dans la personne de ce vieillard atteint d’idiotisme, et c’est précisément à son sujet que je désire vous consulter.

– Je doute que la médecine puisse quelque chose sur son organisation usée par l’âge, par les infirmités, peut-être aussi par une peine morale.

– C’est malheureux. La vie de ce pauvre homme est un supplice de tous les instants. De douloureuses chimères le torturent comme des réalités, notamment celle de croire toujours, au milieu même de l’abondance, qu’on veut le faire mourir de faim. Ne trouvez-vous pas, docteur, que son existence, dans de pareilles conditions, doit lui peser à lui-même ?

– C’est possible, et s’il n’a pas mérité les tristesses de ses derniers jours...!

– Qu’il les ait méritées ou non, dit Deluzy d’un air étrange en baissant encore la voix, ne pourriez-vous, docteur, me donner « quelque chose »

pour le délivrer de ses maux ?

Le charlatan tressaillit. Son regard qui, jusqu'à ce moment, avait paru éviter celui du maître de forge, se fixa sur son interlocuteur.

– Je. je ne comprends pas, balbutia-t-il.

– Allons donc ! Je gagerais, moi, que dans l'exercice de la médecine ambulante, pareille proposition vous a été faite bien des fois et que vous l'avez acceptée... quand on y mettait le prix. Tout à l'heure, vous avouiez que vous aimez l'argent ; il se présente une occasion d'en gagner.

Tout en parlant, Deluzy tirait de son portefeuille un billet de banque, qu'il se mit à retourner entre ses doigts.

Que se passait-il dans l'âme du charlatan ? On put croire d'abord qu'il allait repousser avec indignation cette offre dont il ne pouvait méconnaître la criminelle portée, mais son hésitation dura peu. Un sourire d'un caractère énigmatique effleura ses lèvres et, se penchant à son tour vers Deluzy, ils échangèrent rapidement quelques mots tout bas.

Bientôt le docteur Jean se leva et entra dans un cabinet voisin, où se trouvaient plusieurs bocaux pharmaceutiques. Il prit dans l'un une poudre blanche, qu'il pesa avec grand soin et dont il forma six petits paquets égaux ; il apporta le tout à Deluzy.

– Comme vous avez souhaité, reprit-il sans le regarder, que le médicament n'agisse pas trop vite, vous administrerez au malade un seul de ces petits paquets chaque jour, soit dans sa nourriture, soit dans ses boissons. Après le quatrième paquet, il sera possible que le résultat cherché soit obtenu ; dans le cas contraire, vous administrerez les deux autres, en observant les mêmes intervalles.

– Fort bien, répliqua Deluzy qui serra précieusement dans sa poche le papier contenant les six paquets ; la difficulté sera de faire prendre ce médicament au bonhomme qui est très soupçonneux.

– Cette poudre n'a aucun goût ; le malade l'avalera sans s'en douter.

– C'est au mieux. Seulement, docteur, dit le maître de forge en clignant de l'œil, la chimie médicale a fait bien des progrès, ces derniers temps ! Ne serait-il pas à craindre, si plus tard, par des circonstances malencontreuses.

– Il s'agit, répliqua le charlatan, d'une substance végétale qui ne laisse aucune trace dans l'organisme.

– A merveille ; alors, docteur, ceci vous appartient.

Et Deluzy lui présenta le billet de banque, qu’il n’avait cessé de tenir à la main, comme un appât ; le docteur le repoussa.

– Quoi ! reprit Deluzy avec défiance, vous refusez mon argent ? Qu’est-ce que cela signifie ? Est-ce donc pour l’honneur que vous êtes.

– J’ai mes scrupules, monsieur, répliqua le docteur Jean avec un grand sang-froid. Si, comme vous dites, la chose tournait mal, je n’entends pas que l’on puisse invoquer contre moi l’énormité de la somme reçue. Je n’accepterai de vous que cinq francs, le prix ordinaire de cette drogue.

Le maître de forge ne pouvait croire à un tel désintéressement et conservait sa défiance. Enfin, il dit, en posant une pièce de cinq francs sur la table :

– Où diable l’originalité va-t-elle se nicher ? Ma foi ! puisque vous avez des idées si... particulières, il n’y a qu’à les respecter. Cependant c’est bien drôle !

Le docteur Jean se leva.

– Monsieur, reprit-il, on m’attend pour la séance d’aujourd’hui sur la place publique et l’heure me presse ; vous m’excuserez donc.

– Je pars, répliqua Deluzy ; mais, s’il faut l’avouer, tout cela me chiffonne. Votre médicament étant aussi efficace que vous le dites, comment pouvez-vous refuser la somme que je vous offre ?

– C’est peut-être, murmura le docteur d’une voix sourde et profonde, que je hais, comme vous le haïssez vous-même, l’ancien tanneur Jolivet qui, dans son honnêteté brutale, s’est montré souvent impitoyable.

– Que dites-vous là ? s’écria Deluzy au comble de la surprise ; vous connaissez. Où donc l’avez-vous vu ? Comment se fait-il ?...

Jean posa un doigt sur sa bouche ; Robillard, le nègre, le joueur d’orgue, dans l’habit de leur rôle, venaient chercher leur maître.

– Nous nous reverrons, docteur, dit Deluzy avec précipitation ; je commence à comprendre. Je vous laisse donc à vos affaires... mais, une autre fois, nous causerons.

Il salua légèrement et sortit.

Le charlatan, courant à la fenêtre qui donnait sur la cour, s’assura que le maître de forge remontait dans son tilbury, où l’attendait Julien, et

s'éloignait en effet.

Alors il se laissa tomber accablé sur un siège ; on eût dit d'un acteur qui vient de remplir un rôle pénible. Comme Robillard le pressait de s'habiller pour la sortie dans la ville, le docteur Jean dit d'un ton ferme :

– Nous allons abrégé cette dernière séance, Robillard, attendu que nous quitterons Saint-Siméon ce soir-même. Prévenez l'aubergiste, et que nos équipages soient prêts dans deux heures.

– *Bone Deus !* mon cher maître, est-ce possible ? Nous réussissions si bien ici ! Nous avons l'espoir d'y vendre jusqu'à la dernière de nos boîtes.

– – Nous partirons ce soir ; c'est décidé et vous savez que je ne reviens jamais sur mes décisions.

Robillard s'inclina ; le docteur était obéi de ses gens autant qu'aimé, et chacun promit de se conformer à ses ordres.

Après une séance qui fut des plus lucratives sur le champ de foire, on se hâta de rentrer à l'auberge ; et, vers la fin du jour, le charlatan, avec ses voitures et son monde, quitta la ville, au grand étonnement de tous ceux qui eurent connaissance de ce départ inattendu.

XII

Les petits paquets

Il y avait à la Forge, auprès des bâtiments de l'usine, une étroite terrasse, taillée dans le roc, et à laquelle on accédait, du jardin du château, par une légère passerelle en fer. De cette terrasse, où s'élevait un kiosque rustique, on dominait la chute de l'Ain.

La rivière, après avoir parcouru, à partir de l'endroit où se trouvait le bac du Saut, un défilé tortueux, se précipitait avec un bruit épouvantable d'une grande hauteur. Les montagnes environnantes étaient couvertes de broussailles, auxquelles se mêlaient quelques sapins, et leur verdure sombre donnait une teinte sinistre aux eaux du canal. Ces eaux, toutes noires au moment de se précipiter, se changeaient brusquement en une masse d'écume blanche comme la neige et paraissaient s'abimer dans un gouffre sans fond. L'Ain, après ce saut prodigieux, poursuivait sa course à travers des blocs moussus qui obstruaient son cours, et ne tardait pas à s'en foncer dans une nouvelle gorge, en grondant encore quoiqu'il eût disparu.

Cette terrasse était un lieu de prédilection pour Joséphine Jolivet. Chaque jour elle venait, un livre à la main, passer quelques instants dans le kiosque.

C'est là que nous la trouvons, le lendemain matin du jour où Deluzy était allé à la ville faire visite au docteur Jean.

Ce matin-là, M^{lle} Jolivet se montrait plus triste et plus abattue que d'habitude. Bien qu'elle remplît exactement tous ses devoirs de maison, il y avait des moments où la solitude était pour elle un impérieux besoin. Aussi, les épaules couvertes d'une légère pèlerine de soie, coiffée seulement de ses beaux cheveux blonds, avait-elle cherché un refuge dans le kiosque, et,

appuyée sur une balustrade, elle regardait, peut-être sans le voir, le bouillonnement des eaux furieuses.

Le temps était magnifique. Un chaud soleil éclairait la rivière et lui enlevait, par des traînées scintillantes, une partie de son horreur. Quelques oiseaux aquatiques, des hirondelles de rivage, des cincles ou merles d'eau, des martins-pêcheurs aux ailes d'azur, voltigeaient çà et là, et leurs cris aigus se faisaient entendre par-dessus le fracas de la cataracte. L'espèce de poussière d'eau, répandue dans l'atmosphère, avait une fraîcheur délicieuse ; les mousses humides des rochers exhalaient de vivifiantes odeurs.

Malgré cette fête de la nature, sans doute les réflexions de Joséphine n'avaient pas pris une tournure gaie, car des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

Elle était à cette place depuis longtemps déjà et croyait d'autant moins devoir se contraindre que, d'ordinaire, personne ne venait y troubler sa solitude. Elle finit cependant par donner des signes d'agitation involontaire. Elle se sentait enveloppée d'une espèce de fluide magnétique, semblable à celui que lance le serpent sur le rossignol pour le fasciner et le dévorer.

Son malaise s'accroissant, elle se retourna. A l'entrée du kiosque, un homme, dont le bruit de la chute d'eau avait empêché d'entendre l'approche, se tenait immobile et la regardait : c'était le bonhomme Blaisot.

Les lunettes bleues, qu'il portait d'habitude, avaient disparu, et son regard trahissait une hardiesse extrême.

Le premier sentiment de Joséphine, à la vue de cet homme, fut de l'effroi. Cependant, elle essuya rapidement ses pleurs et dit, en affectant un ton calme :

– Ah ! c'est vous, monsieur Blaisot : qu'y a-t-il ? Venez-vous m'annoncer que l'en m'attend pour déjeuner ?

Le teneur de livres répliqua, avec l'accent doux et doux qui lui était ordinaire :

– Non, mademoiselle ; je vous ai vue ici... de loin... et l'idée m'est venue d'approcher pour... pour vous offrir ces fleurs.

Il lui présenta un gros bouquet, qu'il tenait à la main.

– A quoi pensez-vous ? répliqua Joséphine en s’efforçant de sourire ; un bouquet, à moi ? Oubliez-vous que j’ai à ma disposition toutes les fleurs du jardin ?

– Mademoiselle, c’est un hommage de respect. d’admiration... Il m’a semblé, ajouta-t-il d’un ton sentimental, que vous avez parfois du chagrin et que l’existence qu’on mène à la Forge n’est pas de votre goût... Si vous ne dédaigniez pas un humble ami, bien dévoué, capable de vous protéger...

– Que me voulez-vous, monsieur ? demanda Joséphine avec impatience ; qu’ai-je besoin d’ami et de protecteur dans ma famille ?

– Vous ne me connaissez pas, mademoiselle, reprit Blaisot dont les traits avaient une expression grotesque qu’il supposait pleine de séductions ; vous ne m’avez jamais regardé. Je ne suis pas aussi âgé que je veux le paraître ; j’ai toute la chaleur d’âme du jeune homme, avec l’expérience de l’homme mûr... et je ne crains personne ici.

– Que me fait tout cela, monsieur Blaisot ? Je vous répète que je n’ai nullement besoin. Mais on m’attend à la maison, souffrez que je me hâte d’y retourner.

Blaisot eut l’audace de la retenir par le bras.

– Vous feignez de ne pas me comprendre ! reprit-il. Eh bien ! apprenez ce que je brûle de vous dire depuis longtemps ; je vous...

– Eh ! eh ! s’écria une voix moqueuse derrière lui, maître Blaisot devient diablement galant !

Joséphine, confuse et irritée, dégagea son bras, tandis que le teneur de livres se retournait brusquement et se trouvait en présence de Deluzy.

Le maître de forge, plus railleur que furieux, affectait de ricaner. Joséphine indignée s’écria :

– Monsieur, vous devriez me mettre à l’abri de certaines offenses et recommander à vos inférieurs.

Blaisot se redressa arrogamment.

– Qu’il l’essaye ! dit-il ; qu’il ose seulement élever la voix, prononcer un mot. Je l’en défie !

Le maître de forge continuait de ricaner, mais se taisait. Joséphine les regarda l’un et l’autre avec étonnement. Blaisot, satisfait sans doute d’avoir

bravé son patron, jeta le bouquet dans la rivière et s'éloigna d'un pas majestueux, sans ajouter une parole.

Deluzy était un peu confus de l'indulgence qu'il avait montrée pour l'insolence du teneur de livres. Néanmoins, il dit bientôt de son ton léger :

– Il ne faut pas, ma chère, prendre au sérieux les lubies de ce ridicule bonhomme ; c'est un vieux serviteur, entièrement sous ma dépendance, et je lui passe bien des sottises. Tout à l'heure encore, j'ai reculé devant la nécessité de lui parler trop durement. Mais ne donnons pas d'importance à cette misère. Venez, Joséphine ; on nous attend pour déjeuner et votre père chante déjà sur tous les tons son refrain habituel.

Ils se dirigèrent, à leur tour, vers la passerelle. La bonne Joséphine, à la réflexion, n'était pas fâchée du résultat pacifique de cette petite aventure. D'ailleurs, elle n'avait pas vu son beau-frère depuis la veille, et supposait qu'il avait quelque chose à lui communiquer au sujet de son entrevue avec le charlatan.

Elle ne se trompait pas. Bientôt le maître de forge reprit :

– J'ai retrouvé hier, à Saint-Siméon, le docteur Jean et son pitre Robillard. Malgré son état, ce charlatan est un brave homme. Croyez-vous que, son aide et lui, ont refusé la récompense que je leur offrais pour le service rendu à Léon ?

– Ce docteur Jean, répliqua Joséphine, m'a paru délicat et bien élevé.

En même temps, elle observait timidement Deluzy, pour s'assurer s'il ne cherchait pas à dissimuler quelque arrière-pensée. Deluzy, sous le coup d'une autre préoccupation, poursuivit :

– C'est un excellent médecin, à ce qu'on assure ; aussi, voulant le rémunérer, d'une manière quelconque, pour l'affaire de Léon, ai-je eu l'idée de le consulter au sujet de votre père, dont les douloureuses hallucinations sont pour nous tous une cause continuelle de chagrin.

– Et il vous a répondu, sans doute, que le mal était sans remède ?... C'est l'opinion du médecin qui vient ici quelquefois.

– Pas du tout ; le docteur Jean affirme au contraire qu'il est facile de soulager le malade, de dissiper, ses humeurs noires, et, pour cela, il m'a remis, contre finances, un médicament des plus efficaces.

– Est-il possible ! quel est ce médicament ?

– Il consiste en six petits paquets d’une poudre blanche et sans goût, que M. Jolivet doit prendre dans sa nourriture... un chaque jour.

Et Deluzy tira de sa poche le papier contenant les six paquets.

– Seulement, ajouta-t-il, vous savez combien votre père est défiant, rebelle à la médecine. Il sera difficile de lui faire prendre volontairement cette substance dont on attend merveille.

– Donnez-la moi, répliqua Joséphine avec empressement et en s’emparant du papier ; je m’en charge.

Le maître de forge, comme on sait, était absolument dépourvu de sens moral, et peut-être avait-il manœuvré dans le but d’amener Joséphine à faire cette proposition. Néanmoins, en voyant sa belle-sœur se prêter si facilement à ses projets, il ne put se défendre d’un certain malaise.

– En vérité, ma chère, reprit-il, ne devrions-nous pas y regarder à deux fois avant de nous fier à ce charlatan nomade ?

– Oh ! nous pouvons mettre notre confiance en lui, répliqua Joséphine avec chaleur ; le docteur Jean est aussi loyal qu’expérimenté.

– Vous le connaissez ?

– Nullement ; mais, pendant les quelques heures qu’il a passées ici, j’ai pu apprécier ce qu’il y avait en lui de franchise, de générosité et de haute raison. Un homme vulgaire n’eût pas exposé sa vie pour sauver celle de votre fils et celle de tous les gens qui se trouvaient dans le bac du Saut !

– On dit que les femmes sont physionomistes, reprit Deluzy avec un sourire étrange ; le mieux donc est de s’en rapporter à elles. Puisque vous voulez, gardez ces paquets et administrez-les en temps et lieu. Il n’est besoin d’en parler à personne, car, si nous ne réussissions pas, il y aurait sujet de nous reprocher notre facilité envers ce médecin des carrefours.

Pendant cette conversation, on avait traversé le jardin et on était arrivé au château. Le maître de forge dit tout bas :

– Puisque vous avez confiance, ma chère enfant, n’attendez pas indéfiniment pour essayer le remède du docteur. Le plus tôt sera le mieux.

Joséphine fit un signe d’approbation, et on entra dans la salle à manger, où le reste de la famille était réuni.

Victoire, malgré sa charmante toilette du matin, était triste comme à l’ordinaire. Assise sur un siège à haut dossier, la tête dans ses mains, elle

paraissait s'abandonner à ses rêveries. Léon traînait à grand bruit sur le parquet une chaise qu'il prétendait être « la belle calèche du docteur, » tandis que le vieux Jolivet, qui avait déjà pris place à table, regardait le couvert et disait à demi-voix :

– On a déjeuné sans doute, et on ne s'inquiète pas de moi. On veut me laisser mourir de faim !

A l'arrivée des survenants, tout le monde s'installa autour de la table. Le maître de la maison se montra beaucoup plus parleur et plus gai que d'habitude ; sa gaieté avait même quelque chose de nerveux, de fébrile, qui excitait l'étonnement des autres convives.

Il fit plusieurs fois allusion à celui qu'il appelait « l'amoureux transi » de Joséphine, et semblait trouver l'aventure fort plaisante. M^{lle} Jolivet ne répondait à ces saillies que par un sourire équivoque.

Comme le déjeuner tirait à sa fin, Joséphine se leva et s'approcha d'un guéridon.

— Puisque notre cher père a été bien gentil aujourd'hui, dit-elle de ce ton câlin que l'on prend avec les enfants, je vais lui préparer une tasse de café.

– Du café ! oh ! du café ! répéta le vieux dont les yeux brillèrent de joie ; on ne m'en donne jamais.

Deluzy, qui était debout et qui tenait à la main un petit verre de liqueur, examinait furtivement la jeune fille. Elle tournait le dos à son père, et elle versa, dans la tasse destinée au vieillard, le contenu d'un papier qui, ensuite, disparut prestement entre ses doigts. Alors, elle revint vers Jolivet, et reprit de son ton caressant :

– Voilà comment l'on récompense ceux qui sont sages !

Jolivet, tremblant de plaisir, s'empara de la tasse et la vida.

Deluzy, quels que fussent ses sentiments secrets, laissa tomber son verre, qui se brisa sur la dalle de marbre.

– Qu'est-ce ? demanda Victoire en tressaillant.

– Rien, rien, répliqua son mari avec distraction ; un méchant verre de Bohème !

Joséphine n'avait pas remarqué ce léger accident, elle était occupée à calmer son père qui, aussitôt qu'on eut enlevé sa tasse vide, s'écria avec impatience :

– Pourquoi ne me donne-t-on pas le café qu'on m'a promis ?... C'est lui. lui sans doute qui en est cause !

Et il jetait des regards sombres sur Deluzy.

Celui-ci avait déjà repris son sang-froid et sa gaieté. Comme il passait dans le salon, en même temps que Victoire, il dit à l'oreille de sa femme :

– Toute réflexion faite, ma chère, ne parlez pas à Joséphine de l'emprunt de cent mille francs. J'ai trouvé une combinaison bien meilleure. Qu'il n'en soit plus question !

Et il partit en se frottant les mains.

XII

En wagon

Le surlendemain, dans la matinée, deux voyageurs montaient, à la station de Mâcon, dans une voilure du train de Paris à Genève. Ces voyageurs, simplement mais convenablement vêtus, et dont l'un se distinguait par une magnifique barbe blonde, ne devaient pas aller bien loin, car tout leur bagage consistait en une mince valise de cuir, qu'ils avaient glissée sous la banquette.

Aussitôt qu'ils furent installés, ils regardèrent qui le hasard leur donnait pour compagnons de route. Dans le compartiment où ils venaient de prendre place, il n'y avait qu'un autre voyageur, qui, renfoncé dans son coin, semblait à moitié endormi.

Le docteur Jean (car c'était lui qui, après avoir quitté ostensiblement Saint-Siméon, y revenait en secret avec Robillard) semblait trop absorbé par ses propres affaires, pour accorder beaucoup d'attention à ce voyageur ; mais son aide, qui n'avait pas les mêmes motifs de distraction, se mit à observer l'inconnu.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez petit et fort obèse, dont les favoris roux et tombants trahissaient une origine britannique. Il avait aussi un habillement complet, d'étoffe et de coupe anglaises, qui ne pouvait laisser aucun doute sur sa nationalité. Le bras passé dans une des bretelles en passementerie qui pendaient à la paroi du wagon, il s'abandonnait au mouvement du train, Il avait les yeux à demi clos ; son visage était bouffi, enflammé ; et, s'il ne dormait pas complètement, du moins ses sens devaient être fort appesantis.

– Hum ! dit Robillard bas à son maître, voilà l’inévitable Anglais que l’on rencontre sur toutes les routes de la Suisse. Mais du diable si celui-ci n’a pas fêté, à une des dernières stations, l’excellent vin de France !

– C’est possible, répliqua le docteur de même : néanmoins, on dirait aussi qu’il est sous le coup d’une congestion cérébrale, et si j’osais. Bah ! je n’ai pas à offrir mes services, qui pourraient être mal accueillis, surtout par un ivrogne. Parlons plutôt de ce qui nous regarde. Vous savez, Robillard, que, si je vous amène avec moi, c’est que je vais avoir besoin de toute votre activité, de toute votre intelligence ?

– C’est bon, maître ; où vous commanderez d’aller on ira, fût-ce au diable !... Vous me direz ce que j’ai à faire, et cela se fera.

– Oui, on peut toujours compter sur vous, mon fidèle Robillard. et je vous chargerai. Mais, s’interrompit le docteur Jean, en regardant l’inconnu, qu’a donc ce pauvre Anglais ?

Un cahot de wagon venait, en effet, de secouer si rudement le voyageur qu’il était tombé à demi sur le siège capitonné. Il avait la face convulsée, de couleur cramoisie, et poussait des gémissements auxquels se mêlaient des paroles inarticulées.

Le docteur, avec l’instinct professionnel, se pencha vers lui, autant pour le soutenir que pour lui tâter le pouls ; au bout de quelques secondes d’examen, il dit précipitamment :

– Je m’en doutais... c’est une apoplexie déterminée par la chaleur ou peut-être par l’ivresse... Diable ! la congestion a l’air de marcher au galop.

– Que ferons-nous, maître ? demanda Robillard.

– J’ai ma trousse sur moi, et je vais pratiquer une saignée... C’est peut-être risquer beaucoup... Mais, si nous n’agissons, cet homme est perdu sans ressources... aidez-moi.

– Voilà, monsieur.

Les préparatifs de l’opération furent bientôt achevés. Le docteur tira sa trousse, munie de lancettes et d’autres instruments de chirurgie ; Robillard, qui paraissait lui-même suffisamment expert dans les choses de ce genre, déchira un mouchoir pour en faire des bandes. Un bourrelet en caoutchouc que l’on éventra devait servir à recevoir le sang.

Avec un bistouri, on fendit dextrement la manche et la chemise de l'Anglais ; et on lui mit le bras à nu jusqu'au dessus du coude ; puis, pendant que l'aide maintenait le membre dans la position nécessaire, le docteur ouvrit largement la veine.

A mesure que le sang s'échappait, un changement visible s'opérait dans le malade. La face, de rouge foncé qu'elle était, revenait à sa couleur naturelle. La bouffissure disparaissait ; l'œil commençait à redevenir clair et intelligent. Aucun de ces symptômes rassurants n'échappait au docteur, qui ne cessait d'avoir le doigt sur le pouls du malade.

– Assez, Robillard, dit-il enfin.

Robillard s'empressa de jeter par la portière le récipient qu'il avait à la main, au risque de donner plus tard le soupçon d'un crime à l'inspecteur de la voie. La saignée fut recouverte d'un quadruple linge, qu'on assujétit soigneusement, et on rabattit la manche que l'on ferma avec des cordons. Tout cela fut l'affaire de quelques minutes ; et l'opération avait été conduite avec tant d'habileté, que, malgré la vitesse du train, pas une goutte de sang ne souillait le beau drap gris du wagon de la compagnie P.-L.-M.

L'étranger avait repris ses esprits, mais on supposait que la faculté de parler ne lui était pas revenue encore, quand il dit d'une voix nette, sans aucun accent britannique :

– Je vous remercie, messieurs. Vous venez de me sauver la vie.

– Paix ! monsieur, répliqua le docteur, qui avait pris place en face de lui ; je vous en conjure, ne vous pressez pas de parler. Reposez-vous, calmez-vous... Vous nous remercirez plus tard.

L'inconnu fit un signe d'assentiment et demeura quelques instants immobile. Puis, on le vit se tâter et porter la main à ses poches, malgré la gêne que devait lui causer la ligature de l'un de ses bras.

– Bon ! murmura Robillard en se penchant à l'oreille de son maître, il s'assure si nous ne sommes pas des pik-pokets philanthropes. J'espère qu'il aura retrouvé sur lui son portefeuille et son porte-monnaie !

Quoi qu'il en fut des suppositions de Robillard, l'Anglais ne tarda pas à se redresser et dit en souriant :

– C'est fini ; je me sens tout à fait bien.

– Vous avez été vraiment en danger, répliqua le docteur Jean, et des secours immédiats vous étaient nécessaires ; c’est ce qui m’a décidé à recourir aux grands moyens.

– Pour les avoir employés avec tant de science et d’à-propos, il faut que vous soyez médecin ?

– En effet, je suis le docteur Jean, de la Faculté de Paris, et voici monsieur Robillard, mon aide.

– *Wery weel...* Eh bien ! moi, je suis monsieur James Jobson, un gentleman fort connu à Londres. et bien votre obligé, messieurs.

En même temps, il donna une vigoureuse poignée de main au docteur et à son aide.

La présentation ainsi faite, la conversation continua sur un ton presque amical.

– La température est suffocante, reprit le docteur ; et la chaleur, jointe à la fatigue du voyage, a causé sans doute.

– La chaleur, répéta M. Jobson en riant, et aussi le vin de Mâcon. Imaginez, monsieur le docteur, qu’à Londres je fais partie d’une société de tempérance, dans laquelle on s’abstient absolument de toute liqueur enivrante ; je suis enfin ce qu’on appelle un *teetotalter*. En Angleterre, j’observe rigoureusement les règlements de l’association et je ne bois que de l’eau ou du thé. Mais ici, en France, je me permets de petites infractions aux ordonnances du *teetotalisme*. Ainsi, tout à l’heure, en passant à Mâcon, je ne sais quel démon m’a poussé à demander au buffet la meilleure et la plus vieille bouteille de vin que l’on pourrait trouver. Du vrai nectar !..... Mais sans doute le ciel a voulu me punir e la violatien de mon vœu.

– Cette généreuse liqueur, répliqua le docteur Jean à son tour, a eu d’autant plus d’action sur vous que vous êtes habitué à ne boire que de l’eau. Enfin tout est bien qui finit bien... Mais vraiment, monsieur Jobson, vous parlez notre langue avec autant de facilité que nous-mêmes ?

– C’est que mes affaires m’appellent souvent en France... Et tenez, je suis en ce moment chargé d’une mission importante qui, si elle réussit, doit me rapporter mille guinées.

– Mille guinées ! répéta Robillard à demi-voix ; fitchtre ! voilà une jolie somme.

Mais déjà l'Anglais, qui avait obéi, à l'entraînement de la reconnaissance, se repentait de s'être montré si communicatif.

– Bah ! chacun ses affaires ! reprit-il ; ah ! ça, monsieur le docteur, poursuivit-il en tirant de sa poche un porte-monnaie bien garni, je vais être obligé de vous quitter à la prochaine station, et il est temps que nous réglions nos comptes. Vous m'avez donné des soins, vous m'avez saigné ; que réclamez-vous pour vos honoraires ?

Le docteur eut beaucoup de peine à faire comprendre à l'Anglais qu'une pareille cure sur la voie publique, dans un cas de force majeure, n'exigeait aucun salaire. Comme Jobson insistait, le train ralentit sa marche, et un employé du chemin de fer annonça la station de Saint-Siméon.

Jean et Robillard firent aussitôt leurs préparatifs pour descendre ; ils furent très surpris de voir l'Anglais se disposer lui-même à quitter le convoi.

– Quoi, monsieur, demanda le docteur, est-ce ici le terme de votre voyage ?

– Oui ; mes affaires m'appellent à Saint-Siméon, qui, m'a-t-on dit, se trouve encore à une lieue d'ici. Vous avez la même destination, je crois ?

– Pas tout à fait ; je compte m'arrêter ici-même, au village de la station, si nous trouvons à nous y loger.

– Alors il faut nous séparer, à mon grand regret.

On mit pied à terre, Robillard portait la valise de son maître, et M. Jobson, chargé de la sienne, se dirigeait vers la sortie de la station. De l'autre côté de la barrière, apparaissait un affreux coucou jaune, destiné à transporter les voyageurs à la ville.

L'Anglais faisait bonne contenance ; il se disposait à prendre congé de ses compagnons de route et s'avancait vers l'omnibus, quand tout à coup il devint très pâle et laissa échapper sa valise. Lui-même fût tombé à la renverse, si Jean ne l'eût soutenu.

– Ah ! ah ! dit le docteur, vous êtes faible et la tête vous tourne. Vous avez besoin d'un peu de repos après une si rude atteinte... Ma foi ! si vous m'en croyez, vous ne vous embarquerez pas dans cette patraque de voiture qui vous secouerait effroyablement pendant trois quarts d'heure encore.

Vous vous arrêrez ici, ne fût-ce que jusqu'à demain, et je vous donnerai des soins, le cas échéant.

– Vous avez raison, répliqua l'Anglais ; véritablement tout danse autour de moi. Mais où aller, je ne connais personne ici.

– Et moi de même. Robillard va se mettre en quête d'une auberge convenable, où, pour notre part, nous ne nous arrêterons que fort peu de temps.

– Soit. je suis toujours votre obligé. Seulement, ajouta Jobson en baissant la voix, je ne voudrais pas être dans une maison trop en vue, comme il s'en trouve ici... Il passe tant de monde sur ces grandes lignes de chemin de fer !

– Tiens ! nous avons justement les mêmes scrupules ! répliqua le docteur.

Il s'approcha de son aide et lui fit quelques recommandations à voix basse. Robillard se mit en devoir de s'éloigner, tandis que Jean et l'Anglais devaient l'attendre à la gare, assis sur leurs paquets.

– Ne craignez-vous pas, dit-il au docteur, que ce monsieur ne nous gêne, pour ce que nous avons à faire dans le voisinage ?

– Bah ! il ne songe pas plus à épier nos actions, que nous songons à épier les siennes. Il y aurait de l'inhumanité à abandonner ce pauvre Anglais.

Au bout d'un quart d'heure, Robillard revint et annonça qu'il avait trouvé une auberge telle qu'on pouvait la souhaiter. Elle était tout à fait en dehors du village, propre, blanche et d'aspect confortable. Elle appartenait à la veuve d'un employé du chemin de fer, employé qui avait péri par accident, et on n'y recevait que des gens paisibles. Le docteur et son aide pouvaient y loger, en même temps qu'une chambre convenable serait mise à la disposition du voyageur anglais.

Robillard se chargea des deux valises, pendant que Jobson s'appuyait, avec force excuses, sur le bras de l'obligeant docteur, et on se rendit à l'auberge.

La maîtresse était une femme jeune encore et d'un air avenant, qui, avec une servante et une espèce de jardinier qui pouvait au besoin servir de valet d'écurie, formait tout le personnel de la maison. Les voyageurs furent accueillis avec beaucoup de politesse et de bonne volonté. La veuve, apprenant que l'un d'eux était malade, se hâta de le conduire dans une jolie chambre munie d'un excellent lit.

Le docteur Jean, de son côté, s'était retiré dans la pièce affectée à son usage. Il chercha dans sa valise ce qu'il fallait pour écrire, traça quelques lignes sur un papier et le glissa dans une enveloppe. Alors il appela Robillard, qui prenait son repas dans la cuisine et qui, sans doute, donnait carrière à sa jovialité, car on entendait la veuve et sa servante rire aux éclats. Le pitre se hâta d'accourir.

– Mon brave garçon, lui dit le docteur Jean, voici une lettre qu'il s'agit de porter à la Forge, cette maison où nous nous sommes arrêtés une nuit, et vous la remettrez dans le plus grand secret.

– Mais cette lettre n'a pas d'adresse.

– Elle est pour M^{lle} Joséphine Jolivet, la douce et charmante jeune fille qui nous a fait si bon accueil. Vous vous souvenez d'elle, je pense ?

– Je crois bien ! La plus ravissante personne. et ui n'a pas l'air d'être heureuse comme le poisson dans eau là-bas !

– J'ai quelques raisons de penser comme vous. Il aut que cette lettre lui soit remise en personne. M^{lle} olivet ne jugera pas sans doute à propos de répondre ar écrit, mais elle vous fera une réponse verbale, que nous me rapporterez sans le moindre délai. Surtout, que nul ne vous voie dans cette maison où vous êtes connu, et, si l'on vous voyait par hasard, qu'on ne puisse soupçonner dans quel but vous y venez. M'avez-vous bien compris ?

– Oui, oui, maître, répliqua Robillard d'un ton où, malgré son affection respectueuse pour le docteur, perdait quelque chose de narquois.

Peut-être cette nuance n'échappa-t-elle pas à Jean car il reprit avec gravité :

– Il s'agit d'une affaire importante, d'une affaire de vie et de mort. La moindre imprudence pourrait avoir des conséquences funestes.

– Il suffit, monsieur ; la lettre lui sera remise avant que nous soyons plus vieux de quelques heures. Comment je m'y prendrai, je l'ignore encore ; il n'est pas facile de parler secrètement à une jeune fille dans une maison où il y a tant de monde ; mais dussé-je escalader des murailles, je vous promets.

– Encore une fols, pas d'imprudence ; évitez toute entreprise inconsidérée... vous êtes adroit autant que résolu et certainement vous réussirez à remplir votre tâche... Quant à moi, je ne quitterai pas cette auberge jusqu'à, votre retour. Je ne saurais sortir sans risquer d'être

reconnu, dans un pays où je me suis montré publiquement, il y a trois jours à peine. J'aurai le prétexte de soigner notre Anglais, qui pourtant, sera, je le pense, en état de se mettre en route d'un moment à l'autre.

– A bientôt donc ! répliqua Robillard ; *alea jacta est*. Je me tiendrai sur mes gardes, et j'avalerai le papier plutôt que de le laisser voir à d'autres qu'à la demoiselle en question... N'ayez aucune inquiétude à mon sujet ; je sais me débrouiller et j'ai bon pied, bon œil au besoin.

Il prit congé, et, après avoir demandé quelques renseignements, il partit.

XIV

Le message

Robillard, en quittant l'auberge de la station n'eut pas de peine à s'orienter. Il connaissait assez bien le pays environnant et s'engagea dans des sentiers écartés, où il ne risquait guère de faire des rencontres embarrassantes.

Cependant la journée était avancée et le soleil touchait déjà la cime des montagnes, lorsque le pitre arriva en vue du château de la Forge. D'une hauteur, qui dominait l'habitation, il put se rendre compte des difficultés à craindre, s'il essayait de pénétrer dans le château autrement que par la grande porte. Les bâtiments et les jardins étaient entourés de murailles ; on voyait un certain nombre de personnes aller et venir dans les cours, tandis que de nombreuses fenêtres du corps de logis principal restaient ouvertes, comme pour en surveiller les approches.

Robillard, se couchant au milieu des genêts et des fougères, essaya de combiner un plan pour s'introduire dans l'enceinte si bien défendue.

– Diable ! pas commode marmottait-il ; je ne croyais pas qu'il fût si difficile de glisser un billet doux à une jolie fille... Mais est-ce bien un billet doux que j'apporte ?

Tout en promenant les yeux autour de lui, il remarqua, au milieu d'un massif d'arbres, à quelques pas seulement de la muraille du jardin, une construction basse, d'apparence ancienne, dont la toiture grise était couverte de mousses et de jubarbes. Après examen, il ne douta pas que cette construction solitaire ne fût celle où il avait vu un mystérieux travailleur, pendant la nuit qu'il avait passée au château de la Forge.

– Si, comme je le suppose, pensait-il, l’individu qui vient là chaque nuit habite le château, il doit y avoir, dans le mur, derrière ces touffes de feuillage, une petite porte cachée, afin qu’il puisse se rendre à son atelier sans faire un long détour. Assurons-nous en... Les messagers tels que moi n’ont de chance que par les portes dérobées.

Pendant qu’il étudiait la direction à suivre pour atteindre le bâtiment isolé, il vit deux dames sortir de la maison et s’avancer côte à côte dans le jardin, sans doute pour prendre l’air, à cette heure agréable de la soirée. Autour d’elles, allait et venait un enfant qui jouait avec un cerceau et dans lequel Robillard reconnut son ami Léon. Il reconnut également, dans l’une de ces dames, M^{lle} Joséphine Jolivet. L’autre ne pouvait être que M^{me} Deluzy, sa sœur, arrivée à la Forge le jour même où Robillard et son maître en étaient partis.

– Vraiment, reprit-il, le hasard me sert mieux que je n’osais l’espérer. Si je pouvais pénétrer dans le jardin, je profiterais de la première occasion pour aborder M^{lle} Joséphine... *Macte animo* donc et allons-y !

Il se glissa en bas de son observatoire, et se mit à longer extérieurement le mur d’enceinte, en prenant des précautions pour n’être pas aperçu.

Le bâtiment, vu de près, semblait être d’une extrême solidité, avec ses fenêtres exigües aux volets de chêne et sa porte massive qui eût défié toutes les attaques. Il ne devait contenir que deux pièces, l’une au rez-de-chaussée, l’autre au premier étage, et avait l’air d’être inhabité depuis longtemps. Robillard ne s’y trompa pas ; certainement c’était là le refuge du travailleur nocturne qu’il avait guetté ; il reconnaissait très bien la fenêtre qui s’ouvrait du côté du château.

Un sentier frayed à travers les mauvaises herbes partait du seuil du pavillon. Robillard le suivit, malgré l’obscurité croissante et au bout de quelques pas, il découvrit, dans le mur du jardin, la porte dont il avait deviné l’existence.

Cette porte semblait ne servir qu’à rejeter au dehors les détritiques de la culture ; Robillard, y ayant porté la main, s’aperçut qu’elle était ouverte.

La chose n’avait rien d’extraordinaire dans ce lieu désert où ne passait personne ; mais l’aide-charlatan, toujours en défiance, voulut, avant de la franchir, connaître le terrain sur lequel il allait s’engager. Cette partie du

jardin formait une sorte de bocage, où se confondaient des arbres et des arbustes d'agrément, et il retrouva le tilleul sur lequel il avait grimpé une certaine nuit.

On pouvait donc s'y cacher facilement, surtout aux approches du soir ; et, Robillard, laissant la porte béante, afin de se ménager une retraite en cas de danger, marcha avec précaution à travers le taillis.

Joséphine et M^{me} Deluzy continuaient leur promenade et n'apparaissaient plus que comme des ombres noires sur le sable clair des allées. Cependant, elles ne montraient aucune velléité de se séparer, et Robillard se demandait avec inquiétude comment il pourrait s'acquitter de son message, quand le hasard vint encore à son secours.

Le petit Léon, ne voyant plus à diriger son cerceau, s'était jeté sur un arbuste en fleurs, qu'il avait cassé sans remède. Sa mère, impatientée, lui commanda de rentrer à la maison. L'enfant gâté se mutina, et Victoire le prit par la main pour le ramener au château. Léon se laissa entraîner, mais il faisait retentir l'air de ses cris.

Le moment était favorable. Selon toute apparence, Victoire ne quitterait pas son fils sans être parvenue à l'apaiser, et, en attendant, Joséphine restait seule. Robillard profita de l'occasion et s'approcha, sans bruit mais rapidement, de M^{lle} Jolivet.

– N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit-il avec volubilité ; vous m'avez vu déjà ici, et je vous apporte, de la part de mon maître, le docteur Jean, une lettre qui, paraît-il, est d'une haute importance.

Joséphine, surprise, fit d'abord un mouvement pour s'enfuir ; toutefois elle se rassura en reconnaissant Robillard.

– Le docteur Jean ! repéta-t-elle ; que dites-vous, monsieur ? Je croyais que le docteur avait quitté le pays.

– Il y est revenu, et il attend... pas bien loin de la Forge. la réponse au billet que voici.

Joséphine hésitait à prendre le papier.

– Que peut-il me vouloir ? demanda-t-elle.

– Je ne sais ; seulement je lui ai entendu dire qu'il s'agissait de vie et de mort.

– De vie et de mort !..... Grand Dieu ! s’agirait-il de mon pauvre père ? En effet, le docteur Jean a été consulté. Donnez, donnez.

Et elle saisit la lettre.

Le crépuscule devenant de plus en plus sombre, il était douteux que Joséphine pût encore lire ; mais elle avait d’excellents yeux et, d’ailleurs, le billet se composait seulement de quelques lignes. Elle en prit donc rapidement connaissance.

– Le docteur m’annonce, dit-elle, qu’il désire me communiquer, de vive voix, certaines choses fort graves et me demande de le recevoir en secret demain... Pourquoi ne m’a-t-il pas fait cette communication dans la lettre ?

– Parce que sans doute, mademoiselle, il s’agit de choses trop importantes pour qu’il ose les écrire... Je vous en conjure, hâtez-vous de me donner votre réponse. On va venir et, si l’on me trouvait ici...

– C’est juste ; certaines personnes de la maison doivent ignorer... Eh bien ! poursuivit-elle le docteur Jean est homme d’honneur, et je ne repousserai pas sa demande. Dites-lui qu’il se trouve demain, vers midi, dans la grande halle de l’ancienne forge, dont on ne ferme jamais les portes, car il n’y a rien à dérober. Là, je pourrai entendre ce qu’il veut me dire.

– Fort bien, mademoiselle ; demain... à midi... dans la grande halle de la forge... le docteur s’y trouvera.

– Et vous ne soupçonnez pas, monsieur Robillard, vous l’ami et le confident du docteur, de quelle nature peut être cette communication ?

Au lieu de répondre, Robillard fit un saut en arrière et se mit à courir vers le bosquet. Joséphine chercha la cause de cette fuite précipitée, et aperçut Victoire qui revenait. Elle s’empressa d’aller au-devant de sa sœur ; toutes deux ne tardèrent pas à rentrer.

Robillard, qui avait regagné l’abri des arbres, s’était arrêté pour respirer et aussi pour s’assurer s’il n’avait pas été vu par M^{me} Deluzy. Tout demeurant calme, il ne songea plus qu’à reprendre le chemin de la station, afin de rapporter son message au docteur, et il se glissait déjà vers la petite porte, quand il dut faire halte de nouveau. On parlait à haute voix près de lui, et deux personnes, qui arrivaient dans un autre sens, paraissaient se diriger du même côté.

Robillard se blottit dans une touffe de buis et demeura immobile ; à moins d'un hasard extraordinaire, il croyait ne courir aucun risque d'être découvert.

Les voix se rapprochaient ; bientôt il entendit quelqu'un qui disait, sur le ton de la réprimande :

– Encore une fois, je désire juger par moi-même du point où en est votre interminable travail. Vous allez me montrer cette planche, qui vous occupe depuis plus de six mois. Je soupçonne qu'au lieu de travailler une partie des nuits, vous vous livrez volontiers à la fainéantise. Que diable ! vous trouvez ici assez d'avantages pour que vous me fournissiez quelques compensations !

– Allons donc ! répondit une autre voix d'un ton rogue, on est si mal encouragé !... Vous promettez beaucoup, monsieur, mais vous ne tenez guère. Enfin vous allez voir ma planche, puisque vous le voulez... Croyez-vous qu'avec mon talent je ne pourrais gagner ailleurs l'asile et le morceau de pain que vous me donnez ici ?

– C'est possible, mais si vous exerciez votre talent partout ailleurs.

Robillard n'en entendit pas davantage. Les mots causeurs venaient de sortir du jardin. Lui-même se n'arrivaient plus que confusément à son oreille, et les remit en marche avec précaution et sortit à son tour.

Dans l'espèce d'enclos, ombragé d'arbres rabougris et hérissé de mauvaises herbes, qui entourait le pavillon, il revit les deux promeneurs, mais sans pouvoir distinguer ni leur costume ni leur visage. L'un d'eux, ayant tiré une clef de sa poche, ils entrèrent dans le bâtiment, et comme ils ne redoutaient aucun espionnage en pareil lieu, ils laissèrent la porte entrebâillée.

Nous le savons, le pitre du charlatan avait une sorte de curiosité espiègle, qui s'était développée dans sa vie de bohème. Redevenu maître de lui-même, à présent que sa commission était faite, il s'arrêta devant la maison et écouta.

Les gens qu'il épiait n'étaient pas restés en bas ; on les entendait causer et s'agiter au premier étage. Ils avaient même allumé une lumière, dont le reflet rougeâtre s'échappait par les fentes des volets. Robillard avança la tête dans l'intérieur de la maison.

Le rez-de-chaussée était à peine éclairé par le faible rayon lumineux, qui partait du haut d'un escalier en bois mal équarri. Le pitre finit néanmoins par y distinguer, comme dans la pièce supérieure, des appareils qu'il jugeait être en usage pour la photographie, des bocalx de verre, et, ce qui le frappa le plus, une petite presse à bras, semblable à celles employées par les imprimeurs avant l'invention des presses mécaniques.

Tout cela excitait son désir d'en voir davantage. Du reste, les deux inconnus ne se gênaient pas pour parler haut, et l'un d'eux disait, sur le ton de l'admiration :

– Ma foi ! vous aviez raison, Blaisot ; c'est un travail superbe ! Quelle exactitude ! quelle finesse de détails ! Cette « planche » ne peut manquer de vous faire honneur.

Peut-être y avait-il de l'ironie dans ces dernières paroles, car l'autre répliqua vertement :

– Honneur ! vous appelez ça de l'honneur, vous ! Cette planche pourrait plutôt me faire pendre, si l'on pendait encore pour ça, comme dans l'ancien temps.

Robillard, qui n'entendait qu'imparfaitement, se glissa dans la maison et voulut monter quelques marches de l'escalier, afin de jeter, s'il était possible, un regard furtif dans la pièce d'en haut.

Cette fois, sa hardiesse ne fut pas couronnée de succès. Comme il errait au milieu des ténèbres, son pied rencontra une dame-jeanne de verre, qui se brisa avec fracas.

Le bruit fit bondir un des hommes qui se trouvaient à l'étage supérieur.

– Il y a quelqu'un chez nous, s'écria-t-il impétueusement ; on nous épie. Prenez mon revolver sur la alette ; moi je vais.

Et sans attendre de réponse, il s'élança vers l'escaier, dont il descendit les marches quatre à quatre.

L'autre s'égosillait à le rappeler.

– Blaisot ! poltron stupide ! s'écria-t-il en riant ; ce n'est rien... quelque chien errant ou quelque chat sauvage qui sera entré par hasard.

Blaisot n'écoutait pas et continuait de dégringoler l'escalier.

Robillard n'avait eu garde de l'attendre. Voyant le résultat de sa témérité, il s'était hâté de quitter la maison et détalait au plus vite.

Malheureusement, il n'était pas facile de courir à travers les pierres et les broussailles qui hérissaient le sol, dans ce lieu nouveau pour lui. Aussi, malgré son adresse et son agilité, bulta-t-il contre une racine d'arbre et il tomba tout de son long.

Blaisot, à qui les localités étaient familières, le rejoignit et se jeta sur lui à corps perdu.

– Ah ! coquin ! s'écria-t-il, que fais-tu là ? Nous allons un peu te regarder dans le blanc des yeux. Monsieur ! Monsieur ! appela-t-il, venez à mon aide... et n'oubliez pas le revolver. il importe de connaître.

– Me voici ! répondit-on de l'intérieur du bâtiment.

Robillard, d'abord étourdi de sa chute, reprit ses esprits au contact de deux mains convulsives qui menaçaient de l'étrangler, et repoussa son adversaire avec une force peu commune. Puis, il se releva et voulut fuir ; mais Blaisot le saisit à la jambe et essaya de le renverser de nouveau.

Le pitre, qui jusque-là s'était tenu sur la défensive fut pris d'une fureur subite. Il se dégagea, attaqua des pieds et des poings l'opiniâtre Blaisot, qui s'était relevé, à son tour, et la lutte devint acharnée. Néanmoins elle ne fut pas longue. Robillard avait une supériorité écrasante sur son adversaire. En un instant, Blaisot reçut une avalanche de coups de pied et de coups de poing, si drus, si violents, si bien assénés, selon toutes les règles de l'art, que n'en pouvant plus il roula sur le sol et s'écria :

– C'est le diable en personne !... Au secours !

– Que se passe-t-il donc ? demanda de loin Deluzy, qui réellement ne se pressait pas d'accourir.

Quand il rejoignit le soi-disant teneur de livres, il le trouva seul, se tordant sur les orties et les ronces, comme un serpent mal écrasé.

– Il se sauve. suivez-le ! balbutia Blaisot ; vous avez le revolver, tirez sur lui !

– Sur qui ?

– Il se sauve, vous dis-je ! courez, mais courez donc. Il faut le tuer ou nous sommes perdus !

Deluzy, ne sachant de quel côté tourner, regardait à droite et à gauche ; il ne voyait personne.

– Ah ! cà, qu'est-il arrivé ? demanda-t-il : avec qui vous êtes-vous battu ?

– Eh ! le sais-je ? répliqua le malheureux ; je suis moulu, anéanti, tout en sang. Je crois que j’ai le bras cassé

– Cassé. J’espère que ce n’est pas le bras droit ! cria Deluzy avec un égoïsme féroce, car, en ce cas, comment pourriez-vous travailler ?... Allons ! Blaisot, vous en serez quitte pour des contusions. Selon toute probance, vous avez eu affaire à un paysan du voisinage, qui sera entré par curiosité et qui, se voyant malmené par vous, se sera défendu de son mieux.

– Ce n’est pas un paysan, j’en suis certain ; un paysan brutal eût frappé au hasard, tandis que le greson, qui était là tout à l’heure, y mettait une dextérité, de vigueur, prouvant une grande habitude.

– Autrement dit, reprit Deluzy d’un ton goguenard, ne sont pas des gifles de montagne que vous avez reçues, mais des gifles de ville, savantes, perfectionnées...

– Oui, riez, monsieur, répliqua Blaisot qui était revenu, non sans peine, à se remettre sur ses jambes ; mais peut-être ni vous ni moi n’aurons-nous sujet de que d’ici à peu de temps. L’aventure d’aujourd’hui, comme la précédente, n’annonce rien de bon : on nous pousse et peut-être... En attendant, je vais être pendant plusieurs jours hors d’état de manier mon burin. Cette affirmation produisit plus d’effet sur Deluzy de tout le reste. Il prit obligeamment Blaisot par le bas et le ramena vers le bâtiment, où ses contusions et ses égratignures furent pansées. Blaisot, un peu remis sur la secousse et réconforté par un coup d’eau-de-vie dont il avait une provision à l’atelier, disait à son patron choquant la tête :

– Si nous étions sages l’un et l’autre, monsieur, nous quitterions ce pays sur-le-champ, pour n’y revenir jamais !

XV

La halle

Il était près de deux heures du matin lorsque Robillard rentra à l'auberge de la station. Le docteur Jean a dormait pas et avait encore de la lumière. En entendant marcher dans le corridor voisin, il ouvrit sa porte et appela avec précaution.

Le pitre eût bien voulu ne pas se montrer en ce moment. Il était, lui aussi, couvert de contusions ; ses vêtements étaient déchirés et il avait perdu son chapeau dans la bagarre. Il ne pouvait pourtant se dispenser de répondre à l'appel de son maître et entra, l'oreille basse.

La nouvelle qu'il avait réussi dans son entreprise que M^{lle} Jolivet se trouverait secrètement dans la halle de la forge le lendemain, satisfait assez le docteur pour l'empêcher de remarquer le désordre de son messenger il finit néanmoins par lui demander la cause de l'état et il le voyait.

Robillard n'avait garde de dire la vérité. Il eût fallu avouer sa curiosité puérile, son immixtion imprudent dans des affaires qui ne le regardaient pas, et il savait combien le docteur Jean était sévère. Craignant donc une semonce méritée, il répondit qu'en revenant au milieu de la nuit, il avait fait plusieurs chutes douloureuses. L'explication était très plausible, et Jean, après avoir recommandé à Robillard de s'appliquer des compresses de vulnéraire, après l'avoir remercié amicalement de son zèle et de son adresse dans l'accomplissement de sa mission, lui permit d'aller se coucher. Le brave garçon ne se le fit pas dire deux fois ; cinq minutes après, il dormait comme un bienheureux.

Il avait été convenu que le lendemain matin, à l'issue du déjeuner, le docteur et son aide se rendraient ensemble à la Forge par les chemins de traverse que le pâtre avait parcourus déjà ; mais Robillard, contre son habitude, se trouva un peu en retard pour partir. Ses vêtements de la veille avaient besoin de réparations nombreuses et la dame de l'auberge travaillait avec sa servante à faire disparaître les traces de sa lutte récente. De plus, Robillard, comme nous le savons, avait perdu son chapeau ; il devenait d'autant plus urgent de lui procurer une autre coiffure, qu'il avait reçu sur l'œil gauche, un coup de poing dont la marque était beaucoup trop visible. A la fin, tout s'arrangea pour le mieux. Grâce à l'aiguille des femmes de la maison, les habits du pauvre pâtre avaient repris un air décent. Quant à la coiffure, son maître lui fit don d'une casquette qu'il portait parfois en voyage, et Robillard constata avec bonheur que la visière de cette casquette cachait assez bien le déplorable état de son œil.

Avant de partir, le docteur s'informa de Jobson. M^{me} Martin, la maîtresse d'auberge, qui ne pouvait s'empêcher de rire en observant la mine embarrassée de Robillard, répondit distraitement :

– Ah ! le monsieur anglais. Il y a longtemps qu'il est sorti... Mais il reviendra, car sa valise est restée dans sa chambre.

– Sorti !..... Diable ! c'est trop tôt. et savez-vous où il est allé ?

– A Saint-Siméon sans doute ; il est monté dans l'omnibus.

– Il faut qu'il ait des affaires bien pressantes pour commettre une imprudence pareille, et je le gronderai fort quand je le reverrai. si je le revois. Adieu, madame Martin ; peut-être ne rentrerons-nous que ce soir.

– Très bien, mes bons – messieurs. Seulement, . si vous rentrez tard, prenez garde aux chutes... Nos cailloux, poursuivit-elle en se tournant vers Robillard avec malice, sont particulièrement désastreux pour les visages et pour les habits.

Et elle se sauva dans sa cuisine, afin de rire à son aise.

Le docteur Jean et son aide partirent aussitôt. En se glissant autant que possible à l'abri des roches et des buissons, ils atteignirent, sans malencontre, les vastes constructions de la Forge.

Ces constructions, comme nous l'avons dit, étaient inoccupées et plusieurs restaient dans un véritable état d'abandon. Le docteur et son

guide, après s'être assurés que personne n'était à portée de les voir, se dirigèrent vers la grande porte de l'usine. Ils la trouvèrent fermée ; mais ayant tourné l'angle du bâtiment, ils rencontrèrent une seconde porte, moins apparente. Robillard posa le doigt sur le loquet, et elle s'ouvrit aisément ; maître et valet s'empressèrent d'entrer.

Ils se trouvaient, à cette heure, dans une immense halle, où, lorsque l'usine prospérait, de nombreux ouvriers devaient faire subir au fer toutes les manipulations industrielles. Au fond, se dressait une espèce de tour à la gueule béante ; c'était le haut-fourneau dans lequel jadis s'opérait la fusion du métal. Çà et là on apercevait de colossales machines, laminoirs, pilons, qu'avaient dû mettre en mouvement les roues établies sur la chute d'eau à l'extérieur. Mais roues et machines dormaient dans une morne immobilité ; la plupart étaient délabrées, couvertes de moisissures. Plus rien, dans cet ancien temple du travail, ne rappelait l'activité humaine ; pas une créature vivante ne se montrait ; pas un outil oublié ne pouvait faire espérer le retour de l'ouvrier. Tout y était noir et triste. Le jour, qui y pénétrait par des ouvertures sans vitres, avait quelque chose de faux et de blafard ; il y régnait un froid humide ; n'eût été le grondement monotone et continu de la cascade voisine, le silence eût fait peur.

En pénétrant dans la halle, le docteur et Robillard scrutèrent avidement d'un coup d'œil toute son étendue ; mais ils eurent beau regarder, ils étaient seuls dans ce vaste hangar.

Ils ne savaient que penser, quand un rayon de soleil brilla tout à coup à l'autre extrémité de la halle. Une porte venait de s'ouvrir, du côté de la terrasse qui surplombait la chute d'eau, et, dans l'encadrement lumineux, se dessina une forme svelte et gracieuse. La porte s'étant refermée, Joséphine Jolivet s'avança d'un pas rapide.

Le docteur invita son compagnon à rester en place. Quant à lui, il alla au devant de la jeune fille et lui dit, en s'inclinant avec respect :

– Combien je vous remercie, mademoiselle, de cette marque de confiance !

– Je sais que ma confiance est méritée, répliqua-t-elle à voix basse ; vous avez laissé ici trop de souvenirs de générosité et de dévouement, pour que

j'aie pu hésiter. D'ailleurs, je suis impatiente d'apprendre les graves communications que vous m'annoncez.

Elle s'assit sur un banc de pierre et désigna au docteur une place à son côté. En levant les yeux, elle remarqua Robillard, qui se dissimulait derrière un pilier hors de la portée de la voix, et elle lui adressa un signe amical.

– Vous êtes bonne, mademoiselle, répliqua le docteur Jean, et je l'ai éprouvé plus que personne. Je crains pourtant que vous ne trouviez pas dans cette maison toute la félicité que vous méritez !

– Je ne me suis jamais plainte, répliqua Joséphine avec embarras.

– Vous êtes pâle, amaigrie, et je sens. je devine. que votre âme est aussi malade que sa gracieuse enveloppe.

Joséphine, pour cacher son malaise, essaya de plaisanter.

– Quoi donc ! monsieur le docteur, répliqua-t-elle, est-ce pour une consultation médicale que vous avez sollicité cette entrevue ?

– En effet, dit Jean d'un ton grave, il importe de parler médecine. Mademoiselle, comment va votre père ?

– Il a toujours ses hallucinations, ses caprices puérils ; mais son état semble s'améliorer. Il a déjà pris deux paquets de la poudre que vous avez remise à M. Deluzy ; ce matin, je lui ai fait prendre le second, dans son café, comme le précédent.

Le docteur devint pâle.

– Quoi ! s'écria-t-il, c'est vous qui êtes chargée d'administrer à votre père.

– Il le faut bien ; s'il savait que ce remède a passé par les mains de M. Deluzy, il refuserait certainement d'y toucher.

– Oh ! le monstre ! le misérable ! s'écria le docteur en serrant les poings, c'est à vous qu'il a confié l'horrible tâche. à vous !

– De qui parlez-vous ainsi, monsieur ? demanda M^{lle} Jolivet au comble de l'étonnement.

– Eh ! de qui parlerais-je, sinon du mari de votre sœur Victoire, de ce scélérat qui, voulant la mort d'un vieillard dont il doit hériter, vous a donné mission d'administrer à votre père le poison acheté à un charlatan de la foire !

A son tour, Joséphine devint blanche comme un lis ; elle avait reçu une secousse si terrible qu'elle s'appuya contre la muraille.

– Mais ce poison, balbutia-t-elle, n'est-ce pas vous qui l'avez vendu ?

– C'est moi, en effet, qui ai remis à Deluzy la substance dont il attend ce criminel résultat,

– Grand Dieu !... En ce cas, s'écria Joséphine en se levant d'un air égaré, dites-moi ce que je dois faire pour empêcher. Vite, vile, ne perdons pas de temps. vous m'épargnerez des remords éternels.

Elle tremblait de tous ses membres. Jean là retint par la main et l'obligea doucement à se rasseoir.

– Rassurez-vous, mademoiselle, dit-il ; croyez-vous que j'aurais pu me prêter à l'odieuse intention de cet homme ? Il ne me connaissait pas, il me jugeait aussi peu estimable que certains individus de ma triste profession. Quand il m'a demandé une substance toxique, en m'offrant pour prix de ma complaisance, une somme relativement considérable, je me suis bien gardé de refuser, car il se fût adressé à un autre, qui eût été peut-être moins scrupuleux... J'ai donc feint de lui donner satisfaction ; mais, en réalité, la poudre blanche prise par M. Jolivet est pour lui un remède bienfaisant, et certainement inoffensif. J'ai voulu pourtant vous prévenir en secret, vous que je sais être l'ange gardien de votre père, afin que vous le protégiez, au besoin, contre les abominables tentatives de son gendre.

– Et moi, s'écria Joséphine avec entraînement, si j'ai fait prendre sans hésiter ce médicament à mon père, c'est qu'il venait de vous. C'est que, malgré de lointains et douloureux souvenirs, malgré l'humilité de votre situation présente, j'étais sûre qu'on pouvait mettre une aveugle confiance dans le docteur Alfred Belcourt.

Belcourt, que depuis longtemps les lecteurs ont deviné dans le docteur Jean, n'essaya pas de nier, cette fois, son identité. Ses larmes coulèrent avec abondance.

– Ah ! Joséphine, dit-il en lui prenant les mains qu'il porta convulsivement à ses lèvres, c'est vous. vous seule. qui après la catastrophe que vous rappelez, m'avez. donné le courage de vivre. Vous n'étiez alors qu'une enfant, pleine de candeur, obéissant sans réflexion à ses généreux instincts ; mais, quand tout m'accablait, quand ceux dont j'implorais la pitié

m'écrasaient de leur mépris et de leur colère, quand je me faisais horreur à moi-même, c'est vous qui m'avez rattaché à l'existence. Malgré cette unique faute commise dans un moment d'entraînement et de folie, je n'étais pas tombé si bas, puisqu'un ange, tel que vous, m'accordait sa compassion, versait une larme sur moi. Lorsque plus tard, dans cette carrière si dédaignée que je parcours, j'avais mes moments de faiblesse, de misanthropie, de désespoir, je croyais encore entendre votre voix argentine me crier : « Courage ! » Soyez bénie, chère enfant, car vous êtes ce que j'ai rencontré de plus beau, de plus noble et de plus pur sur cette misérable terre !

Les sanglots le suffoquaient ; Joséphine paraissait à peine moins émue que lui.

– Pauvre Alfred ! reprit-elle ; lors de cette rupture, je m'étais déjà habituée à vous considérer comme mon frère, et c'était une affection fraternelle que j'avais pour vous. Quand le faux bruit de votre mort se répandit, il me sembla que mon cœur se brisait... Mais vous ne m'avez pas dit encore comment vous vous êtes déterminé à adopter votre profession présente.

– Qu'importe ! mademoiselle, répliqua le docteur avec malaise ; j'avais la tête perdue, je ressentais du mépris et de la haine pour le monde entier comme pour moi-même. Dans mon horreur de l'humanité, j'aurais pu faire du mal, s'il eût été dans ma nature d'en faire... Au lieu de cela, j'ai trouvé souvent dans mon triste métier l'occasion de faire un peu de bien. Mais, de grâce, oubliez ce que je suis devenu ; il vous semblerait peut-être trop difficile de me traiter en ami !

– Et pourquoi ne vous traiterais-je pas en ami lorsque vous l'êtes véritablement ?... Tenez, docteur, ajouta Joséphine, en baissant la voix, si coupable que vous vous jugiez, tous les miens, mon malheureux père le premier, ont regretté de s'être montrés jadis impitoyables envers vous. Nous eussions certainement évité les misères, les douleurs, les hontes qui nous accablent !

– Ah ! vous convenez donc, mademoiselle, que j'avais deviné juste et que votre sort à tous n'est rien moins qu'enviable ?

– J'en conviens, répliqua Joséphine en baissant la tête ; et notre situation s'aggrave de plus en plus par la faute du mari de ma sœur. Vous savez, ou plutôt vous avez deviné, ce qui s'est passé après votre brusque disparition d'Orléans. M. Deluzy, qui, avec l'aide de son ami Aubertin, avait réussi à captiver l'esprit de mon père, demanda et obtint la main de Victoire. L'affection, je crois, ne fut pour rien dans ce mariage, mais mon père le voulait. Depuis ce temps, Alfred, nous sommes tombés sous la domination de Deluzy.

« En dehors de certaines spéculations ténébreuses dont lui seul a le secret, il ne songe qu'à s'emparer de ce qui nous reste à mon père et à moi ; pas d'obsessions et d'artifices qu'il n'emploie pour atteindre ce but. Mon père n'a pas tardé à reconnaître ces odieuses convoitises et il a entamé une lutte dans laquelle il a succombé. Ce sont les émotions de cette lutte qui ont produit l'état mental où il se trouve, et, si misérable que soit la condition présente du pauvre vieillard, son existence est encore importune, puisque vous voyez qu'on a osé tenter. »

A ce souvenir, Joséphine se cacha le visage.

Belcourt brûlait de faire une question qu'un sentiment inconnu retenait sur ses lèvres. Enfin, il dit d'une voix sourde :

– Et Victoire, mademoiselle ? Comment Victoire supporte-t-elle son sort ?

– Comme une épouse et une mère doit le supporter, Belcourt ; elle est calme, résignée en apparence ; mais elle ne me dit pas tout et il y a dans son existence des mystères que je n'ose essayer de pénétrer. Oh ! plaignez-la, car, si dure qu'elle ait été pour vous, elle ne mérite pas moins votre pitié !

Les yeux de Belcourt s'allumèrent ; toutefois, il reprit sans amertume :

– Vous avez raison, Joséphine, quoique cette pitié que vous réclamez, elle me l'ait refusée à moi. Enfin, contre le despotisme que vous subissez tous ici, vous ne pouvez être entièrement désarmés, et sans doute vous avez des protecteurs ?

– Nous n'en avons plus. Naguère encore un ancien notaire d'Orléans, homme expérimenté et honnête, prenait soin de nos intérêts, nous donnait les meilleurs conseils pour résister à l'influence ennemie ; malheureusement, il est mort, il y a dix-huit mois, et son successeur ne nous

inspire aucune confiance.. Depuis ce temps, mon père, qui est mon tuteur naturel, a été pourvu d'un conseil judiciaire, dont Deluzy fait partie, et dont les autres membres sont à l'entière devotion de mon indigne beau-frère. J'ai atteint ma majorité et je suis en droit de réclamer mon émancipation ; mais, livrée à moi-même dans cette solitude, attachée par le devoir à un père vieux et infirme, par la compassion à ma malheureuse sœur, sans amis, sans appui d'aucune sorte, j'assiste avec désespoir au mal que je ne peux empêcher. Néanmoins, ajouta-t-elle en se redressant, ce que vous venez de m'apprendre ne me permet pas de rester davantage dans une inertie, coupable peut-être... Je ne veux pas que Deluzy accomplisse ses infâmes projets !

– Eh bien ! mademoiselle, dit Belcourt avec chaleur, pourquoi ne trouveriez-vous pas en moi le protecteur dont vous avez besoin ? Je suis bien peu de chose ; j'ai une profession basse, cruellement décriée. Mon existence est errante, mon crédit ne saurait excéder celui des plus humbles. En revanche, j'éprouve pour vous une affection sans bornes, et si vous osiez mettre votre confiance dans un homme qui a failli une fois.

– Je vous la donne toute entière, docteur Belcourt, répliqua Joséphine avec entraînement ; vous avez expié cette unique faute par tant de sentiments généreux, tant de nobles actions, que votre conscience elle-même ne saurait plus vous la reprocher. Tenez, Belcourt, c'est la Providence qui vous amène ici dans un pareil moment. La nécessité est tellement impérieuse que je ne pourrais refuser vos bons offices, même si j'en avais la pensée. Vous êtes mon seul ami ; venez-moi en aide !

Les traits de Belcourt rayonnèrent d'orgueil.

– Chère enfant, s'écria-t-il, que dois-je faire ?

– Hélas ! le sais-je ! Eclairez-moi, conseillez-moi. Le plus pressé serait peut-être de quitter cette maison avec mon père, dont les jours sont menacés. Mais je ne veux aucun bruit, aucun scandale ; le moindre éclat aurait sans doute des conséquences terribles.

– Que craignez-vous donc, mademoiselle ?

– Je ne pourrais le dire ; cette maison, je le répète, présente bien des mystères, et la position de Victoire m'inspire surtout de vives appréhensions.

– Vous ne pouvez pas grand’chose pour votre sœur, Joséphine ; aussi est-ce seulement de vous et de M. Jolivet qu’il faut d’abord s’occuper... Et voici ce que je vous propose.

En même temps, Belcourt exposa un plan, dont l’exécution devait mettre le père et la fille à l’abri de coupables tentatives.

Il était lié à Mâcon, ville voisine, où il faisait un séjour chaque année, avec un avocat dont il avait éprouvé l’honnêteté et qui passait pour être d’une énergie et d’une habileté extrêmes dans les revendications judiciaires. Cet avocat, sur la demande du docteur, se chargerait, sans aucun doute, de la procuration de M^{lle} Jolivet et réclamerait par les voies légales, l’émancipation de Joséphine, après quoi il ne serait pas difficile d’obtenir, par les mêmes moyens, que la garde du vieillard fût accordée à sa plus jeune fille. Tout cela pouvait s’accomplir dans un très-court délai, et Belcourt proposait de louer, à Mâcon ou dans les environs, une maison convenable, où Joséphine et son père vivraient paisiblement de leurs revenus.

Ce plan était si simple, d’une exécution si facile, que M^{lle} Jolivet l’approuva entièrement, et il fut convenu que le docteur s’occuperait sans retard de l’exécuter.

– Je partirai aujourd’hui même par le chemin de fer, reprit Belcourt ; demain, dans la matinée, je serai de retour à l’auberge de la station, où je demeure en ce moment avec mon aide Robillard. D’ici là, j’aurai vu M. Demouslier, l’avocat dont je parle, et je me serai fait remettre un modèle de la procuration, que vous aurez à signer, afin que l’on puisse demander votre émancipation légale.

– Merci pour votre zèle, dit Joséphine attendrie ; mais le temps que vous allez consacrer à mes intérêts sera perdu pour votre profession !

– Ne songez pas à cela, mademoiselle, répliqua Belcourt avec un sourire amer ; aussi bien, mes provisions de « petites boîtes » sont épuisées et je suis dans l’obligation d’attendre, pour continuer mes tournées, les nouveaux médicaments que l’on prépare dans l’usine dont je suis possesseur près de Paris. Je me trouve donc condamné à l’inaction et je ne puis mieux employer mon temps que de vous le consacrer.

On s'entendit sur des moyens de communication secrète, chaque fois qu'il en serait besoin. M^{lle} Jolivet, indiqua une roche, en face de ses fenêtres, sous laquelle on cacherait les lettres qui lui seraient destinées, et où elle déposerait elle-même ses réponses. Robillard devait, chaque jour, visiter la cachette et on convint, en outre, de certains signaux dont le sens était déterminé d'avance, s'il surgissait quelque événement inattendu.

Ces arrangements réglés, Joséphine et le docteur ne songeaient pas encore à se séparer. Ils continuaient de causer à voix basse ; ils semblaient trouver un charme infini dans cette conversation amicale sur le présent et le passé, quand Robillard qui, pendant cette conversation, s'était tenu derrière un pilier, s'approcha précipitamment.

– Maître, et vous aussi, mademoiselle, dit-il, mille pardons, si je vous dérange. Je dois vous avertir qu'il y a là-haut un individu qui vous espionne depuis un moment.

Et il désignait du doigt une espèce de lucarne vitrée, pratiquée dans le mur, à une grande hauteur, au bout de la halle. Sans doute cette lucarne permettait à un surveillant ou au maître de l'usine d'observer en secret les faits et gestes des ouvriers, lorsque la forge était en activité. Belcourt et Joséphine levèrent la tête ; mais, derrière le vitrage terni de la lucarne, on ne distinguait plus aucune forme humaine.

– Cette fenêtre, dit M^{lle} Jolivet avec inquiétude, dépend du logement occupé par M. Blaisot, l'ancien teneur de livres de la maison. Je ne crois pas pourtant que ce soit M. Blaisot qui essaye de nous épier ; il a fait, hier au soir, une chute douloureuse et aujourd'hui il est à peu près incapable de quitter le lit.

– Ah ! ah ! il a fait une chute, hier au soir ! répliqua Robillard pour qui cette explication était un trait de lumière ; alors, poursuivit-il d'un ton railleur, il sera tombé sur la joue et ça lui aura causé une fluxion, car j'ai cru voir une tête empaquetée de linges... Dans tous les cas, mademoiselle, défiez-vous ; ce teneur de livres n'était pas là pour faire de la calligraphie et des additions !

– En effet, dit Joséphine avec inquiétude, il serait fâcheux que Blaisot eût reconnu. Eh bien ! je retourne au château, où l'on a peut-être déjà remarqué mon absence. Adieu, docteur, poursuivit-elle plus bas ; n'oubliez aucune de

nos conventions et quoi qu'il arrive, soyez assuré de notre éternelle reconnaissance.

Elle serra la main de Belcourt avec une vivacité toute virile ; puis, honteuse de ce mouvement irréfléchi, elle se dirigea en courant vers la porte de la halle. Avant de la franchir, elle se retourna, fit encore un signe d'adieu, et disparut dans un flot de soleil, comme elle était venue.

Robillard, les yeux fixés sur la lucarne, cherchait à revoir la personne qui avait attiré son attention.

Il finit par dire à son maître :

– Partons nous, monsieur ? A présent que la gentille demoiselle n'est plus là, je puis avouer que nous sommes chez des gens qui ne m'inspirent pas beaucoup de confiance. *timeo Danaos...* Il y a du louche par ici !

Belcourt fit un signe de consentement et ils quittèrent la Forge.

Bientôt ils se retrouvèrent au milieu des rocs, des taillis et des sapins, qui hérissaient les abords de la rivière.

– Il m'a semblé, mon garçon, reprit Belcourt, que vous connaissiez l'homme qui nous espionnait tout à l'heure ? Vous ne m'avez pas dit la vérité hier au soir. Votre contusion au visage ne provient pas d'une chute, mais d'une rixe avec. peut-être avec ce teneur de livres.

– Il est vrai, maître ; quoique j'aie largement rendu à ce monsieur la monnaie de sa pièce, on ne se soucie pas de faire savoir.

– Allons ! dites moi tout ; qu'est-il arrivé ?

Ainsi pressé, Robillard exposa comment, la soirée précédente, il avait passé devant une maisonnette isolée, comment il avait eu la fantaisie de jeter un coup d'œil dans l'intérieur, ce qui avait excité la colère de deux personnes dont l'une lui avait donné la chasse ; comment enfin, à la suite d'une lutte dans l'obscurité, il avait dû prendre la fuite pour éviter d'être reconnu.

Le docteur l'écoutait distraitement.

– Je ne comprends rien à tout ceci, dit-il ; sans doute il ne s'agit que d'une querelle fortuite. Pour le moment, occupons-nous de certains détails qui peuvent avoir beaucoup plus d'importance.

Ils parcoururent les environs de la Forge et n'eurent pas de peine à trouver la roche indiquée par Joséphine. Elle s'élevait à moins de cinquante

pas du château, et les abords en étaient couverts de buissons. Le docteur expliqua minutieusement à son aide ce qu'il aurait à faire dans tous les cas possibles, et on regagna le chemin creux.

Ils venaient de s'y engager, quand, au tournant de cette route taillée dans le roc, ils se rencontrèrent face à face avec une sorte de paysan qui tressaillit et s'arrêta.

Ce paysan avait les guêtres ou *garaudes* de toile, la *blau*de noire et les gros souliers des gens du Jura. Mais, par-dessous son chapeau à larges bords, on voyait s'allonger des favoris blonds-roux et briller des yeux vairs qui ne manquaient pas de finesse.

– Parbleu ! c'est mon malade, M. Jobson ! s'écria le docteur au comble de l'étonnement.

Et il s'approcha de l'Anglais, qui ne semblait pas moins étonné que lui de cette rencontre.

XVI

L'Anglais Jobson

L'embarras fut égal des deux parts. Enfin le docteur dit en riant :

– Ma foi ! monsieur l'Anglais, ce n'était pas vous que je m'attendais à trouver ici et... sous ce costume !

– Ah ! je vais vous dire, répliqua Jobson ; je viens dans ces montagnes acheter des bestiaux ; et afin de mieux m'entendre avec les fermiers, je me suis habillé comme eux.

– Est-ce à ce commerce que vous devez gagner vos mille guinées ?

– Pourquoi pas ?... Vous-même, monsieur Jean, il est assez extraordinaire de vous voir, avec votre aide, dans ce lieu un peu sauvage.

– Bon ! ne suis-je pas médecin ? Robillard et moi, nous récoltons des plantes médicinales pour soulager « l'humanité souffrante. »

– En ce cas votre récolte n'a pas été abondante aujourd'hui.

– Elle a été employée tout entière à mon usage particulier, dit flegmatiquement Robillard, et vous voyez, monsieur l'Anglais, que j'en avais besoin.

Il ôta sa casquette et montra son œil poché, qui présentait, en ce moment, les sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Tout le monde se mit à rire.

– Venez par ici, messieurs, reprit Jobson en désignant un bouquet d'arbres, à quelque distance du chemin ; pas plus que moi, je le suppose, vous ne vous souciez d'être aperçus par les passants, et si, comme il y a lieu de le croire, vous avez des accointances dans le pays, vous pourrez me rendre un véritable service.

Le docteur et son aide se dirigèrent complaisamment vers le bouquet d'arbres ; au bout d'un moment, on s'assit à l'abri du feuillage.

– Messieurs, dit Jobson, dont la figure mobile prit une expression de bonhomie réelle ou simulée, vous avez sans doute des affaires que vous ne vous souciez de confier à personne. Aussi ne vous demandé-je pas vos secrets, et je n'ai aucun intérêt à les pénétrer. De mon côté, je garde les miens, mais j'ose espérer que, si cela est en votre pouvoir, vous me fournirez des renseignements très-précieux pour moi.

Le docteur fit un signe approbatif.

– Vous venez de là, n'est-ce pas ? poursuivit Jobson en étendant la main vers les bâtiments ; et c'est bien là une propriété qu'on appelle la Forge-du-Saut ?

Nouveau signe de Belcourt.,

– Merci. Maintenant, connaissez-vous dans ce pays le comte et la comtesse du Saut.

– Du Saut ? répliqua Belcourt avec étonnement.

– Oui. Tenez, pour plus de précision, je vais vous montrer la carte de ce monsieur et de cette dame.

Jobson tira de sa poche un volumineux portefeuille et l'ouvrit. Parmi des papiers, dont plusieurs étaient surchargés de timbres multicolores et de signatures, il prit une carte de visite qu'il mit sous les yeux du docteur. Cette carte, moirée, satinée et parfumée, portait la coutonne à neuf perles, avec ces mots en caractères calligraphiques :

LE COMTE ET LA COMTESSE DU SAUT

Belcour la tourna et la retourna, puis la rendit, en lisant :

– Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom.

L'Anglais s'empressa de rejeter la carte dans son portefeuille, qui disparut lui-même avec rapidité.

– Cependant, poursuivit-il, l'habitation que nous voyons là-bas, s'appelle la Forge- du-Saut ?

– Sans doute ; mais il n'y a ni comte ni comtesse, je vous l'assure.

– C'est ce nom qui m'avait fait supposer.

– Eh parbleu ! s'écria Robillard, il ne manque pas de « sauts » dans ces montagnes. Ici il y a le « saut de l'Ain » plus loin il y a « le saut du Doubs »

ou « le saut du Rhône »... sans compter « le saut du tremplin » qu'exécutent les saltimbanques dans les foires.

Jobson ne s'offensa nullement de cette intervention bouffonne.

– On a des raisons de penser, reprit-il, que ce monsieur et cette dame du Saut habitent les environs de Saint-Siméon. Comment s'appellent les maîtres de cette propriété ?

– M. Deluzy, maître de forge, et M^{me} Deluzy.

L'Anglais réfléchit un moment, puis secoua la tête.

– Je n'y suis plus, répliqua-t-il ; mais il suffit. Je verrai par moi-même. A présent, autre chose : puisque vous y mettez tant de complaisance, monsieur le docteur, auriez-vous du moins entendu parler d'un nommé Eusèbe Blanchet, dont la découverte me touche encore plus que celle du comte et de la comtesse ? Du reste, si je trouvais Eugène Blanchet, M. et M^{me} du Saut ne seraient pas loin, sans doute. et réciproquement.

– Eusèbe Blanchet ! répéta le docteur, ce nom m'est tout à fait inconnu.

– Peut-être celui à qui il appartient en porte-t-il un autre, car il a beaucoup de noms de rechange. C'est un homme âgé d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, à physionomie placide, aux yeux clignotants par suite de son assiduité à un travail minutieux.

– Encore une fois, monsieur Jobson, je ne sais de qui vous parlez. A la vérité, je suis étranger à ce pays, où le hasard m'a conduit ces derniers temps. Mais allons ! ajouta le docteur en se levant, j'ai répondu à vos demandes, et je retourne à la station, car je désire partir aujourd'hui même par le chemin de fer. Quant à vous, mon cher malade, ajouta-t-il d'un ton amical, vous ne devriez pas tant vous agiter. Vous auriez eu besoin de vous reposer encore un jour ou deux, quel que fût le puissant intérêt qui vous occupe.

– Bah ! bah ! reprit Jobson, je suis redevenu tectotaller, et je ne bois plus que de l'eau... Le reste ira tout seul.

Robillard qui, depuis un moment, semblait réfléchir, demanda en affectant l'indifférence :

– Savez-vous, monsieur l'Anglais, quelle profession exerce cet Eusèbe Blanchet ?

– Hum ! j’ai lieu de supposer qu’il en a plusieurs, comme il a plusieurs noms. Néanmoins, sa profession réelle est celle de graveur ; et son habileté dans l’art de la gravure est si prodigieuse, qu’il s’est échappé des pénitenciers de Cayenne, en faisant usage d’une lettre de grâce qu’il s’était fabriquée lui-même avec une perfection désespérante.

– Voyez-vous ça ! murmura Robillard qui redevint pensif.

Comme l’Anglais allait lui adresser peut-être d’autres questions, on entendit des cris dans le chemin creux. Bientôt, apparut un enfant qui était monté sur un poney noir sans selle et qui dirigeait la bête au moyen d’un léger bridon. Le cheval galopait ; le jeune cavalier se cramponnait sur son dos avec une agilité et une adresse de singe. A vingt pas en arrière, venait un vieillard en houppelande, qui rappelait l’enfant avec un accent de terreur.

– Bon ! s’écria Robillard, voici encore le petit Deluzy qui se livre à une de ses frasques ordinaires. Il se sauve sans doute et son pauvre grand-père, tout fou, qu’il est, se lamente de ne pouvoir le retenir. Le gamin va se casser le cou, si l’on n’arrête cet enragé petit cheval !

Oubliant tout le reste, il se disposait à couper chemin au poney ; Belcourt intervint avec autorité.

– Ne bougez pas, Robillard, dit-il, avec autorité ; l’enfant n’est pas en danger et ne saurait aller loin... A tout prix, il faut éviter que l’on vous voie ici.

– En ce cas, s’écria Jobson précipitamment, c’est pour moi une occasion excellente. Cachez-vous, messieurs, et laissez-moi faire.

Avec une célérité qu’on ne pouvait attendre de sa forte corpulence et de ses jambes courtes, il dégringola de la hauteur et courut vers le chemin. Il arriva à temps pour barrer passage au poney, que le petit cavalier talonnait malicieusement, sans écouter les lamentations du grand-père déjà hors d’haleine.

Jobson, pour mieux jouer son rôle de marchand de bestiaux, portait en sautoir un fouet dont il s’était empressé de s’armer. Quand l’enfant et sa monture approchèrent, il le fit claquer d’une manière formidable.

Le poney ralentit son allure ; ses yeux noirs, qui brillaient sous sa crinière, prirent une expression de crainte. Maître Léon se demandait, de son côté, ce que pouvait lui vouloir ce grand diable et tournait les yeux vers

son aïeul. Dès qu'ils furent à quelques pas, Jobson redoubla ses bruyants claquements de fouet, si bien que le cheval s'arrêta net. Jobson le saisit par le bridon, et le maintint avec vigueur.

– Bien manœuvré ! grommela Robillard, qui tout en demeurant caché avec son maître, avait vu ce qui venait de se passer ; ma foi ! monsieur, je ne sais qui peut être cet Anglais ; mais il m'a l'air d'un finaud, et il a de la poigne. Le voilà sans doute arrivé à soubut, qui est de se faufiler au château pour y prendre des informations.

– Ceci ne nous regarde plus, Robillard, dit le docteur ; je suis très-pressé, partons.

Et, évitant la route frayée, ils se dirigèrent vers la station du chemin de fer.

Le petit Léon ne cédait pas sans peine à la violence qu'on lui faisait. En se voyant arrêté par un paysan, il se redressa et dit avec arrogance :

– Que me voulez-vous ? Je ne vous connais pas... Je vais appeler Julien qui vous « fichera » des coups de pied.

– Et moi je lui rendrai des coups de fouet, répliqua Jobson en donnant à ses traits une expression terrible.

En ce moment, le vieux Jolivet arrivait tout haletant et tout en sueur. Si amoindrie que fût son intelligence, il conservait une sorte de lucidité dans les actes ordinaires de la vie, et il dit à Jobson, qu'il prenait pour un habitant du voisinage :

– Merci, mon brave homme ; vous avez eu raison de retenir cet enfant mutin dont la garde m'était confiée. Il a bien toute l'humeur audacieuse et indomptable de son père !..... Mais il est le fils de ma fille Victoire et je dois tout lui passer.

– C'est un garnement, je crois ! répliqua Jobson en regardant Léon avec sévérité ; si vous le permettez, je vais le reconduire jusque chez vous, car ce maudit poney me semble aussi peu maniable que son maître.

– Oui, oui, répliqua Jolivet ; tous les deux seraient capables de m'échapper encore ! Venez, ce n'est qu'à deux pas.

Le petit bonhomme voulut se rebeller de nouveau, mais Jobson, tenant la bride de Noirod d'une main ferme, entraîna vers la Forge cavalier et

monture. Jolive les suivit sans rien dire, en faisant entendre une respiration douloureuse comme un râle.

On n'alla pas loin ainsi. Comme on passait devant les bâtiments de l'usine, on rencontra M^{me} Deluzy et sa sœur ; averties à l'improviste de l'escapade de Léon, elles accouraient, tête nue, à la recherche du fugitif.

En les voyant, monsieur Léon perdit sa superbe contenance et se mit à pleurer.

– Cet enfant est ingouvernable, s'écria Victoire ; comme si je n'avais pas assez d'autres chagrins !. Allons ! descendez, monsieur, ajouta-t-elle avec colère, en se tournant vers son fils ; votre poney a déjà failli vous noyer, et voilà que vous vous en servez maintenant pour vous enfuir de la maison !... Il sera vendu sans retard.

– Tu veux vendre Noiro ! s'écria Léon ; oh ! maman, je t'en supplie, ne fais pas cela. Je comptais seulement aller me promener jusqu'à Saint-Siméon. Je serai bien sage !... Dernièrement, quand tu étais en Angleterre avec papa, je sortais tous les jours avec mon poney. Je m'ennuie tant à la Forge ! On ne s'y amuse pas. et on n'y rit jamais.

Au moment où le jeune garçon avait parlé d'un récent voyage en Angleterre, Jobson avait enveloppé la mère d'un regard avide. Il sembla la comparer mentalement à un signallement gravé dans sa mémoire ; puis il dit, en désignant le poney qui, serré de trop près sans doute, continuait de regimber :

– Prenez garde, mes belles dames ; ce nabot de roussin n'est pas commode. Aussi, comme l'a demandé le bon vieux monsieur, je vais vous le ramener à la maison.

– Oui, répliqua M^{me} Deluzy, tenez-le bien. et à la maison, on vous donnera un coup de vin pour votre peine.

L'Anglais marcha modestement derrière la compagnie. Victoire soutenait son père, qui semblait à bout de forces ; Joséphine avait pris par la main son neveu, qu'elle réprimandait d'un ton d'indulgence. On atteignit ainsi le château, et un domestique se chargea de conduire le poney à l'écurie, pendant que Léon remplissait la maison de ses plaintes au sujet de Noiro.

Julien, à qui M^{me} Deluzy venait de dire un mot en passant, engagea Jobson à entrer dans la cuisine du rez-de-chaussée où l'on servit une

bouteille de vin. Le domestique de confiance ne dédaigna point de trinquer avec l'Anglais, et celui-ci, de son côté, ne jugea pas à propos de se souvenir en ce moment, de ses vœux de *tectotalisme*. Comme tous les deux vidaient leurs verres, Deluzy, qui sortait des bâtiments de la forge et qui avait l'air plus sombre que de coutume, vint à traverser la cour.

– Qui est ce monsieur-là ? demanda Jobson à Julien.

– C'est M. Deluzy, notre maître.

Deluzy continuait son chemin quand, en jetant un regard distrait dans la cuisine, la figure très caractérisée de l'étranger le frappa et il s'empressa d'entrer.

– Quoi donc ! dil-il avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude, un Anglais chez moi ?

Julien expliqua par suite de quelles circonstances cet homme se trouvait là.

– Fort bien, reprit le maître de forge ; mais comment un Anglais porte-t-il le costume des gens du pays ?

Et il continuait de dévisager Jobson. Celui-ci ne se troubla pas.

– C'est vrai, répliqua-t-il, je suis un sujet de sa gracieuse majesté la reine d'Angleterre. Mais, pour l'avoir reconnu si vite, il faut que vous ayez vous-même passé longtemps dans le Royaume-Uni !

– Moi ! dit Deluzy brusquement, je n'y ai jamais mis le pied.

Cette affirmation contredisait les paroles prononcées naïvement par Léon peu de minutes auparavant.

Néanmoins l'Anglais demeura impassible.

– Et quel motif vous amène en France ? ajouta Deluzy.

– C'est tout simple ; je fais le commerce des bestiaux pour l'Angleterre, je vais de ferme en ferme acheter des bœufs et des moulons. Si vous aviez quelques bêtes à me vendre, jem'en accommoderais volontiers et je payerais en bonnes guinées.

– Ici, répliqua sèchement Deluzy, c'est une forge et non pas une ferme. Cherchez ailleurs.

Il quitta la cuisine et entra dans la maison.

Après son départ, Jobson ne resta pas longtemps. Il échangea encore quelques paroles, insignifiantes en apparence, avec Julien, puis il se leva,

remercia poliment et s'éloigna, sans même achever son verre.

Deux heures plus tard, il arrivait à l'auberge, d'où le docteur venait de partir pour se rendre à Mâcon. Il ne trouva que Robillard causant et riant avec la veuve Martin, dans la salle commune.

Sa présence sembla contrarier la jolie hôtesse qui se retira. Jobson avait l'air très content et se frottait les mains.

– Eh bien ! monsieur l'Anglais, demanda le pitre, vous paraissez tout joyeux. Je gagerais que vous avez déjà acheté un chargement de bœufs et de moutons. à moins que ce ne soit des porcs et des veaux ?

– Ça marche, dit Jobson, quoique le plus difficile reste à faire. Ah ! si je pouvais enfin découvrir.

– Une vache phénomène ? Un mouton à trois gigots ?

Jobson le regarda d'un air malin.

– Allons ! reprit-il, ne faites pas l'innocent. Si quelqu'un me mettait sur la piste de cet introuvable Eusèbe Blanchet...

– Vous y tenez donc beaucoup ? Vous verrez qu'on finira par vous donner un coup de main pour cette besogne.

– Vous ?

– Peut-être... et si nous ne découvrons pas l'oiseau, je crois du moins savoir où est le nid.

– Quel nid ? Je vous supplie de m'apprendre...

– C'est bon ; j'en causerai avec mon maître. Jusque-là, reposez-vous ; M. le docteur assure que vous en avez besoin.

Et Jobson, malgré ses efforts, ne réussit pas à lui arracher un mot de plus sur cet intéressant sujet.

XVII

Les terreurs de Blaisot

Deluzy, lorsqu'il avait aperçu l'Anglais dans la cuisine du château, revenait, comme nous l'avons dit, du bâtiment de la forge, où était le logement de Blaisot et où il avait été appelé par un message pressant du soi-disant teneur de livres.

Ce logement, autrefois destiné à un contre-maître de l'usine, se composait de deux petites pièces, situées dans les combles du bâtiment et dont l'une prenait vue sur l'intérieur de la halle. Blaisot avait voulu y demeurer, car là il pouvait entrer et sortir, le jour et la nuit, sans être observé, ce qui était pour lui une considération de haute importance.

Blaisot, on s'en souvient, avait été rudement maltraité la veille par Robillard, et il était resté, une partie de la journée, étendu sur son maigre lit. Cependant, lorsque le maître de forge, qu'il avait fait prier par une vieille paysanne à son service de venir le trouver sans délai, entra dans cette espèce de taudis, il trouva Blaisot debout. Toujours empaqueté de linges, il allait et venait en geignant.

Deluzy, mécontent d'avoir été dérangé, lui demanda d'un ton d'humeur « ce que diable il lui voulait. »

– Monsieur, répliqua Blaisot avec une vivacité extrême, je désire quitter votre maison sans retard. Je vous prie donc de me faire préparer une voiture pour me conduire au chemin de fer, et vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

Deluzy ouvrit des yeux étonnés.

– Encore vos lubies, Blaisot ! s'écria-t-il ; les coups que vous avez reçus sur la tête vous auraient-ils troublé la cervelle ?

– Ma cervelle n'est point troublée, mais le danger devient terrible. Vous ne m'avez pas cru hier quand j'affirmais que mon adversaire était bien le valet du charlatan ; le chapeau, que nous avons trouvé devant la maison Viglat, en était une preuve suffisante, car personne des environs n'a un chapeau de cette forme. A présent, aucun doute n'est possible ; Robillard était là tout à l'heure, dans la halle de la forge ; je l'ai vu de mes yeux.

– Allons donc ! comment cet homme qui, depuis plusieurs jours, a quitté Saint-Siméon avec son maître, se retrouverait-il chez moi ?

– Il a des intelligences dans la maison et vous serez bien surpris quand je vous dirai qui l'y reçoit.

– Qui donc, Blaisot ?

– Votre belle-sœur, cette demoiselle Joséphine qui fait tant la fière, et il y avait dans la halle une troisième personne que je n'ai pu voir.

Il exposa que, peu d'instants auparavant, tandis qu'il était étendu sur son lit, la vieille Guillaumetle l'avait averti que par le vitrage, donnant sur l'atelier, on apercevait du monde dans la halle. Blaisot, toujours en alerte et sachant que nul n'avait affaire en pareil endroit, s'était traîné vers la fenêtre pour vérifier le fait et il avait reconnu Robillard, qui cherchait à se dissimuler derrière un pilier. Quant aux autres personnes, elles étaient placées de telle sorte que, pour les examiner, il eût fallu ouvrir le vitrage et se pencher au dehors, ce qui n'eût pas manqué d'éveiller leur attention. Il allait pourtant se décider à prendre ce parti, quand Robillard l'ayant remarqué lui-même, il n'avait plus bougé. Une femme n'avait pas tardé à regagner la porte de la terrasse, et, malgré la distance, il était facile de reconnaître Mlle Jolivet. Alors, le teneur de livres s'était empressé d'envoyer son message à Deluzy.

Le maître de forge avait écouté ce récit avec beaucoup d'intérêt.

– Et vous ne savez pas, demanda-t-il, qui causait avec Joséphine ?

– Non, monsieur ; comme je vous l'ai dit, ils étaient placés juste au-dessous de la fenêtre. Cependant on peut deviner aisément pour qui ce Robillard, si attaché à son maître, faisait le guet... c'était pour le charlatan.

– Le charlatan ! Quelle affaire l'amènerait chez nous ?

– Vous ne comprenez pas ? Tous ces saltimbanques nomades sont plus ou moins affiliés à la police. Le valet Robillard a dû flairer ici quelque

mystère ; la nuit qu'il passa au château, il eut la curiosité d'aller m'épier à la maison Viglat où je travaille. Hier au soir, il était encore aux aguets de ce côté ; peut-être a-t-il pénétré dans l'atelier et vu certaines choses. Il en aura rendu compte à son maître et ils préparent leur rapport à qui de droit.

Deluzy haussa les épaules.

– Et c'est à Joséphine, dit-il, qu'ils se sont adressés pour prendre des informations ?... Sur ma foi ! Blaisot, vous devenez complètement fou !

– J'ignore, il est vrai, pourquoi M^{lle} Joséphine se rouvrait avec eux. à moins qu'elle ne se soit toquée du beau charlatan. Quoi qu'il en soit, je me défie et je lésire tirer mon épingle du jeu. Veuillez donc me faire lisposer une voiture. Je prendrai ce soir le train de Genève, et demain matin, je serai en Suisse.

– Vous ne pouvez voyager dans l'état où vous êtes, Blaisot, et rien ne justifie cette panique. Attendez, du moins, que vous ayez achevé votre planche aux roubles ; elle nous devient chaque jour plus nécessaire.

– Au diable la planche ! La peau avant tout.

– Votre frayeur est stupide, vous dis-je ! Je soupçonne pourquoi ce docteur Jean s'est mis en rapport avec Joséphine et il s'agit d'une affaire. qui me regarde seul.

– Quoi ! vous savez.

– J'ai seulement des soupçons, je vous le répète. Mais je vais demander des explications à l'instant même... Allons ! poursuivit-il en se levant avec une tranquillité peut-être affectée, je ne trouve pas dans tout ceci de quoi fouetter un chat. Ayez l'esprit en repos, Blaisot ; je redoute autant que vous certaines complications. Fiez – vous à moi : soignez- vous, guérissez-vous, et si le danger se présente, nous aviserons ensemble.

Le teneur de livres le regarda fixement et dit en clignant des yeux, selon son habitude :

– Soit : nous sommes liés l'un à l'autre après tout et si l'on me pince, on ne vous laissera pas courir les champs. Je reste donc jusqu'à nouvel ordre ; mais je me tiens prêt à décamper à la moindre alerte. quoique ce misérable vagabond m'ait brisé les os et que je puisse à peine me mouvoir.

– Je tâcherai qu'il ne se rencontre plus sur votre chemin et sur le mien ; Joséphine devra m'expliquer.

– C’est une intrigue, n’est-ce pas ? demanda Blaisot je devine maintenant pourquoi cette coquette s’est montrée si rude à mon égard. Le charlatan est un assez bel homme avec sa barbe blonde. Il a passé ici près de vingt-quatre heures et M^{lle} Jolivet avait pour lui des attentions particulières.

Deluzy se mit à rire.

– Sacrebleu ! reprit-il, il serait curieux que vous eussiez raison !... Si ce docteur Jean courtisait ma belle-sœur, il aurait les mêmes raisons que moi pour écarter certains obstacles. Eh bien ! je vais en avoir le cœur net.

Comme il se disposait à partir, Blaisot lui dit d’un ton farouche :

– Si nous ne nous sommes pas trompés, nous tuerons le maître et le valet, n’est-ce pas ?..... et nous les jetterons dans l’Ain tous les deux !

Deluzy se détourna par un mouvement brusque et sortit sans répondre.

Il était encore absorbé par ses réflexions, lorsque, en traversant la cour, il avait interpellé le soi-disant marchand de bestiaux. En tout autre moment, la présence l’un Anglais à la forge lui eût certainement causé quelques alarmes ; mais il n’eut pas le temps de songer à la gravité possible du fait et entra dans le salon.

Joséphine s’y trouvait avec son père qui, à la suite de sa course au soleil, s’était endormi, épuisé de fatigue, dans un grand fauteuil.

M^{lle} Jolivet, assise à l’écart, la tête appuyée sur sa main, n’avait pas entendu entrer son beau-frère. Il fallut que celui-ci toussât légèrement pour annoncer sa présence.

En le voyant, elle se leva, pâle et frémissante, mais sans prononcer une parole.

– Chère petite, demanda Deluzy, est-ce que je vous fais peur ?

– Non, répliqua-t-elle sèchement, en allant s’asseoir à côté du vieillard endormi.

Le maître de forge se pencha vers elle et ajouta, presque à voix basse, en désignant Jolivet :

– A-t-il pris un petit paquet ce matin ?

– Oui, répondit Joséphine dont les yeux s’enflammèrent.

Cependant elle eut la force de ne pas éclater.

– Fort bien. alors nous en sommes déjà au troisième et le médicament doit commencer à opérer. Remarquez-vous si quelque amélioration s’est

produite dans l'état du pauvre bonhomme ?

Cette fois, Joséphine ne put se contenir. Elle regarda Deluzy bien en face.

– Est-ce vraiment là, dit-elle, le résultat que vous espériez, en me chargeant de faire prendre cette poudre à mon père ?

– Eh ! quel autre résultat pourrais-je en attendre ??

– Misérable !... C'est moi que vous avez chargée de cette abominable besogne ! besogne

Le maître de forge ricana.

– Joséphine, reprit-il, est-ce donc pour consulter le docteur Jean sur les effets de sa médication, que vous lui avez accordé ce matin un rendez-vous dans la grande halle de la forge ?

– Ah ! l'on vous a déjà dit. Eh bien ! quand cela serait ? Ne suis-je pas majeure et maîtresse de mes actions ? Ne puis-je recevoir ouvertement ou en secret qui me convient ?

– Pardon ! quand un scandale se produit chez moi.

– Cette maison est-elle bien la vôtre ? Quoique étrangère aux questions d'intérêt, je n'ignore pas que, mon père et moi, nous pouvons exercer des recours considérables sur cette propriété qui, sans cela, eût été déjà saisie par vos créanciers.

– Tiens ! c'est un véritable procureur que cette belle enfant ! dit Deluzy en essayant de plaisanter ; du reste, vous n'avez pas des goûts bien relevés, ma chère ; choisir pour amoureux un charlatan de carrefours !

Joséphine se contenta de dire avec fermeté :

– Sans doute je n'ai plus longtemps à résider ici ; mais souvenez-vous bien de mes paroles : si, pendant le temps qu'il nous reste à y passer, il arrivait malheur à mon père, je ne vivrais plus que pour le venger, dussè-je vous dénoncer moi-même à la justice comme empoisonneur et assassin !

– Que voulez-vous dire ?

– Je connais maintenant l'histoire de cette poudre blanche que vous avez eu l'infamie. Encore une fois, n'oubliez pas mes paroles, car je ferais, le cas échéant, tomber votre tête sans pitié et sans crainte !

Le maître de forge était atterré ; il ne s'attendait pas à trouver dans une jeune fille tant de décision, et il balbutia avec effort :

– Ecoutez donc, ma chère, j’ignore quel effet a pu produire déjà le médicament ; et si cet effet était mauvais, vous auriez à en répondre, vous qui avez administré la drogue, comme moi qui l’ai achetée, comme le bateleur qui l’a vendue.

– Chacun répondra de ses actions devant Dieu et devant les hommes.

– Si cette « chose » vous paraît d’un usage dangereux, il faut me la rendre et je tâcherai de m’assurer.

– Non, je la garde.

Deluzy crut qu’elle avait l’intention de conserver la poudre suspecte, pour s’en faire, en temps et lieu, une arme contre lui.

– Joséphine, murmura-t-il, ne soyez pas trop sévère à mon égard, quand je suis accablé déjà par une fatalité cruelle. Souvenez-vous que, dans ma chute, l’entraînerais inévitablement votre sœur que vous aimez Lant, et votre petit neveu.

Joséphine tondit en larmes.

– Ma sœur ! Un enfant innocent ! murmura-t-elle ; ah ! vous avez raison d’abriter votre scélératesse derrière ces pauvres créatures ! Elles seules peuvent vous protéger contre ma colère et mon mépris... Néanmoins, il faudra que ce que j’ai décidé s’accomplisse !

En ce moment, le vieux Jolivet, que ce murmure de voix inquiétait, finit par s’éveiller, et Deluzy s’empressa de remonter dans son cabinet où il s’enferma.

XVIII

Marches et contre-marches

Le lendemain, dans la matinée, Jobson et le docteur Jean se rencontraient devant l'auberge de la station. L'Anglais portait toujours son costume de paysan jurassien, avec le fouet en sautoir ; le docteur, ses vêtements simples, mais convenables, de la veille. Cependant l'un et l'autre ne se reconnurent pas d'abord ; le docteur n'avait plus cette longue barbe blonde, si célèbre dans les foires d'une partie de la France, et il se présentait sous l'aspect d'un homme de trente-six ans environ, aux traits nobles et distingués. Jobson, de son côté, avait coupé ou fait couper ses longs favoris tombants, qui donnaient à sa figure un caractère trop britannique ; un cosmétique noir, passé sur ses cheveux, achevait de changer sa mine.

L'Anglais paraissait venir de Saint-Siméon ; quant au docteur, il descendait du train, qui après s'être arrêté quelques minutes à la station, s'éloignait en sifflant.

Tous les deux, s'étant envisagés, se mirent à rire.

– Eh ! eh ! docteur, dit Jobson, il me semble que vous vous êtes déguisé aussi ?

– Ne pourrait-on pas dire plutôt que j'ai repris ma figure naturelle, au lieu que vous.

– C'est juste. Enfin chacun a ses affaires et il ne faut pas nous gêner mutuellement, n'est-ce pas ?

– Sans doute ; je souhaite bon succès aux vôtres.

– Merci ; moi, je souhaite que les vôtres et les miennes ne viennent pas à se mêler, peut-être à notre détriment commun !

Ils se quittèrent ; et Belcourt gagna la salle basse, où il était à peu près sûr de rencontrer Robillard causant avec la veuve Martin. L'Anglais, après un instant de réflexion, sortit et se mit à rôder aux environs de l'auberge, comme s'il eût épié quelqu'un ou quelque chose.

Le docteur, ayant amené Robillard dans sa chambre, lui remit un paquet, cacheté mais sans adresse, que le pitre devait porter sur-le-champ à la Forge et déposer sous la roche indiquée la veille.

– Vous savez, ajouta-t-il, comment vous devrez vous y prendre pour attirer l'attention. Vous n'aurez pas sans doute à attendre longtemps, car il ne s'agit pour M^{lle} Jolivet que de signer une pièce de procédure. Aussitôt que vous serez en possession de la réponse, vous vous hâterez de me l'apporter, et sans doute j'aurai à reprendre ce soir même le train de Mâcon.

– Il suffit, maître ; dans cinq minutes, je serai parti.

En effet, les cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Robillard, le paquet dans sa poche, une canne en bois noueux à la main, quittait l'auberge, sans que la veuve Martin, habituée déjà aux allures mystérieuses de ses hôtes, songeât à lui adresser aucune question, et il s'engagea dans ces sentiers solitaires, qui conduisaient de la station à la forge.

Le temps, si beau les journées précédentes, commençait à se gâter. Une couche de vapeurs grises s'étendait sur le ciel, cachant ce soleil radieux qui donnait aux montagnes des teintes dorées. Néanmoins la chaleur était encore accablante, l'atmosphère lourde, sans un souffle d'air. Tout annonçait un orage pour l'après-midi.

Robillard, en traversant les pâturages, où chantaient les grillons et où sautillaient les criquets, sifflottait et faisait des moulinets avec sa canne. Tout à coup il aperçut Jobson, campé devant lui au milieu du sentier.

Quoique cette rencontre, en pareil moment, ne fût peut-être pas de son goût, il toucha sa casquette et dit avec sa jovialité ordinaire :

– Eh bien ! monsieur l'Anglais, vous voilà en tournée pour acheter des bestiaux ?

– Comme vous voyez. et vous, pour recueillir des plantes médicinales ?... De quel côté vous portent vos recherches botaniques ?

– Par ici, répliqua Robillard en indiquant au hasard un point éloigné de l’horizon.

– Tiens ! justement je vais du même côté pour acheter des vaches grasses. Si vous le permettez, nous ferons route ensemble.

– Je ne saurais m’y opposer.

Robillard prit un pas des plus accélérés qui, sur ce terrain en pente, ne laissait pas que d’être fatigant, mais le maudit Anglais suivait avec facilité ; au bout d’un moment, Robillard perdit patience et s’arrêta court.

– Voyons, dit-il, vous avez quelque chose à me demander ; ne finassons pas. Que me voulez-vous ?

– J’aime mieux ça, répliqua Jobson avec un sourire malin ; comme vous, je ne tiens pas à perdre du temps. Vous allez sans doute à la Forge-du-Saut ?

– Peut-être. et quand cela serait ?

– En ce cas, je vous demanderais la permission de continuer à vous accompagner, et, chemin faisant, vous me donneriez quelques indications sur ce fameux Eusèbe Blanchet, que je flaire dans le voisinage.

– Votre flair pourrait vous tromper.

– Vous croyez ?... Ne m’avez-vous pas dit que, si vous ne connaissiez pas « l’oiseau, » du moins vous connaissiez le « nid ? »

– L’ai-je dit ? Et, ne me suis-je pas trompé moi-même ?... D’ailleurs, je dois demander permission à mon maître sur ce point, et, au milieu de ces allées et de ces venues, je n’ai pas trouvé encore l’occasion de le consulter. Patience donc !... et bonjour !

Il se remit en marche. L’Anglais fit de même et reprit :

– Qu’avez – vous besoin de consulter le docteur ? Ecoutez-moi : vous savez que je suis engagé dans une affaire où je dois gagner mille guinées. J’en donnerais bien cinquante à celui qui me fournirait les moyens de découvrir « le nid et l’oiseau » en question. Oui, et je payerais sur-le-champ, en bons billets de la banque d’Angleterre.

Il tira de sa poche un portefeuille de cuir, qui paraissait bien garni de bank-notes. Robillard haussa les épaules avec insouciance :

– Que diable voulez-vous que je fasse de votre argent ? répliqua-t-il ; mon maître en met en réserve pour moi, vu qu’il attribue à tous ceux qui le servent une part dans ses bénéfices, et je ne lui en demande jamais compte.

Il me suffit d'avoir quelques sous dans mon gousset ; j'ai vécu en bohème et je mourrai en bohème.

– Vous êtes, en effet, un drôle de corps ! dit Jobson ; si pourtant j'allais jusqu'à cent guinées ?

Et il frappait du doigt son portefeuille, d'un air tentateur.

– Vous m'offririez vos mille guinées que je ne prononcerais pas un mot sur le sujet en question, sans avoir demandé l'avis du docteur. S'il m'accorde la permission, je répondrai gratis.

L'Anglais rempocha ses bank-notes.

– Ah ! ça, reprit-il, que vous a donc fait ce docteur Jean pour que vous ayez envers lui une confiance si entière, un dévouement si aveugle ?

– Ce qu'il m'a fait ? Allons ! puisque nous devons marcher ensemble pendant quelques moments encore, je vais vous le dire pour passer le temps.

« Jusqu'au jour où j'ai eu le bonheur de le rencontrer, j'ai vécu dans la plus dure dépendance, dans la gêne et les privations. Fils d'un petit bourgeois de Paris, je fus envoyé, comme externe, dans un lycée où je fis de brillantes études, et ce fut alors que j'obtins ce prix d'honneur dont je suis encore si glorieux. Malheureusement mes études terminées, je n'étais pas bon à grand'chose. Mon humeur indépendante et vagabonde m'interdisant la carrière de l'enseignement, je débutai dans mille carrières différentes, sans pouvoir m'arrêter à aucune. Tour à tour employé, élève en pharmacie, commis de magasin, rédacteur de journaux mort-nés, je ne réussis à rien, parce que je manquais de constance en toutes choses. Une sotte passion, que j'éprouvai pour une indigne créature, acheva de me détourner des professions sédentaires et sérieuses ; si bien qu'un jour, abandonné par la femme que j'avais aimée, repoussé par ma famille, sans amis, sans ressources, je quittai Paris pour aller. où le hasard porterait mes pas.

« Vous ne prendriez aucun intérêt, monsieur Jobson, à mes nombreuses aventures pendant cette période de ma vie. Ce fut une longue série d'humiliations, de fatigues, d'angoisses cruelles. Rarement je mangeais à ma faim et dormais sous un toit ; je travaillais souvent comme un simple manœuvre et, d'autres fois, je me trouvais dans la nécessité d'aller de ferme en ferme demander un morceau de pain. Cependant, je le dis avec orgueil, au milieu de mes misères, je n'ai jamais fait une action vraiment

condamnable : j'ai résisté à certains entraînements et si je restais pauvre diable, j'étais trop fier pour devenir coquin.

« Cette vie malheureuse, continua Robillard, ne pouvait durer. Un soir que j'avais voulu forcer la marche pour arriver à je ne sais quel village du Nivernais, je tombai d'inanition au bord de la route. Depuis trois jours, j'avais vécu seulement de quelques pommes de terre crues, que je déterrais dans les champs sur mon passage. J'étais évanoui et j'allais expirer sans doute, quand le docteur Jean, qui voyageait avec ses équipages et son monde, vint à passer. Mû par un sentiment d'humanité, il mit pied à terre, m'examina et n'eut pas de peine à reconnaître que la faim était ma principale maladie. Il me fit avaler quelques gouttes de cordial, et me plaça dans sa voiture, qui me transporta au village voisin.

« Là, il eut pour moi les soins les plus touchants. Une nourriture choisie rendit la force à mon corps, tandis que des paroles encourageantes relevaient mon esprit abattu. Le docteur savait, par des papiers dont j'étais porteur et dont il avait dû prendre connaissance, que je n'étais pas tout à fait un vagabond ordinaire. Aussitôt que je fus en état de comprendre et de raisonner, il me proposa d'entrer à son service. Cette existence errante m'agréait fort ; et d'ailleurs, j'éprouvais pour mon bienfaiteur une affection et une gratitude sans bornes. J'acceptai donc et je devins. ce que je suis.

« Depuis ce temps, mon existence est plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été. Je vis dans l'abondance et selon mes goûts. J'ai recouvré ma gaieté, qui, à vrai dire, ne m'a jamais abandonné d'une manière complète, malgré mes épreuves, et je m'acquitte sans peine de mes fonctions de pitre ; je n'ai, pour y réussir, qu'à me rappeler notre argot parisien et les boutades originales des gamins de Paris. Je ne m'occupe ni du présent, ni de l'avenir. Le docteur, comme une Providence visible, veille à tout, prévoit tout, pourvoit à tout. »

Robillard s'était animé en parlant ; l'Anglais, qui l'avait écouté avec attention, dit d'un air pensif :

– Ah ! monsieur Robillard, si avec cette expérience si chèrement acquise, vous étiez Anglais, comme vous seriez un bon.

Il n'acheva pas.

– Un bon. quoi ?

– Ce que je suis. un bon marchand de bestiaux, répliqua Jobson.

Pendant cette conversation, on s'était avancé vers la forge, dont on apercevait déjà les toits d'ardoises, tandis que le bruit monotone de la chute de l'Ain commençait à se faire entendre. Robillard, qui s'était laissé entraîner par ses souvenirs, s'arrêta de nouveau.

– A présent, monsieur Jobson, reprit-il d'un ton calme mais très ferme, je crois vous avoir témoigné toute la patience et toute la confiance désirables ; séparons-nous donc ; nous reprendrons cette conversation une autre fois.

– Et s'il ne me plaisait pas de renoncer à votre aimable compagnie ?

– Ma compagnie pourrait alors devenir fort désagréable, répliqua Robillard en manœuvrant sa canne avec dextérité.

– Moi, dit Jobson en fermant les poings et en prenant une attitude défensive, je sais boxer à la mode anglaise.

– Et moi, je sais manier le bâton à la mode française, répliqua le pitre en redoublant de moulinets.

Peut être Jobson n'avait-il pas voulu faire une démonstration sérieuse, car il changea d'attitude et reprit en souriant :

– Un brave garçon ! aussi résolu que fin Ah ! si nous avions pu nous entendre !... Voyons ! monsieur Robillard, poursuivit-il, ne nous fâchons pas et, puisque vous y tenez, allez à vos affaires.

– A la bonne heure ! Aussi bien un orage se prépare et je crains d'être trempé.

– Oui, le temps se brouille et je vais me hâter de rentrer. Un dernier mot pourtant, ajouta Jobson en baissant la voix ; dans votre affaire, il s'agit d'une amourette, n'est-ce pas ?

– Pardi ! répliqua Robillard bien qu'il sût à présent la fausseté de cette supposition.

– Voyez-vous ça ! Ce docteur Jean qui a l'air si grave, si. oh ! ces Français !

– Mais, sacrebleu ! on ne fait donc pas l'amour en Angleterre ?

Jobson secoua la main du pitre, et, revenant sur ses pas, s'éloigna rapidement.

– Que le diable t'emporte ! grommela Robillard.

Il ne se remit en route qu'après avoir vu l'Anglais disparaître au détour du sentier, et, tout en marchant, il se retournait de temps en temps pour s'assurer qu'il n'avait pas encore l'importun à ses trousses.

Or, l'importun, couché à plat ventre sur le sommet d'un roc, observait avec attention la direction que prenait Robillard, et ne paraissait nullement songer, malgré l'orage prochain, à regagner l'auberge.

Le messenger de Belcourt ne pensa bientôt plus à l'opiniâtre Jobson et ne s'occupa que de remplir sa mission au plus vite. Il atteignit, sans avoir rencontré personne, le bloc de pierre sous lequel il devait déposer la lettre et la glissa à l'endroit désigné ; puis, tirant de sa poche un morceau de linge blanc dont il s'était muni pour cet usage, il l'attacha négligemment à un genêt, comme si le vent l'eût porté là par hasard.

Ces dispositions prises, il resta caché dans les hautes herbes, les yeux fixés sur le château, afin de vérifier si son signal était aperçu.

Il attendit quelques instants, mais rien ne confirma son espérance. Les fenêtres de cette façade du château étaient closes ; aucun rideau ne tremblait derrière les vitres, pour faire supposer qu'on était en éveil, et cette partie du bâtiment paraissait déserte.

Il ne tarda pas à perdre patience.

– Mon maître, pensait-il, a besoin de la réponse pour repartir ce soir même. D'autre part, l'orage est imminent et, s'il éclate, la jeune demoiselle, lors même qu'elle remarquerait enfin le signal, ne pourrait se rendre à la roche. La soirée se passera ainsi et nous perdrons vingt-quatre heures.

Après une nouvelle pause, il se leva brusquement.

– Il n'y a plus à hésiter, dit-il ; voyons si la porte du jardin est encore ouverte.

Et il s'avança, presque en rampant, vers le massif d'arbres qui entourait la maison Viglat.

Tout, dans le petit bâtiment, était fermé comme à l'ordinaire ; la solitude paraissait régner au dedans comme au dehors. Robillard reconnut très-bien la place où il avait lutté contre l'habitant du pavillon, car les herbes étaient piétinées, les arbustes brisés.

Malgré les exigences du moment, il conçut la pensée de chercher son chapeau, resté, l'avant-veille, sur le théâtre du combat. Peut-être n'avait-il

pas été ramassé, et le brave pitre, qui, comme tous les gens habitués à vivre de peu, attachait du prix aux moindres objets lui appartenant, commença une investigation minutieuse au milieu des orties et des ronces.

Comme il était absorbé par cette besogne, le volet d'une des fenêtres du premier étage s'ouvrit furtivement et se referma aussitôt. Puis, il y eut un remuement de meubles dans la maison, et tout redevint silencieux.

Robillard, à la suite de recherches infructueuses, allait pénétrer dans le jardin ; la porte de la maison s'ouvrit, et, Blaisot se montra sur le seuil.

Le teneur de livres avait cette mise bourgeoise et proprette qui lui était habituelle. Quoique sa figure fût couverte de contusions et que sa contenance trahit encore un certain malaise, il n'avait plus de linges autour de la tête, et l'écharpe, qui naguère soutenait son bras, avait disparu.

Il dit à Robillard en souriant :

– C'est vous, camarade ? Ma foi ! sans rancune !... A bon chat bon rat !... Vous voulez votre chapeau, n'est-ce pas ? Je l'ai ramassé hier, dans l'enclos ; je vais vous le rendre.

Le pitre ne s'attendait guère à un semblable accueil ; mais il y avait en lui trop de droiture et de générosité naturelles, pour qu'il ne fût pas touché d'un procédé si plein de mansuétude.

– Merci, monsieur, répliqua-t-il avec rondeur ; ma foi ! ce n'est pas de refus. Où est-il mon chapeau ?

– Là, dans cette bicoque qui me sert de bureau... Entrez.

– Trop de bonté... Me voici.

Et Robillard se dirigea vers la porte. Blaisot s'effaça complaisamment pour le laisser passer, et l'honnête pître se disait à lui-même :

– Comme on se trompe !... Moi qui avais si mauvaise opinion de ce bourgeois !... Rien de tel, pour devenir bons amis, que d'échanger des coups de poing ! Il y a des gens qu'il faut battre pour s'en faire aimer !...

La salle basse du pavillon, avec ses volets de chêne, était, ainsi que nous le savons, très obscure. Un peu de lumière eût pu venir de la porte entrouverte ; mais l'ombre des arbres d'une part, de l'autre les nuages orageux qui envahissaient le ciel, ne permettaient plus de distinguer les objets. Robillard s'avancait presque à tâtons ; la porte se referma et Blaisot dit :

– Attendez, je vais vous conduire. Votre chapeau est dans la pièce d'en haut et il faut monter le prendre.

– On ne voit goutte ici, répliqua Robillard gaiement, et si je ne savais que, lorsque vous y êtes, vous vous éclairez avec une bonne lampe...

Tout à coup, il reçut par derrière une vigoureuse poussée, comme si l'on se fût jeté sur lui à corps perdu. Surpris, il perdit l'équilibre et tomba en avant ; le sol manqua sous ses pieds, et il fut précipité, d'une assez grande hauteur, dans une cave dont il n'avait pas vu la trappe ouverte.

Il resta une minute sans voix et sans mouvement. Il croyait avoir tous les membres brisés et son sang s'échappait par plusieurs blessures. Enfin il poussa quelques faibles plaintes et essaya de se relever. D'en haut, un rire moqueur se fit entendre et Blaisot s'écria :

– Effronté mouchard, j'ai ma revanche cette fois !... Mal t'a pris de venir rôder de ce côté aujourd'hui encore ; tu y laisseras ta peau. Personne n'approche jamais de cette mesure abandonnée ; et moi, je vais quitter ce pays tout-à-l'heure, pour passer à l'étranger. Bon courage ! donc, et tire-toi de là, si tu peux.

Au même instant, la lourde trappe retomba avec fracas.

Robillard voulut adresser quelques supplications à l'homme qui venait de le prendre dans cet horrible piège ; mais selon toute apparence, sa voix ne parvenait pas jusqu'à son bourreau. Il entendit pourtant encore aller et venir au-dessus de sa tête ; puis, la porte de la maison se ferma bruyamment et tout devint silencieux comme la tombe.

C'était une tombe, en effet, pour Robillard. Quand, malgré ses blessures, il se traîna sur les genoux et sur les mains, il s'assura qu'il était dans un caveau, taillé en plein roc, n'ayant même pas un soupirail pour donner de l'air et de la lumière, et ne contenant que quelques soliveaux pourris. Il rencontra un escalier aux marches grossières et le gravit péniblement. Arrivé au sommet, il se heurta contre la trappe et tenta de la soulever en y employant toutes ses forces ; mais elle était solidement assujettie et il reconnut que, même eût-il toute sa vigueur, il ne parviendrait pas à l'ébranler.

Il s'assit sur un morceau de bois vermoulu et s'abandonna aux plus désolantes réflexions. Il n'avait donné à son maître aucune indication

précise sur le bâtiment où il se trouvait enfermé, et en l'absence de Blaisot, qui avait annoncé son départ immédiat pour l'étranger, il se pouvait que, de plusieurs jours, personne ne songeât à y venir. Si d'ici là Robillard ne mourait pas de ses blessures, il devait succomber au manque d'air et à la faim. Il pressentait déjà toutes les horreurs de son agonie et, si brave qu'il fut, il frissonnait.

Un bruit majestueux vint le tirer de l'espèce de torpeur où le jetaient le désespoir et la souffrance. L'orage éclatait au dehors ; c'étaient les grondements du tonnerre qui pénétraient jusqu'à lui.

– Ah ! que ne suis-je exposé, murmura-t-il, aux torrents d'eau qui tombent du ciel !... Dieu veuille m'assister ! S'il ne vient pas à mon aide, c'en est fait de moi !

L'orage ne tarda pas à s'apaiser et rien ne troubla plus le morne silence du caveau. Le malheureux, enterré vivant, alla s'étendre sur le sol ; une espèce de somnolence s'empara de lui, et, quoique par intervalles il soulevât la tête pour écouter, rien n'annonçait une délivrance possible. Les heures s'écoulèrent longues, douloureuses, pleines d'angoisses, sans apporter la moindre espérance de salut.

XIX

Scène de famille

Disons ce qui avait occupé Joséphine, pendant que Robillard attendait inutilement la réponse à son signal.

Deluzy, à la suite d'une nouvelle conversation avec Blaisot, était rentré, plus sombre et plus abattu que jamais. Ayant appris que sa femme se trouvait au salon avec le reste de la famille, il s'empressa de s'y rendre.

Victoire était assise à côté de Joséphine ; l'une et l'autre travaillaient à des ouvrages de broderie. Quoiqu'une intimité triste parût régner entre les deux sœurs, elles ne se disaient rien et se bornaient parfois à se regarder en soupirant. Le vieux Jolivet, accablé par la température orageuse, sommeillait dans un fauteuil, comme cela lui arrivait souvent, tandis que Léon, assis devant une table, traçait tant bien que mal une page d'écriture.

A la vue de son beau-frère, Joséphine se leva pour se retirer. Depuis la veille surtout, Deluzy lui inspirait une véritable horreur ; et d'ailleurs, elle voulait s'assurer si, comme elle l'espérait, un signal du dehors n'annonçait pas un message de Belcourt.

– Restez, ma chère, lui dit Deluzy avec douceur ; j'ai à parler à Victoire et vos avis seront peut-être nécessaires.

M^{lle} Jolivet se rassit en silence. Victoire ne put retenir un mouvement d'inquiétude, presque d'effroi.

– Mon Dieu ! monsieur, demanda-t-elle, qu'avez-vous à me dire ?

– Rien de fâcheux, répliqua Deluzy avec empressement ; au contraire. Puisque vous aimez les voyages, je vais vous en proposer un, où vous trouverez certainement du plaisir.

– Mais je n’aime pas. je n’ai jamais aimé les voyages ! s’écria Victoire. N’avons-nous pas assez couru le monde, ces dernières années ? Je préfère de beaucoup vivre paisiblement ici auprès de mon père, de mon fils, de mon excellente Joséphine.

– Allons donc ! vous ignorez encore ce que vous refusez, ma pauvre Victoire ; il ne s’agit plus d’aller vivre dans cette brumeuse Angleterre, dans cette bruyante ville de Londres, si ennuyeuse le dimanche... et même tous les jours. Que diriez-vous d’une promenade en Suisse, où vous auriez toute facilité pour faire des ascensions de montagnes, pour visiter des glaciers ? Vous m’avez témoigné maintes fois le désir de connaître ce beau pays dont, à vrai dire, nous ne sommes ici qu’à deux pas.

– Ah ! s’il s’agit de la Suisse... un voyage de huit jours au plus... Eh bien ! nous verrons plus tard ; je suis à peine remise de mes dernières fatigues.

– C’est que, si ce voyage doit s’accomplir, il faut qu’il ait lieu dans un bref délai.

– Quand donc ? demanda M^{me} Deluzy.

– Demain... ce soir même, si la chose est possible.

– Ce soir ! y pensez-vous ? Après avoir attendu si longtemps, nous pouvons bien attendre encore.

– Tenez, Victoire, répliqua Deluzy en détournant la tête, j’ai pour partir immédiatement des raisons particulières. Certaines affaires...très-importantes... exigent que je me rende en Suisse sans retard.

– En ce cas, monsieur, je vous demanderai la permission de vous laisser partir seul. Je ne serais qu’un embarras pour vous dans un voyage d’affaires.

Le maître de forge fronça le sourcil.

– Ah ! dit-il sèchement, voilà du nouveau !... Vous montrez d’ordinaire, madame, plus de complaisance et d’obéissance.

M^{me} Deluzy, habituée, en effet, à trembler devant son mari, fut sur le point de fléchir ; un regard de Joséphine lui rendit courage.

– Monsieur, reprit-elle, vous m’excuserez, mais je ne saurais vous être d’aucune utilité et je désire me reposer quelque temps en famille. Accordez-

moi deux ou trois jours et alors, s'il le faut absolument, je vous accompagnerai.

– Il m'est impossible de retarder mon départ. J'attendrai jusqu'à demain... Peut-être aurai-je à regretter de ne pas être parti ce soir même.

– Ah ! ah ! il veut se sauver ! dit une voix incisive et railleuse ; je savais bien qu'il en viendrait là !

C'était Jolivet qui, tiré de son sommeil, prenait brusquement part à la conversation.

M^{me} Deluzy éprouva un tressaillement ; néanmoins, personne ne parut avoir entendu l'observation du vieillard en enfance.

– Enfin, monsieur, reprit Victoire, pourquoi, si je ne peux vous être d'aucune aide, exiger de moi...

– Eh ! madame, interrompit le maître de forge poussé à bout, ne comprenez-vous pas que, dans votre intérêt même, je dois insister sur votre prompt départ ? Je vous l'ai dit déjà, si je tombe dans un abîme, vous y tomberez avec moi.

Ces paroles énigmatiques causèrent une profonde terreur à tous les assistants. M^{me} Deluzy parut en comprendre le sens mieux que personne et s'écria désespérée :

– Quoi ! monsieur, auriez-vous été assez imprudent. A la vérité, vous m'avez employée, depuis quelque temps, à d'étranges et mystérieuses besognes, que l'ignorance et ma confiance en vous m'empêchaient de refuser. Au nom du ciel ! qu'avez-vous fait ? et si vous avez fait mal, comment, moi, aurais-je à en rendre compte ?

– Parlez, monsieur, dit à son tour Joséphine terrifiée, que devons-nous craindre ?

– Mais. rien, balbutia le maître de forge ; seulement, on ne peut pas prévoir. Tels événements peuvent survenir.

Le vieux Jolivet était debout. L'indignation et la colère semblaient lui avoir rendu son intelligence. Le teint rouge, l'œil enflammé, il s'écria :

– Le lâche ! le misérable !... Il ne lui manquait plus que d'avoir rendu ma malheureuse fille complice involontaire de ses infamies !

Deluzy, dans son mortel embarras, saisit avec empressement un moyen de faire diversion.

– Ah ! ça, dit-il d'un ton dédaigneux, parce que ce vieux tanneur n'a plus son bon sens, me faudra-t-il supporter ses injures ?

Les deux sœurs se hâtèrent d'intervenir.

– Mon ami, murmura Victoire en joignant les mains, songez, je vous en supplie.

– Monsieur, dit Joséphine avec fermeté, vous devriez montrer plus d'indulgence pour un homme, envers lequel vous avez été si coupable.

Jolivet ne s'apaisait pas.

– Scélérat ! reprit-il avec une véhémence extraordinaire, si ma raison fléchit par moments, n'est-ce pas à la suite des chagrins et des hontes que tu m'as causés ? Ah ! pourquoi cette folie ne m'ôte-t-elle pas la mémoire et la conscience des maux que je suis impuissant à empêcher ? Ce fut un jour funeste celui où je t'acceptai pour gendre, toi le manufacturier ruiné, le dissipateur débauché, le faussaire, le.

– Taisez-vous ! interrompit Deluzy.

– Mon père, de grâce, soyez calme ! dit Joséphine, en prenant les mains de Jolivet : vous vous faites du mal.

– Monsieur, murmura Victoire à l'oreille de son mari, je partirai, mais je vous en conjure, n'oubliez pas ce que vous devez à mon père.

Jolivet, arrivé au paroxysme de la colère, n'écoutait pas les supplications de sa plus jeune fille.

– Laisse-moi, disait-il en se débattant, il faut que ce misérable sache une bonne fois l'horreur et le mépris qu'il m'inspire. Hypocrite, menteur, sans cœur et sans âme, il a fait déjà et il fera encore notre malheur à tous !..... Mes pauvres enfants, je suis tombé si bas que je ne peux plus ni vous protéger, ni vous venger ; mais si Dieu entend la prière d'un malheureux vieillard.

Un éclat de rire l'interrompit.

– Ah ! la malédiction classique ! s'écria Deluzy ; bravo ! papa Jolivet ; ne vous gênez pas. Maudissez-moi bien. là, dans les règles. Ça vous soulagera le cœur !

Les dames éperdues s'étaient jetées entre le beau-père et le gendre, cherchant à les entraîner chacun de son côté. L'un et l'autre résistèrent.

Deluzy ne cessait de ricaner ; Jolivet, que Joséphine avait peine à contenir, étendit le bras vers le maître de forge.

– Ris, infâme ! s’écria-t-il d’un ton dont rien n’égalait la violence ; tu ne crois pas plus à Dieu que tu ne crois à l’honneur, à la probité, à tous les sentiments élevés. Mais tu crois, du moins, à la justice humaine, et c’est elle qui se chargera de te châtier, en attendant l’autre. Moi, je suis un homme du temps passé, conservant les vieilles croyances ; je sais qu’il y a, au-dessus de nous, un être souverain et puissant, qui nous voit, nous entend, nous juge et nous punit. J’appelle ses plus terribles malédictions sur ta tête !

Au même instant, un éclair éblouissant pénétra dans le salon et un épouvantable coup de tonnerre fit trembler la maison jusque dans ses fondements. Le vent, la grêle et la pluie s’engouffrèrent avec fracas par les fenêtres ouvertes, renversant les objets légers, faisant voltiger les rideaux et les tentures.

La simultanéité de cet orage avec les paroles solennelles que Jolivet venait de prononcer, impressionna tous les assistants. Les femmes pâlirent et se signèrent. Léon poussa un cri d’effroi et courut se réfugier auprès de Victoire. Deluzy lui-même ne put retenir un mouvement brusque, assez semblable à un frisson, et recula d’un pas. Quant à Jolivet, son exaltation devint un véritable délire.

– L’entendez-vous ? s’écria-t-il en indiquant le ciel ; Dieu m’exauce. Dieu parle avec sa grande voix... Impie ! ajouta-t-il en se tournant vers son gendre, tu ne voulais pas croire à la vengeance divine, à la puissance de la malédiction paternelle ; douteras-tu maintenant ? Tu vas expier tes fautes ; les désastres que tu as accumulés sur nos têtes retomberont sur la tienne. Et nous serons tous contents. Nous rirons à notre tour. Nous. nous...

Il ne prononça plus que des paroles sans suite, agita les bras et tomba lourdement sur le tapis.

Une confusion extrême régna dans le salon. Les deux sœurs se précipitèrent pour relever le vieillard, qui avait perdu connaissance. Ne pouvant y réussir, Joséphine mit en branle toutes les sonnettes de la maison afin d’appeler les domestiques, qui accoururent, tandis que Victoire s’écriait en se tordant les mains :

– Grand Dieu ! c’est une nouvelle attaque ! Cette funeste discussion est cause.

– Ne t’alarme pas, ma sœur, reprit Joséphine ; le médecin de Saint-Siméon m’a prescrit ce qu’il fallait faire en pareil cas. On va d’abord transporter notre père à sa chambre ; puis, Julien prendra le cabriolet et ira chercher le docteur à la ville.

– Je vais atteler sur-le-champ, répliqua Julien qui venait d’entrer.

– On devrait attendre mes ordres ! s’écria Deluzy impérieusement ; je suis encore le maître ici. Julien partira aussitôt que cette pluie aura cessé.

– Il n’y a pas une minute à perdre, dit Joséphine avec fermeté ; la présence du médecin est indispensable.

Julien annonça qu’il allait se mettre en route dès que M. Jolivet aurait été transporté dans sa chambre.

Comme l’on procédait à cette opération, sous la surveillance de Victoire, Joséphine s’approcha de Deluzy et lui dit tout bas :

– C’est vous encore, monsieur, qui avez provoqué cette scène cruelle. Si mon père meurt, vous en serez responsable.

– Eh ! ma chère, répliqua Deluzy de même en ricanant, s’il meurt, sera-ce par l’effet de mon impatience à supporter ses injures, ou par celui de « votre poudre blanche ? »

Joséphine le foudroya du regard.

– Souvenez-vous, dit-elle avec énergie, que je vous défends d’approcher de sa chambre.

Et elle se hâta de rejoindre les gens qui portaient le vieux Jolivet. Léon, malgré sa turbulence et son indocilité, ne manquait pas de cœur ; il suivait en pleurant à chaudes larmes et criait :

– Oh ! mon pauvre grand-papa !... On a fâché mon grand-papa !

Deluzy regagna sa chambre. Ses traits, si sombres tout à l’heure, s’étaient éclaircis.

– Ma foi, murmurait-il, si ce vieux venait enfin à tourner de l’œil, ce serait une fameuse affaire ! Qui sait ? Attendons à demain. Pourvu que d’ici à demain. Bah ! ce Blaisot n’est qu’un trembleur ; qu’il parte, s’il en a la fantaisie. Je veux savoir si je ne vais pas hériter encore de cent mille écus !

L'orage étant passé, le médecin vint au château, mais n'osa se prononcer sur l'issue possible de la crise.

Toute la nuit suivante, les deux sœurs veillèrent auprès du malade, et Joséphine pendant la soirée n'avait pas eu une minute pour aller s'assurer si un signal extérieur n'annonçait pas quelque message.

XX

L'Arrestation

Le même soir, à l'auberge de la station, le docteur Belcourt s'étonnait et commençait à s'alarmer de l'absence prolongée de Robillard. Il était neuf heures et le train de Mâcon passait à dix ; si le docteur ne prenait pas ce train, c'était un jour de perdu pour les intérêts de Joséphine Jolivet. Robillard connaissait cet état de choses ; et, même dans le cas où sa mission eut éprouvé quelque contre-temps, il eût dû être de retour.

Ne sachant que penser, Belcourt, après avoir invité la veuve Martin à le prévenir si son aide rentrait inopinément, se mit à se promener, avec une impatience croissante, sur une petite place ombragée de jeunes arbres, qui s'étendait entre le village de la station et la gare du chemin de fer.

Depuis quelques instants, il arpentait le terrain en long et en large ; il rencontra l'Anglais Jobson, qui sortait, lui, on ne savait d'où.

– Ah ! vous voilà, docteur ? demanda Jobson distraitement ; vous allez partir sans doute ?

– Je ne sais si je partirai ce soir ; croiriez-vous qu'à l'heure où nous sommes, Robillard n'est pas encore revenu ?... Je crains qu'à l'endroit où je l'ai envoyé, il n'ait rencontré l'individu avec lequel il a eu récemment une rixe.

– Ah ! oui, dit l'Anglais, qui prit tout à coup un vif intérêt à la conversation, l'individu qui a donné ce beau coup de poing à Robillard que l'on voulait faire passer pour la meurtrissure d'une chute. Le connaissez-vous, docteur ?

– Moi, très-peu. C’est un nommé Blaisot. ancien teneur de livres, dont la position est assez équivoque à la forge du Saut. Je ne sais pas exactement ce qui s’est passé entre lui et Robillard, mais.

Il s’interrompt.

– Mais... quoi ? demanda Jobson.

Le sifflet à vapeur d’une locomotive se faisait entendre à quelque distance.

– Voici le train de Genève ! dit précipitamment Belcourt ; il faut que j’aille voir si Robillard a donné enfin de ses nouvelles.

– Je rentre aussi, répondit l’Anglais.

Tous les deux se dirigèrent à pas rapides vers l’auberge ; le docteur heurta par inadvertance un homme modestement vêtu, qui venait en sens contraire, et qui, une petite valise à la main, se rendait à la gare, comme pour monter dans le train de passage. Le choc fut si brusque que le voyageur faillit être renversé, et à la lueur d’un réverbère, Belcourt reconnut Blaisot.

Le soi-disant teneur de livres, de son côté, examina d’un air d’inquiétude les deux personnes qui l’avaient bousculé involontairement. Le docteur, avec son menton rasé, était tout à fait méconnaissable ; l’Anglais, sous son costume de paysan jurassien, n’avait plus rien qui trahit sa nationalité. Blaisot se rassura donc et dit avec une humilité douceuse :

– Pardon, messieurs... mille excuses ! Je suis pressé et je ne vous voyais pas.

En même temps, il se remit en marche pour la gare.

– Voilà un singulier hasard ! dit Belcourt, tout bas à Jobson ; cet homme est précisément Blaisot, dont nous parlions tout à l’heure.

– En êtes-vous sûr ?

– Je ne l’ai vu qu’une fois, mais sa face porte encore les marques de sa lutte avec mon aide. Il a l’air de se mettre en voyage ; où diable peut-il aller ainsi ?

L’Anglais ne répondait pas ; tout à coup il se frappa le front.

– C’est mon homme ou que le diable m’emporte ! s’écria-t-il ; eh bien ! j’en aurai le cœur net. Monsieur Jean, dites à M^{me} Martin, qu’on ne

m'attende pas de cette nuit. Je reviendrai. quand je pourrai, mais j'espère revenir bientôt. Au revoir !

– Qu'est-ce qui vous prend donc ? demanda le docteur tout surpris.

Jobson agita la main et se dirigea, à son tour, vers la gare.

Belcourt eut d'abord la pensée de le rejoindre ; mais le train venait de faire halte, et il n'y avait pas une minute à perdre pour s'assurer si Robillard était de retour.

L'Anglais était entré dans le vestibule de la gare, où quelques gens du pays prenaient au bureau leurs billets pour le départ. Il n'eut pas de peine à revoir Blaisot qui, sa valise à la main, s'avancait avec les autres vers le guichet. Il se glissa derrière lui, en affectant un air effaré.

Quand le tour de Blaisot fut venu de demander son ticket, il dit à la buraliste presque à voix basse :

– Une seconde pour Genève.

Si bas qu'il eût parlé, Jobson avait très bien entendu, et cinq minutes plus tard, lorsque le train se remit en marche, Blaisot et l'Anglais se trouvèrent assis en face l'un de l'autre, dans un compartiment de seconde classe où ils étaient seuls.

On roula en silence pendant quelques instants. Jobson se gardait bien de montrer de l'empressement à entamer la conversation ; il se contentait d'avoir pour Blaisot ces petits soins, ces attentions que les voyageurs polis ont entre eux. Il ne le perdait pourtant pas de vue et, à la lueur de la lampe qui, selon l'usage, éclairait le compartiment, il semblait étudier les moindres détails de sa personne.

Au bout de quelques kilomètres, Jobson dit, d'un air ennuyé et comme un homme à qui le silence commence à peser :

– Moi, je viens de la *vogue* de Saint-Siméon. Vous, monsieur, en venez-vous aussi ?

– Moi, non, répliqua Blaisot.

Et il tourna la tête d'un autre côté.

On parcourut encore une assez longue distance, sans qu'aucune parole eût été échangée.

Feignant d'oublier la répugnance de son voisin à causer, Jobson reprit de son ton indifférent :

– Je suis marchand de bestiaux, et je vais en Suisse acheter des vaches laitières. Allez-vous aussi en Suisse, monsieur ?...

– Je ne vais pas en Suisse, répondit Blaisot.

Puis, il s'arrangea dans un coin du wagon, comme s'il voulait dormir.

– Hum ! pensa Jobson, il n'est pas bavard. J'aurai mon tour.

Il prit également ses dispositions pour dormir, mais il s'installa près de la portière de sortie, afin que l'autre ne pût quitter le wagon sans qu'il en eût connaissance.

Le jour vint et le train approchait de Bellegarde ; c'est la dernière station française, et, en cet endroit, tous les voyageurs pour la Suisse étaient, à cette époque, obligés d'exhiber leurs passeports ou tout au moins de prouver leur identité. De nombreux douaniers, des employés et des gendarmes exerçaient à cette station une police, indispensable sur la frontière.

Nos deux voyageurs étaient maintenant tout à fait éveillés. L'Anglais, voyant le train manœuvrer pour entrer en gare, dit à son compagnon :

– Que c'est ennuyeux ! Il va falloir descendre et se faire reconnaître. Avez-vous un passeport ?

– Certainement, répliqua Blaisot.

– Vous êtes bien heureux ! Moi, je n'avais pas prévu. Je vais éprouver peut-être quelques difficultés. Au diable !

Le train s'étant arrêté, les voyageurs furent invités à entrer dans une vaste salle. On les y enferma jusqu'à ce que tous eussent passé successivement devant un inspecteur de police, chargé de demander les « papiers » à ceux qui sortaient de France.

Blaisot, sa petite valise à la main, et l'Anglais restaient confondus dans la foule. Jobson, certain que son compagnon ne pouvait s'échapper avant d'avoir rempli les formalités ordinaires, dit précipitamment :

– Pour éviter tout retard, il faut que j'essaye de m'entendre avec le chef de la police. Au revoir, monsieur !

– Adieu, répondit Blaisot d'un ton maussade.

Jobson s'esquiva et Blaisot prit « la queue » pour défiler devant l'inspecteur qui avait mission d'examiner les passeports.

La « queue » était longue ; ce fut seulement au bout d'une demi-heure qu'il atteignit le bureau de police. Quand il leva timidement les yeux, il

aperçut, derrière l'inspecteur et ses aides, un commissaire, revêtu de son écharpe. Le commissaire causait à voix basse... avec le soi-disant marchand de bestiaux, Jobson.

Une lueur sinistre se fit dans l'esprit de Blaisot ; il frissonna et sembla vouloir revenir en arrière. Mais la foule le poussait et un sergent de ville, de deux mètres de haut, se trouvait justement à son côté. D'ailleurs, un signe de Jobson l'avait déjà désigné à l'attention du commissaire, de l'inspecteur et de tous les subalternes.

– Avez-vous un passeport ? lui demanda-t-on.

– Oui, monsieur. le voici.

Et Blaisot, dont la main tremblait, présenta un passeport, qui paraissait fort en règle et qui était au nom de « *Charles Carpentier*, employé de commerce, demeurant à Paris. »

L'officier de police jeta un coup d'œil sur le papier et ne sembla rien y trouver à redire ; mais le commissaire le prit à son tour et l'examina avec Jobson. Ils discutèrent tout bas. Enfin le commissaire, tenant le passeport à la main, s'approcha de la balustrade qui séparait le bureau du public et dit à Blaisot :

– Etes-vous Charles Carpentier ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien. Sergents de ville, saisissez cet homme. Son passeport est l'œuvre d'un faussaire.

Le soi-disant teneur de livres sentit une large main se poser sur son bras. Au même instant, une porte s'ouvrit dans la balustrade, et, entraîné par le gigantesque agent, il se trouva dans l'enceinte des officiers de justice.

Cet événement avait causé une certaine agitation parmi les voyageurs, mais elle ne fut pas de longue durée. Le défilé devant le bureau continua, tandis que Blaisot était conduit dans une pièce intérieure, où Jobson et le commissaire le suivirent.

On le fit asseoir et le commissaire voulait l'interroger ; mais Jobson, qui semblait avoir une grande autorité, lui dit quelques mots à voix basse. Le fonctionnaire s'inclina et le prétendu marchand de bestiaux s'approcha du prisonnier.

– Ah ! monsieur Blaisot, lui dit-il en désignant le passeport, voilà ce qu'on peut appeler un véritable bijou !... Le papier, les signatures, les timbres, tout est d'une étonnante perfection et on aurait très-bien pu s'y laisser prendre, si je ne m'étais trouvé là... Vous n'avez décidément pas de chance depuis quelque temps, monsieur Blaisot !

– Je ne m'appelle pas Blaisot, répliqua le prisonnier.

– C'est pourtant sous ce nom que vous avez reçu d'un certain M. Robillard, à la forge du Saut, les magnifiques coups de poing qui enlaidissent en ce moment votre charmant visage. Ensuite, je croirais volontiers que vous ne vous appelez pas plus Blaisot que Charles Carpentier et il nous faudra vous trouver un autre nom.

– Lequel ?

– Celui d'Eusèbe Blanchet. Un admirable artiste, célèbre à Cayenne et autres lieux, et qui s'est immortalisé récemment par son imitation des billets de la banque d'Angleterre.

Blaisot faillit tomber à la renverse. Cependant il balbutia avec effort :

– Je. je ne connais pas cette personne.

Jobson sourit et se remit à parler bas au magistrat, qui lui témoignait beaucoup de déférence. A la suite de cet entretien, le commissaire dit à l'agent de police :

– Fouillez cet homme, et ouvrez-nous sa valise.

L'agent retira prestement des poches de Blaisot, outre quelques objets insignifiants, un revolver chargé, un couteau-poignard et enfin un portefeuille renfermant sept ou huit billets de mille francs de la Banque française, et un certain nombre de bank-notes anglaises de cent livres (2,500 fr.) chacune. Du reste, ni lettres, ni papiers.

Jobson examina attentivement les précieux chiffons.

– Je m'en doutais ! s'écria-t-il ; les billets français me semblent de très bon aloi ; quant aux bank-notes, elles sont d'une fabrication qui m'est très connue.

Il tira de son propre portefeuille une bank-note identiquement semblable à celles de Blaisot, et s'aidant d'une loupe, il fit remarquer au commissaire certains détails dont il expliqua l'importance.

– Voyez-vous, poursuivit-il, en partant pour la Suisse, M. Carpentier. ou Blaisot. ou Eusèbe Blanchet s’est précautionné, à tout événement, de quelques beaux produits de son industrie. Une occasion pouvait se présenter là-bas de faire passer ses bank-notes. On ne s’y fiait pas trop pourtant, car on s’était pourvu d’excellents billets français. Quoi qu’il en soit, monsieur le commissaire, je vous prie de mettre toutes ces valeurs sous enveloppe, en attestant d’une façon légale qu’elles ont été trouvées sur le prévenu ; elles seront décisives dans le procès.

Blaisot était tellement anéanti qu’il ne prononçait pas un mot pour protester ou se défendre. Sur un signe de Jobson, l’agent de police s’empara de la valise, fermée seulement par des courroies, et en inventoria le contenu.

On n’y trouva qu’un peu de linge et quelques effets. Les seuls objets dignes d’attention étaient des burins, d’une trempe très fine, et d’autres outils de graveur en taille douce. Jobson les remit au commissaire pour servir encore de pièces à conviction. Néanmoins, il s’attendait sans doute à découvrir mieux dans la valise et il dit à l’agent :

– Qu’y a-t-il encore ?

– Plus rien, monsieur. Au fond, quelques feuilles de papier blanc pour servir d’emballage.

– Voyons cela.

Et Jobson, fouillant lui-même dans la valise, prit plusieurs feuilles de papier épais appliquées, en effet, sur le fond.

Cette espèce de cahier lui semblait bien lourd ; en le secouant, il en fit tomber une plaque de cuivre sur laquelle il y avait des traces au burin.

Blaisot ne put retenir un faible gémissement.

– Qu’avons-nous là ? reprit Jobson d’un ton joyeux en ramassant la plaque ; parbleu ! il serait plaisant que nous eussions mis la main sur la fameuse planche aux bank-notes !

Il tourna et retourna la plaque, et finit par l’étudier à la loupe.

– Que diable est ceci ? reprit-il ; je n’y comprends rien. Quels caractères baroques !

– On dirait des caractères russes, remarqua le commissaire.

– Russes ! parbleu ! vous avez raison. C’est une planche inachevée, qui doit servir à fabriquer des billets de banque de Russie, et l’ouvrage, quoique

incomplet, s'annonce comme tout à fait digne de son auteur. Mes compliments, monsieur Eusèbe Blanchet ! Vous avez plusieurs cordes à votre arc ; si les valeurs anglaises et françaises devaient vous manquer, vous étiez en mesure de vous créer des ressources avec les valeurs russes. Ah ! vous êtes joliment crâne ! Vous aviez déjà à vos trousses la France et l'Angleterre, voilà que vous voulez y avoir en outre Sa Majesté le czar de toutes les Russies !

Blaisot cachait son visage dans ses mains.

– Eh bien ! monsieur le commissaire, reprit Jobson d'un ton sérieux, êtes-vous suffisamment édifié sur l'importance de la capture que nous venons de faire, et voyez-vous un inconvénient à me prêter votre concours ?

– Non, monsieur ; cette circonstance seule que l'homme ici présent s'est servi d'un faux passeport, m'obligerait à l'arrêter. D'ailleurs, l'ordre dont vous êtes porteur et qui, sur la demande de l'ambassadeur d'Angleterre, vous a été délivré par le secrétariat général de la police, vous autorise à requérir tous les agents de la force publique en France, pour l'exécution de votre mission. Que faut-il faire ?

– D'abord, mettre ce gaillard hors d'état de nous jouer un mauvais tour.

On passa des menottes aux poignets de Blaisot ; et on lui attacha aux jambes une corde lâche qui, sans l'empêcher tout à fait de marcher, devait l'empêcher de courir.

– Que l'on veille bien sur lui, dit Jobson ; si j'en crois les rapports qui m'ont été communiqués, il est résolu autant que fin. Il ne faudrait pas se laisser prendre à ses airs de sainte-nitouche.

Et il se remit à causer tout bas avec le commissaire. Les autres personnes présentes n'entendaient pas cette conversation : mais, sur une observation de l'Anglais, l'officier de police s'écria au comble de l'étonnement :

– Vous allez prendre le reste de la bande !... Ah ! çà, il y a donc une bande de faux-monnayeurs ?

– Il y a ceux qui ont fait l'émission des fausses bank-notes, et je les poursuivrai avec autant d'énergie que le graveur. Je les connais déjà, je sais où ils demeurent ; avant vingt – quatre heures, leur tour viendra.

En entendant cette assurance, Blaisot eut un sourire singulier, où se trahissait une joie méchante. Le commissaire reprit tout haut :

– Il suffit, monsieur ; s’il survient des difficultés de droit international, c’est à de plus puissants que moi de les résoudre.

Puis, s’adressant aux gens de police :

– Que deux hommes se tiennent prêts à conduire le prisonnier dans la ville qui sera désignée par M. Jobson, agent anglais. On partira par le train qui doit passer ce soir à six heures.

Blaisot, cette fois, sortit de son mutisme.

– Où va-t-on me conduire ? demanda-t-il.

– Vous le verrez, mon cher, dit Jobson, en reprenant son air goguenard ; tenez, vous avez quitté si précipitamment la forge que vous êtes capable de ne pas avoir pris congé de vos amis !... Il importe de réparer cette inconvenance, et peut-être vous en fournirai-je l’occasion.

Laissant Blaisot à la garde de la force publique, il alla lui-même se préparer au départ.

XXI

En présence

Le docteur Jean, ou plutôt Belcourt, avait passé la nuit sans dormir, en proie à de cruelles perplexités, N'ayant plus ni famille ni amis, il éprouvait une sollicitude presque paternelle pour ses serviteurs et particulièrement pour Robillard, dont il avait reconnu les qualités sérieuses, sous des apparences de bohème. D'ailleurs, cette absence prolongée pouvait annoncer des dangers, non-seulement pour le pitre, mais encore pour certaines personnes qui, à d'autres titres, intéressaient vivement le docteur.

Dès les premières lueurs du jour, il quitta l'auberge, après avoir donné ses instructions à la veuve Martin, qui était elle-même fort inquiète, et il prit le chemin de la Forge.

Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour faire le trajet, et en arrivant près du château, son premier soin fut de visiter la roche qui devait recéler la correspondance. La loque blanche, attachée par Robillard à un arbuste voisin, s'y trouvait encore ; mais Belcourt, ayant glissé la main dans la cavité destinée à servir de boîte aux lettres, n'en tira que le papier déposé la veille.

– Mon Dieu ! que s'est-il passé ? murmura-t-il.

Il regarda une fenêtre, qu'il savait être celle de la chambre de Joséphine ; elle était fermée comme les autres.

Décidément quelque fait extraordinaire s'était produit et Belcourt chercha un moyen d'avoir des nouvelles. Il se souvenait que Robillard, lorsqu'il avait parlé la première fois à Joséphine, était entré au château par

une porte du jardin, et il longea extérieurement le mur d'enceinte afin de découvrir cette porte.

Il suivit à peu près le chemin qu'avait suivi Robillard et s'assura que son messenger n'avait pu ni tomber d'une roche, ni rouler au fond d'un précipice, comme il l'avait craint. Le sol, quoique tourmenté, n'offrait aucun danger possible, même par la nuit la plus noire.

Il atteignit l'espèce d'enclos, encombré d'arbres rabougris, au milieu duquel s'élevait le petit bâtiment, dont nous avons parlé tant de fois. Belcourt ne vit dans cette construction qu'une vieille maison de paysan, bonne tout au plus à servir de grenier à foin, ou de resserre pour les instruments de labourage ; le seuil, jonché de feuilles sèches par le dernier orage, ne paraissait pas avoir été franchi depuis longtemps.

Belcourt, plutôt pour l'acquit de sa conscience que dans l'espoir d'obtenir un résultat quelconque, frappa bruyamment la porte avec sa canne. Après un moment d'attente, il lui sembla qu'un frapement intérieur répondait au sien ; mais ce bruit était si peu perceptible qu'il crut s'être trompé. Aussi bien, le grondement sourd de la cascade couvrait toute espèce de son faible et douteux. Le docteur n'accorda donc aucune attention à cette circonstance, et, sans même renouveler sa tentative, il s'éloigna du bâtiment pour chercher la porte du jardin, qui devait en être voisine.

Il la trouva bien vite ; mais elle était fermée.

– Allons ! se dit Belcourt avec détermination, il ne m'est plus permis d'hésiter ; quoi qu'il en doive résulter pour moi et pour d'autres, il faut que j'entre ouvertement au château de la Forge, que je sache ce qu'est devenu Robillard.

Et il se dirigea vers la grille, qui décorait l'entrée principale de l'habitation.

Il aperçut dans la cour le domestique Julien qui, aidé d'une espèce de valet d'écurie, venait de tirer de la remise un char-à-bancs. Des malles et des cartons étaient prêts à être chargés, comme si l'on disposait tout pour un départ.

Julien s'avança vers le docteur et lui demanda ce qu'il souhaitait.

– Quelques renseignements que vous pourrez peut-être me donner, dit Belcourt d'un ton bienveillant.

Alors seulement Julien le reconnut.

– Le docteur Jean ! s’écria-t-il ; ah ! monsieur, qui se serait attendu à vous voir ici ?... Mais de quoi s’agit-il ? J’ai hâte, car mes maîtres vont partir. à moins que l’événement de cette nuit n’amène un contre-ordre.

– Un événement ! quel est-il, monsieur Julien ?

– Vous avez vu ici M. Jolivet. Vous savez ce vieux bonhomme, qui était en enfance !... Il est mort ce matin, à la suite d’une colère. M^{me} Deluzy et M^{lle} Joséphine ne l’ont pas quitté jusqu’au dernier moment, et elles sont encore tout en larmes auprès du défunt.

– Ah ! M. Jolivet est mort ! dit le docteur.

Ce fait expliquait l’indifférence apparente de Joséphine pour le signal de la roche.

Belcourt reprit, après un intervalle de silence :

– C’est un grand malheur. Mais je suis obligé, monsieur Julien, de vous adresser des questions au sujet d’une autre personne qui m’intéresse vivement. Hier, dans la journée, avez-vous vu mon aide Robillard ?

– Robillard ! je ne l’ai pas vu depuis le jour où il est parti avec vous. et je le croyais bien loin.

– Il est venu hier à la Forge, et depuis ce temps on n’a plus entendu parler de lui. Tenez, il y a une autre personne de la maison qui aurait pu en donner des nouvelles ; c’est un nommé Blaisot, employé ici je ne sais à quoi, et qui s’est battu, il y a deux jours, avec mon aide.

– Oui, et Blaisot, prétendait avoir dégringolé du haut en bas d’un escalier !... Seulement vous ne pouvez parler à Blaisot, monsieur ; il est parti pour un voyage.

– Je le sais, car il est monté hier au soir dans le train de Genève. A présent, je m’explique son départ subit ; sans doute Robillard et Blaisot se seront rencontrés, une rixe nouvelle aura éclaté entre eux, et Blaisot, après avoir tué mon malheureux aide, aura fui à l’étranger.

– Est-ce possible ? Ce Blaisot était un mauvais homme, je l’avoue ; personne ne l’aimait et si monsieur ne l’avait soutenu. Cependant je ne crois pas qu’il ait commis un crime aussi horrible, d’autant moins que M. Robillard ne se serait pas laissé faire.

– Quoi qu’il en soit, Julien, ne pourrais-je voir M^{lle} Joséphine Jolivet ?

– M^{lle} Joséphine !..... J'ignore si elle peut recevoir en ce moment.

– Prévenez-la ; je comprends combien est saint et respectable le devoir qu'elle remplit ; mais peut-être l'importance de l'affaire dont j'ai à l'entretenir.

– Allons ! je vais essayer... quoique je m'expose à être rembarqué.

Julien se dirigea vers la maison, tandis que Belcourt restait devant la remise. Comme le domestique allait monter le perron du château, Deluzy, en costume-de voyage, apparut à l'entrée du vestibule et s'écria d'un ton d'impatience :

– Quoi ! Julien, la voiture n'est-elle pas prête encore ?

– Monsieur a donc toujours l'intention de partir ? Je croyais qu'à cause de ce qui vient d'arriver, vous remettriez votre départ jusqu'après l'enterrement.

Allons donc ! Parce que ce vieux bonhomme, qui n'a jamais su rien faire à propos et qui, du reste, n'existait plus, moralement parlant, depuis une année, s'est avisé d'expirer cette nuit, renoncerons-nous, M^{me} Deluzy et moi, à un voyage devenu indispensable ?..... Vous vous chargerez des formalités à remplir au sujet de cette mort intempestive, Julien, et ce ne sera ni long ni difficile. Où allez-vous donc ?

– Annoncer à M^{lle} Joséphine que M. le docteur Jean désire lui parler.

Et il désignait le docteur, immobile à l'autre extrémité de la cour.

– Le docteur Jean ! répéta Deluzy perdant tout à coup son assurance ; que veut-il à Joséphine ?

– Il paraît qu'il a des choses très graves à lui communiquer, répondit Julien.

Le premier mouvement de Deluzy fut pour se retirer et peut-être pour accélérer son départ, car le retour du docteur Jean n'annonçait rien de bon ; mais, à la réflexion, il comprit la nécessité de tenir tête à l'orage, s'il y avait lieu.

– Vous savez, dit-il, que ma belle-sœur n'est visible pour personne en ce moment ; il faut donc que je reçoive moi-même le docteur. Priez-le d'entrer ; je vais l'attendre au salon.

Quand Belcourt apprit que c'était le maître de la maison qu'il allait voir, sa figure s'assombril subitement. Se soumettant néanmoins aux exigences

de la situation, il suivit Julien, qui, après l'avoir conduit jusqu'à la porte du salon, se retira.

Deluzy l'attendait, un sourire dédaigneux sur les lèvres ; à peine eut-il jeté un regard sur le visiteur, que l'expression de son visage changea tout à coup. Il ne reconnaissait plus le docteur Jean, le charlatan des places publiques, si remarquable par sa longue barbe blonde. En revanche il retrouvait les traits d'un homme qu'il croyait mort, et dans la vie duquel il avait joué un certain rôle. Sauf quelques rides creusées par le chagrin sur les traits mâles et nobles du jeune médecin Orléanais, il était impossible de s'y méprendre.

Le maître de forge recula stupéfait.

– On m'avait annoncé, balbutia-t-il, le docteur Jean !

– Je m'appelle Jean-Alfred Belcourt, répliqua le charlatan d'un ton ferme ; et comme il est inutile de prodiguer mon nom tout entier au public de la rue, je me laisse appeler le docteur Jean.

Deluzy se remit avec promptitude.

– Sous les deux noms, reprit-il, nous sommes, je crois, d'anciennes connaissances ?

– C'est possible ; mais, pour ma part, je n'ai jamais eu sujet de m'en réjouir.

– Eh ! parbleu ! mon cher, vous n'avez jamais que je sache aspiré à l'admiration universelle !

– Pas plus que vous à l'estime des honnêtes gens. Vous faites allusion à une faute de jeunesse, que j'ai durement expiée, que j'expie encore. Il ne vous appartient pas de me la reprocher avec tant d'amertume, vous qui avez eu l'infamie de me proposer.

Deluzy se mit à rire.

– Dites donc, docteur Jean, reprit-il en baissant la voix, serait-ce votre « poudre blanche » qui aurait produit le beau résultat de ce matin ?

– Non, monsieur, répliqua Belcourt avec indignation ; malgré la sévérité fort naturelle que m'a montrée autrefois ce pauvre vieillard, je n'aurais jamais été assez vil et assez lâche... J'ai cru pourtant nécessaire d'avertir M^{lle} Joséphine.

– Alors, c’est à vous que je dois la scène dont m’a gratifié cette petite pécore ?... Mais pardon ! une conversation prolongée entre vous et moi ne peut avoir aucun charme pour tous les deux ; or, comme je suis très pressé, je vous prie de couper court.

– C’est juste, monsieur ; eh bien ! en deux mots, mon aide et ami Robillard est venu à la Forge hier au soir et n’a pas reparu depuis ce moment ; pourriez-vous me dire ce qu’il est devenu ?

– Comment diable voulez-vous que je le sache ? Je ne connais pas votre Robillard et je ne m’en soucie guère.

– Prenez garde ; la question que je vous pose vous sera posée avant peu par la justice, s’il y a lieu. J’ai des raisons de penser que mon aide a été assassiné, soit chez vous, soit dans le voisinage, sinon par vous, du moins par votre employé Blaisot, qui a pris la fuite.

– Que Blaisot réponde de ses actes. Quant à moi, je n’ai rien appris au sujet de ce Robillard, je vous l’affirme sur l’honneur.

– Sur l’honneur ! répéta Belcourt avec ironie, c’est sans doute chez vous une manière de parler ?

– J’aurais beau jeu pour répondre à l’ancien grec du baccarat, au bateleur des places publiques. Mais nous ne pouvons continuer, sur ce ton. Allez à vos affaires et laissez-moi aux miennes.

– Je suis venu pour voir M^{lle} Joséphine Jolivet ; je ne me retirerai pas sans l’avoir vue, à moins qu’elle ne s’y refuse.

– Soit. je vais l’avertir. Je ne compte plus m’occuper de cette sotte, qui noue des intrigues si facilement, et, d’ici à quelques heures, elle sera maîtresse absolue dans la maison. Elle pourra y offrir des chambres à ses amis, si cela lui plaît.

Il poussa un nouvel éclat de rire et sortit précipitamment.

Belcourt s’était assis dans un fauteuil d’un air de défi. Il n’espérait guère que, dans les circonstances actuelles, on consentît à avertir Mlle Jolivet de sa présence et il se proposait, après une courte attente, de se retirer, quand un pas léger se fit entendre, et Joséphine entra dans le salon.

Elle portait les mêmes vêtements que la veille, car elle ne s’était pas couchée. Elle avait les cheveux en désordre, le teint pâle, les yeux rougis par les pleurs. Cependant, jamais elle n’avait été si belle et si touchante.

Elle s'avança vers Belcourt, qui s'était levé, et elle lui tendit la main.

– Ah ! docteur, dit-elle, quel puissant motif vous amène ?... C'est lui qui vient de m'annoncer votre visite et *il* a dû vous apprendre le malheur qui nous frappe.

– En effet, mademoiselle ; et ainsi s'explique comment vous n'avez pas paru voir le signal de la roche.

– Il y avait donc un signal ? Toutes mes préoccupations personnelles ont dû s'effacer devant mes devoirs envers mon père. C'est à la suite d'une scène affreuse qu'est survenue cette nouvelle attaque. Comme le prétendu poison ne causait pas la mort, on a recouru aux injures, à la colère et aux menaces, pour produire une affreuse secousse morale. Le malheureux vieillard, déjà si affaibli, n'a pu y résister ; il s'est éteint ce matin dans mes bras et dans ceux de Victoire. Quelle perte pour ma sœur et pour moi ! Il était notre force ; sa présence nous donnait du courage à la lutte... Pauvre... pauvre père !

Et ses larmes coulèrent en abondance.

Belcourt reprit :

– Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous détourner de votre légitime douleur ; mais il s'agit encore d'une personne qui peut-être a péri pour la défense de vos intérêts.

Il raconta la disparition de Robillard et exprima ses soupçons au sujet de Blaisot ou même de Deluzy.

– Je n'ai pas vu Robillard, répliqua Joséphine ; toutefois ne vous alarmez pas outre mesure ; je crois Blaisot et... l'autre trop lâches pour avoir attenté aux jours d'un garçon vigoureux et résolu.

– Ils peuvent lui avoir tendu un piège, et je serai sans doute dans la nécessité.

En ce moment, des cris, des plaintes, des imprécations se firent entendre à l'étage supérieur. On eut dit qu'une scène violente avait lieu dans la chambre même du défunt. M^{lle} Jolivet et le docteur prêtèrent l'oreille. Des piétinements, des espèces de sanglots avaient succédé aux clameurs.

– Mon Dieu ! s'écria Joséphine, que se passe-t-il ? Je reconnais la voix de ma sœur. Je vais voir ; Belcourt, ne vous éloignez pas ; peut-être votre secours nous sera-t-il nécessaire !

Elle sortit en courant.

Bientôt le bruit redoubla au premier étage ; la discussion était devenue plus violente que jamais. Maintenant, aux voix gémissantes et irritées, se mêlait la voix de Joséphine.

Le docteur n'y tint plus ; cédant à un sentiment irréfléchi, il s'élança vers l'escalier et monta.

Il n'eut pas de peine à s'orienter. La discussion continuait, et Belcourt, ayant trouvé à l'extrémité du corridor une porte ouverte, s'arrêta sur le seuil d'une chambre, où un spectacle lugubre frappa ses regards.

Cette chambre était celle du vieux Jolivet ; sur le lit, dont les rideaux étaient écartés, on voyait le corps froid et rigide du vieillard ; un crucifix était posé sur une table entre deux bougies allumées. Deux fauteuils, établis près du chevet, indiquaient la place qu'occupaient les filles du défunt pendant leur veille mortuaire.

Mais ni l'une ni l'autre n'occupait plus sa place. M^{me} Deluzy, dans un désordre de toilette qui faisait ressortir sa pâleur, ses yeux cernés et le bouleversement de ses traits, avait passé les bras autour d'une des massives colonnes du lit et résistait de toute sa force aux tiraillements de son mari, qui voulait l'entraîner hors de la chambre. Joséphine, à son tour, étreignait la taille de sa sœur ; et, en soutenant Victoire dans sa résistance, elle disait à Deluzy :

– Monsieur, cette violence est abominable. une profanation !... Victoire ne peut partir... elle est écrasée de fatigue et de douleur ; puis, elle désire rendre les derniers devoirs à notre père. C'est sacré, cela !... Attendez jusqu'à demain ; après la cérémonie, elle vous suivra, si vous l'exigez. N'est-ce pas, ma sœur, que tu consentiras à partir, quand nous aurons conduit ce pauvre corps à sa dernière demeure ?

– Oui, répliqua Victoire avec un accent déchirant, mais je préférerais encore me coucher dans la terre à côté de lui. Ah ! mon père, mon père, s'écria-t-elle avec égarement en fixant son regard sur le visage livide du défunt, pourquoi m'avez-vous donnée à cet homme sans cœur, qui ne me permet même pas de pleurer auprès de votre dernière couche ?

Les traits de Deluzy exprimaient un mélange de fureur et de raillerie.

– Ah ça ! s’écriait-il, en finirons-nous avec le mélodrame et les sensibleries ? Je vous dis, Victoire, que, dans votre intérêt même, nous devons quitter la Forge sans retard. la voiture attend en bas... Eh ! sacrebleu ! des jérémiades ne ressusciteront pas votre père, et, s’il le faut, cette vaillante Joséphine, en votre absence, pourra bien pleurer pour deux à la cérémonie !

– Misérable ! misérable ! murmura M^{lle} Jolivet.

– Je ne veux pas partir ! s’écria Victoire qui se cramponnait au bois de lit avec plus de force ; dût-on me tuer, je ne partirai pas !

– Mille millions de diables ! reprit Deluzy en grinçant des dents, nous saurons bien qui aura le dernier mot !... que l’enfer me confonde si.

Il s’interrompit, en voyant, sur le seuil de la porte, Belcourt pâle et silencieux, mais menaçant même dans son silence. Deluzy, lâcha le bras de sa femme et s’avança vers le docteur.

– Quoi ! monsieur, dit-il avec colère, êtes-vous encore ici ? Comment avez-vous osé.

– Belcourt, s’écria Joséphine en joignant les mains, protégez-nous.

Ce nom de Belcourt fit tressaillir M^{me} Deluzy. Oubliant ses terreurs, elle se redressa et examina le nouveau venu.

– Lui, lui, mon Dieu ! dit-elle ; n’est-ce pas un spectre qui vient se réjouir de mon humiliation et de mon chagrin ? Ah ! monsieur Belcourt, ajouta-t-elle dans un transport de désespoir, n’ayez plus aucun ressentiment contre moi et contre celui que vous voyez sans vie. vous êtes bien vengé de tous deux !

Et elle tomba mourante dans un fauteuil.

Belcourt était profondément ému.

– Je ne recherche ni ne désire aucune vengeance, madame, répliqua-t-il ; j’ai été frappé d’une réprobation légitime, et je regrette que, vous et votre honnête homme de père, vous n’ayez pas été plus heureux que moi. Je voudrais, en souvenir du passé.

– Ah.! ça, s’écria Deluzy, va-t-on revenir, à mon nez et à ma barbe, sur les anciennes amourettes ? Ce serait plaisant !... Monsieur, poursuivit-il en marchant vers Belcourt, vous n’avez rien à voir chez moi ; sortez.

Belcourt ne bougea pas.

– Monsieur, répliqua-t-il froidement, je suis comme un passant, qui a entendu dans une maison des appels de détresse et qui est entré pour remplir un devoir d’humanité. Si ces pauvres femmes, que vous torturez d’une manière impitoyable, invoquent mon secours, je suis prêt à les défendre, autant qu’il est en mon pouvoir, chez vous et contre vous-même !

– Vous me bravez, je crois ! s’écria le maître de forge ; retirez-vous, monsieur ; partez, vous dis-je.

Un revolver apparut dans sa main. Belcourt, sans répondre un mot, trouva aussi dans sa poche un revolver.

Les deux femmes poussèrent des cris de terreur et se jetèrent entre eux.

– Deluzy, s’écria Victoire en saisissant son mari par le bras, je vous en conjure.

– Monsieur Belcourt, murmura Joséphine, par pitié.

Nul ne sait ce qui pouvait arriver, quand on entendit un pas leste et mutin dans le corridor ; puis, une voix argentine, une voix d’enfant, qui criait :

– Laisse-moi. Je veux conter cela à mon grand’père.

Le petit Léon, échappé à la bonne qui le suivait, entra, tout souriant, les cheveux ébouriffés, et s’écria d’un ton joyeux :

– Grand-papa, viens voir. Beaucoup, beaucoup de gendarmes qui arrivent ici !... Ah ! mais ils sont joliment beaux, avec leurs grands sabres et leurs mousquetons !... Il y en a à pied, d’autres à cheval avec des bottes à l’écuyère. Eh bien ! pourquoi ne parles-tu pas ?

Léon s’était approché du lit mortuaire avant qu’on eût songé à l’en empêcher ; il s’arrêta bouche bée, en regardant les traits immobiles du vieux Jolivet. Bien qu’il ne sût pas sans doute ce que c’était que la mort, son visage se contracta et prit l’expression de l’effroi.

Victoire, craignant une émotion trop forte pour un enfant si jeunes redevint mère tout à coup. Elle se plaça entre son fils et le lit funèbre, se pencha vers Léon, et lui dit doucement :

– Le grand’père dort, mon garçon ; il est malade... ne l’éveille pas. Tu vois bien qu’il dort !

– Oui, répliqua Léon à voix basse ; alors je vais descendre et Julien me montrera les gendarmes.., Mais pourquoi les bougies sont-elles allumées ici pendant qu’il fait jour ?

La mère entraîna l'enfant vers la porte où la bonne attendait, et fit signe de l'emmener au plus vite.

Au seul mot de « gendarmes » prononcé par Léon, Deluzy s'était élancé vers une fenêtre qui donnait sur la cour, et, soulevant furtivement le rideau, avait jeté un coup d'œil au dehors. Ce qu'il vit était sans doute assez significatif, car bientôt il laissa retomber le rideau, et, pâle, la figure bouleversée, il revint vers sa femme.

– Je désirais vous sauver, dit-il avec volubilité, vous n'avez pas voulu me comprendre. A présent, que chacun songe à soi-même !

Et il sortit en courant.

Les deux dames et Belcourt demeuraient immobiles, sans oser échanger une parole. Pendant ce silence, on eût pu entendre des sabots de chevaux résonner sur le pavé de la cour et des sabres cliqueter avec un bruit métallique.

– Bonté divine ! s'écria enfin M^{lle} Jolivet, de quel, malheur sommes-nous encore menacées ?

– Nous épuiserons la coupe, ma sœur ! répliqua Victoire d'un air égaré ; docteur Belcourt, autrefois je vous ai refusé un mot de pitié, vous allez peut-être avoir l'occasion de prendre votre revanche !

Julien accourut hors d'haleine.

– Qu'y a-t-il, Julien ? demanda M^{me} Deluzy en s'efforçant de paraître calme.

– La justice. les gendarmes !... La cour en est pleine ; ils entourent la maison.

– Que veulent-ils ?

– Ils demandent « monsieur. »

– Mon mari vient de sortir. je ne sais où il est allé.

– C'est que... ils demandent aussi « madame. »

– Moi !... N'avez-vous pas répondu qu'à raison du malheur qui vient de nous frapper, je ne pouvais recevoir personne ?

– Si, mais ils prétendent qu'ils ont un mandat à exécuter. Ils sont accompagnés d'un homme que j'ai déjà vu ici et que je soupçonnais bien d'être venu espionner. Miséricorde ! ajouta Julien en prêtant l'oreille, ils n'ont pas attendu mon retour et les voilà qui montent.

On entendit en effet, dans l'escalier, le bruit des sabres et des lourdes bottes. Cependant les hommes armés firent halte dans le corridor, et des personnes, au pas moins pesant, s'avancèrent seules vers la chambre mortuaire.

Joséphine saisit la main de Belcourt, et dit à voix basse :

– Ne nous quittez pas. Mais, je vous en conjure, ne commettez aucune imprudence.

Deux messieurs entrèrent. L'un, vêtu de noir, était le juge de paix et à peu près le seul magistrat de la ville voisine ; l'autre était l'Anglais Jobson.

XXII

L'interrogatoire

Le juge de paix de Saint-Siméon avait un air doux, bienveillant et ne paraissait pas habitué à remplir les fonctions d'officier de police judiciaire. M^{me} Deluzy le connaissait et, en le voyant, elle sentit diminuer un peu sa frayeur. Quant à Jobson, qui avait quitté son costume de paysan jurassien pour reprendre des vêtements bourgeois, son attitude réservée donnait à penser qu'il jouait seulement un rôle secondaire dans la circonstance présente.

Le magistrat, triste et embarrassé, salua Victoire.

– Madame, dit-il, j'aurais désiré m'entretenir d'abord avec votre mari et lui demander certaines explications. On le cherche et on va nous l'amener sans doute. En attendant, un pénible et rigoureux devoir m'oblige de m'adresser à vous.

– Pas ici, messieurs ! répliqua Victoire en désignant par un geste navrant le lit funèbre ; toute conversation, dans ce lieu consacré par la présence d'un mort, serait un sacrilège... Passons dans une autre pièce, où j'entendrai ce que vous avez à me dire.

Elle ouvrit une porte intérieure, et pénétra dans une chambre élégamment meublée, qui était celle de Joséphine. Tout le monde la suivit, ce qui n'avait pas empêché Jobson de promener préalablement un regard inquisiteur dans la chambre du mort, pour s'assurer que personne ne s'y cachait.

Victoire s'assit et indiqua un fauteuil au juge de paix en face d'elle. Joséphine et Belcourt se tinrent à l'écart, tandis que Jobson demeurait debout près de la porte. Dans la maison et au dehors, on entendait les allées et les venues de gens qui paraissaient se livrer à d'actives perquisitions.

– Madame, reprit le magistrat, je déplore d’avoir à exercer ici mon ministère ; mais il s’agit d’une grave affaire internationale et je suis l’instrument d’une inexorable nécessité. Du reste, les explications que vous voudrez bien me fournir me permettront, je l’espère, de vous prouver tout mon bon vouloir.

– Je vous en remercie, monsieur le juge, répliqua Victoire avec dignité. Dans un moment où, ma famille et moi, nous sommes cruellement affligées, je vois ma maison envahie par la force publique, je suis comme en suspicion moi – même et je me demande quelle peut être la cause de tant de rigueurs.

– Vous le saurez bientôt, répliqua le juge avec tristesse.

Il reprit, après une pause :

– Vous êtes revenue récemment d’un voyage avec M. Deluzy : pouvez-vous me dire, madame, dans quel pays vous êtes allés ?

– Nous n’en avons pas fait mystère, monsieur ; nous sommes allés en Angleterre et particulièrement à Londres.

– Ce voyage était-il uniquement un voyage d’agrément ?

– Non ; M. Deluzy avait à Londres une affaire pour laquelle il devait entrer en rapport avec beaucoup de gens du monde ; c’est pour cela qu’il a jugé à propos de m’emmener avec lui.

* – Savez-vous de quelle nature était cette affaire ?

– Non, monsieur ; je ne comprends rien aux spéculations de M. Deluzy. D’ailleurs, ajouta-t-elle en baissant les yeux, je lui obéis sans demander d’explications.

– Et, là-bas, vous meniez grand train sans doute ?

– Il fallait tenir le rang que nous imposaient nos relations ; nous faisons de grosses dépenses qui m’effrayaient parfois.

Jobson jeta au magistrat un regard qui avait quelque chose de triomphant. Le juge de paix, au contraire, sembla éprouver un redoublement de malaise.

– Madame, poursuivit-il, quoique je ne vous interroge pas encore dans la forme légale, je vous prie de bien réfléchir à vos réponses, car elles peuvent avoir une extrême gravité pour vous.

Touchée de cette bienveillance, Victoire s’inclina faiblement. Le juge de paix continua :

– A Londres, M. Deluzy et vous, n’avez-vous pas porté un autre nom que le vôtre ?... Encore une fois, réfléchissez bien avant de répondre.

Victoire rougit et manifesta, à son tour, beaucoup d’embarras.

– Il est vrai, répliqua-t-elle ; mon mari assurait que, dans ce pays aristocratique, un nom et un titre nobiliaires étaient absolument indispensables pour le succès de ses spéculations.

– Ainsi vous reconnaissez que M. Deluzy et vous auriez porté les noms de « comte et comtesse du Saut »... Tenez, comme sur la carte que voici ?

En même temps, le juge lira d’un dossier certaine carte armoriée dont il a déjà été question.

Victoire n’y jeta qu’un coup d’œil et répondit :

– C’est là, en effet, une de nos cartes de visite à Londres. Nous en avons laissé de pareilles chez beaucoup de personnes.

Le juge de paix eut un véritable geste de désespoir, quoique M^{me} Deluzy ne parût voir dans ce fait qu’une infraction aux usages du monde délicat.

– Vous m’avez dit, reprit-il, que vous faisiez à Londres de grosses dépenses, des acquisitions nombreuses ; en quelle monnaie payiez-vous ces acquisitions ?

– Mais en valeurs du pays. en bank-notes anglaises. M. Deluzy avait touché, me disait-il, une forte somme à la banque de Londres, et, ne voulant pas remporter en France ces bank-notes dont il aurait perdu le change, nous achetions beaucoup de marchandises et d’objets précieux.

Cette fois, le pauvre juge de paix ne put retenir un gémissement.

– Ah ! madame, dit-il les larmes aux yeux, je vous ai prévenue que vos aveux pouvaient avoir des conséquences redoutables. Vous vous perdez vous-même.

– Que voulez-vous dire ? s’écria Victoire ; qu’ai-je fait de si mal ?

– Vous ne comprenez donc pas ? Toutes les bank-notes que vous dépensiez avec tant de facilité étaient fausses ; elles étaient l’œuvre d’un malfaiteur, que votre mari avait recueilli dans sa maison.

M^{me} Deluzy se leva impétueusement.

– Est-il possible ? s’écria-t-elle ; et mon mari se serait servi de moi pour. Mais Deluzy a dû ignorer la provenance de ces valeurs. Quant à moi, je ne soupçonnais pas le rôle indigne qu’on me faisait jouer. Non ! j’en prends à

témoin le ciel et la terre, je ne savais pas que je mettais en circulation de la fausse monnaie !

Il y avait tant d'énergie dans sa pose, tant de vérité dans son accent, tant de douleur dans son regard, que tous les assistants, même l'impassible Jobson, en frémirent.

– Je vous crois, madame, répliqua le juge avec accablement ; par malheur, vos propres aveux vous accusent. Sans doute vous ne nierez pas aussi qu'en passant par Paris avec votre mari pour aller en Angleterre, vous n'ayez fait usage de ces fausses bank-notes ?

– C'est possible. je ne me souviens pas. Oh ! monsieur, protégez-moi !

– Je voudrais me montrer indulgent, madame, que je n'en aurais guère le pouvoir. Voici, continua-t-il en désignant Jobson, le représentant de la justice anglaise qui a déjà instruit cette malheureuse affaire, qui a obtenu un ordre du secrétariat général de la police en France. Je ne peux me dispenser de céder à ses réquisitions.

– Et vous allez me faire arrêter. me faire conduire en prison ? demanda M^{me} Deluzy d'une voix étranglée.

Le juge de paix détourna la tête sans répondre.

– Aurais-tu pu croire cela Joséphine ? s'écria la malheureuse femme avec égarement ; et vous, docteur Belcourt, qui vous eût dit qu'un jour Victoire Jolivet. Moi, moi coupable d'un pareil crime !... Et c'est mon mari qui. Mon Dieu ! mon Dieu ! faites – moi mourir !

Elle tomba sans connaissance dans les bras de sa sœur, à peine moins anéantie qu'elle, tandis que Belcourt s'empressait de la secourir.

Bientôt Victoire et Joséphine restèrent seules dans la chambre ; un gendarme gardait la porte, et, un autre se tenait en faction sous la fenêtre.

Dans le salon du rez-de-chaussée, le juge de paix, assis devant une table, dictait tristement un procès-verbal à son greffier et remplissait les blancs d'un ordre d'arrestation ; les agents de la force publique continuaient de parcourir le château, les jardins et la forge, quand Jobson, qui dirigeait leurs recherches, entra dans le salon.

– Décidément, monsieur le juge de paix, dit-il, le comte du Saut nous a brûlé la politesse, malgré nos excellentes dispositions ; mais, à moins qu'il

ne se soit jeté dans l'Ain, je le retrouverai et il ira rejoindre en prison son ami Blaisot. Il faut envoyer son signalement à toutes les frontières.

– Soit, dit le juge de paix ; je n'ai aucune pitié pour lui. En revanche, cette pauvre femme m'a remué jusqu'au fond de l'âme.

Comme Jobson sortait de nouveau pour examiner les choses par lui-même, il se trouva face à face avec Belcourt.

– Eh ! bien, docteur, dit-il, j'avais raison de croire que mes affaires et les vôtres finiraient par se mêler !

– Mais, au nom du ciel, monsieur, demanda Belcourt, qui êtes-vous donc ?

– Je ne m'en cache plus. Je suis un *detective* de la police anglaise et j'ai quelque réputation de l'autre côté du détroit. Comme j'ai longtemps habité la France, je suis chargé d'ordinaire de suivre la piste des coquins sur le continent. C'est ainsi que, dans cette affaire de la banque d'Angleterre, j'ai reçu la tâche de découvrir les contrefacteurs de nos bank-notes. A Londres d'abord, puis à Paris, je me suis procuré tous les indices et tous les documents qui pouvaient me mettre sur la voie des découvertes ; l'autorité supérieure m'a donné les pouvoirs les plus étendus pour l'accomplissement de ma mission, et vous voyez à quel résultat je suis arrivé. Sauf ce comte du Saut, ce Deluzy que je repincerai plus tard, je tiens les coupables.

– Croyez-vous vraiment, demanda Belcourt, que la bonne et noble femme de là-haut soit solidaire du crime de son mari ?

– Peut-être non. cela ne me regarde pas.

– Elle trouvera des défenseurs. En attendant, monsieur Jobson, ne pouvez-vous me fournir quelques renseignements sur mon aide Robillard, qui a disparu depuis bientôt vingt-quatre heures ?

Le « detective, » puisque nous savons maintenant sa qualité, prit plus d'intérêt à cette nouvelle que ne pouvait le faire espérer son insouciance ordinaire pour tout ce qui ne touchait pas à sa profession.

– Quoi ! demanda-t-il, Robillard n'a-t-il pas reparu depuis que vous l'avez envoyé ici ?

– Vous savez donc que je l'ai envoyé à la Forge ?

– Sans doute, puisque je l'ai accompagné jusqu'en vue du château.

– Eh bien ! depuis ce moment, sa trace est perdue.

Jobson eut l'air de réfléchir ; tout à coup, il se frappa le front.

– C'est certainement, dil-il, un trait de Blaisot. Robillard avait l'air de savoir sur son compte des choses importantes. Quand nous rencontrâmes le graveur à la station du chemin de fer, il paraissait très impatient de fuir et je m'imaginais qu'il avait eu vent de mes poursuites, mais peut-être montrait-il tant de hâte parce qu'il venait de faire encore un mauvais coup.

– Ces idées se sont déjà présentées à mon esprit ; mais comment s'assurer si elles sont fondées ? J'ai battu les environs et je ne trouve pas mon pauvre Robillard.

Le détective paraissait absorbé par le travail de sa pensée.

– Ah reprit-il, pourquoi ce brave garçon n'a-t-il pas été plus confiant avec moi ? Il m'avait fait entendre qu'il connaissait l'atelier ou, comme il disait, « le nid » du graveur faussaire ; seulement, il n'a rien voulu me révéler avant d'en avoir obtenu de vous la permission.

– De moi ? Je ne sais rien, absolument rien, je vous l'assure.

– Tant pis ! cet atelier doit pourtant exister quelque part, soit ici, soit dans les environs. La fabrication des bank-notes et celle en préparation des billets de la banque russe, ont exigé un matériel considérable, un outillage perfectionné, que ni Blaisot, ni son patron, le soi-disant comte du Saut, n'ont pu faire disparaître complètement avant leur départ précipité.

– Attendez, dit le docteur se souvenant tout à coup ; Robillard m'a parlé, en effet, d'un petit bâtiment situé hors de l'enceinte des jardins ; c'est pour y avoir jeté un regard curieux, qu'a éclaté sa querelle avec Blaisot. Il se pourrait. Mais cette construction, devant laquelle j'ai passé ce matin, m'a paru complètement abandonnée.

– Que dites-vous ? s'écria Jobson. Un bâtiment abandonné... près de l'enceinte des jardins ? C'est cela, parbleu ! Et plus le bâtiment est écarté, solitaire, d'apparence misérable, plus il y a de chances que ce soit là le « nid » en question. De grâce, monsieur le docteur, conduisez-moi à ce bâtiment.

– Je le veux bien ; seulement, il est fermé et les fermetures en paraissent solides.

– C'est une preuve de plus qu'on a quelque chose à y cacher.

Jobson fit signe à deux gendarmes de le suivre, et on se dirigea, sous la conduite du docteur, vers le jardin.

En traversant la cour, on aperçut Julien qui remplaçait le char-à-bancs sous la remise. Jobson l'appela et lui parla bas, avec autorité. Le domestique semblait proester, mais l'Anglais le prit par le bras et l'entraîna.

– Monsieur, disait Julien d'un air confus, je vous assure que cette mesure est inhabitée depuis longtemps ; j'ignore ce qu'elle contient, et, si elle contient quelque chose, je n'en ai pas les clefs. Elle s'appelle « la maison du père Viglat » ; elle a été occupée autrefois par un vieux paysan de ce nom, qui a vendu à M. Deluzy le terrain sur lequel on a construit le château. Depuis que le père Viglat est mort, personne ne loge plus dans cette bicoque.

– Nous allons voir, répondit l'Anglais sèchement ; je sais, mon garçon, que vous étiez l'homme de confiance de M. Deluzy, et vous devez être au courant de beaucoup de choses. Prenez garde à vous !

XXIII

La maison du père Viglat

On franchit la porte du jardin et bientôt on atteignit la petite construction.

– Bien choisi, ma foi ! dit Jobson en l’examinant ; jamais l’Angleterre et la Russie ne se seraient avisées de chercher ici le contrefacteur de leurs billets de banque !... Je gage que nous allons trouver quelque chose là-dedans.

Il tira de sa poche un instrument en acier fin, qui semblait être un chef-d’œuvre de coutellerie anglaise. Il le maniait avec dextérité et se disposait à l’introduire dans la serrure, solide mais grossière, de la maison, quand un des gendarmes lui posa la main sur le bras.

– Monsieur l’agent anglais, dit-il, en France un magistrat seul a le droit de faire forcer une porte.

Jobson cria, protesta ; mais il était d’un pays où la légalité est toute-puissante et où l’on respecte religieusement les formes tutélaires de la justice. Il finit donc par remettre en poche son bijou d’acier et dit au gendarme :

– En ce cas, allez trouver, de ma part, M. le juge de paix et priez-le d’autoriser, par sa présence, notre perquisition... Sans aucun doute nous allons faire des découvertes dans cette mesure.

Le gendarme partit. Au bout de dix minutes, il revint annoncer que M. le juge de paix croyait inutile de visiter ce vieux bâtiment et qu’il allait retourner à Saint-Siméon.

Le désappointement du détective se manifesta par quelques jurons en anglais. Néanmoins, on se mit en devoir de regagner le château.

Le docteur Belcourt qui, pendant ce temps d'arrêt, s'était promené dans l'enclos, cherchant des traces de son malheureux aide, revint à pas lents vers la maison, et, par un mouvement machinal, en frappa la porte du bout de sa canne.

Le bruit se répéta faiblement dans l'intérieur.

– Eh ! mais, s'écria Jobson, ne nous répond-on pas ?

– C'est un écho, répliqua le docteur.

– Il faut voir.

Et Jobson frappa à son tour, en criant d'une voix forte :

– Oh ! là-dedans... ouvrez-nous !

Tout le monde prêta l'oreille.

Cette fois le frappement se répéta d'une manière plus distincte ; on eût dit d'une pierre tombant sur une solive à intervalles irréguliers, et ce bruit avait un caractère spontané auquel il était impossible de se méprendre.

– Il y a certainement quelqu'un ici, reprit Jobson ; alors pourquoi n'ouvre-t-on pas ?

– Peut-être, dit un des gendarmes, est-ce le maître de forge qui nous a si lestement glissé entre les doigts ?

– Allons donc ! il se garderait bien de nous révéler sa présence.

– Et si c'était mon pauvre Robillard ? s'écria Belcourt ; nous ne devons plus hésiter ; ouvrez, monsieur Jobson, puisque vous en avez le moyen ; ouvrez, je vous en conjure !

Jobson ne demandait pas mieux.

– Nous sommes, en effet, dit-il, en présence d'un cas de force majeure ; aucun scrupule n'est plus possible.

Il introduisit l'outil d'acier dans la serrure ; en aussi peu de temps que n'en met un dentiste habile à extraire une incisive, il ouvrit la porte.

Nous savons qu'une obscurité presque complète régnait dans l'intérieur de la maison. L'Anglais entra lestement et repoussa les volets des fenêtres ; un flot de lumière envahit la salle.

Jobson tourna sur lui-même pour embrasser d'un regard l'ensemble du mobilier.

– Hurrah ! s'écria-t-il ; voici une presse pour taille-douce... un appareil photographique... des boccas pour les mordants. Je suis dans l'atelier des

faux-monnayeurs. c'est le « nid. » le véritable « nid !... » Mais il y a une autre pièce en haut. Montons !... Ah ! si j'allais enfin trouver cette planche aux bank-notes, pour laquelle seule la banque d'Angleterre donnerait cinq cents livres sterling !

Sans s'inquiéter du reste, il gravit rapidement le petit escalier conduisant à l'étage supérieur. Là, il ouvrit les volets de la même manière expéditive, et distingua une foule d'objets dont la vue le ravit d'aise.

– L'atelier complet ! s'écria-t-il ; les outils, les burins, les plaques de cuivre et d'acier... les papiers à calque... rien n'y manque. Hurrah ! hurrah ! pour la vieille Angleterre !

Pans sa joie, Jobson regardait et touchait chaque chose. Le docteur Belcourt, qui l'avait accompagné, promenait les yeux autour de lui, et disait avec inquiétude :

– Monsieur Jobson, où est donc la personne. que nous avons entendue ?

– Tiens ! c'est vrai, répliqua Jobson distraitement et sans cesser d'examiner des plaques métalliques parmi lesquelles il espérait trouver la planche aux bank-notes ; je n'y comprends rien. En bas peut-être...

– En bas, pas plus qu'ici, nous n'avons vu âme qui vive.

– Alors c'est que sans doute il existe dans cette maison une cachette, où nous pourrions faire de nouvelles découvertes.

– Je le crois aussi. Seulement, où est cette cachette ?

– Nous allons la chercher.

Ils redescendirent au rez-de-chaussée ; ils y trouvèrent le juge de paix et son greffier, qu'on avait prévenus de ce qui se passait. Le magistrat fronçait le sourcil.

– Je crois, monsieur l'agent anglais, dit-il avec mécontentement, que vous avez pris sur vous d'opérer une effraction. L'événement vous excuse puisqu'il paraît que vous avez découvert l'atelier des faux-monnayeurs. Cependant vous aurez à rendre compte.

Sans répondre, Jobson se mit à sonder les murailles, à ouvrir quelques meubles grossiers, assez grands pour recéler un homme. Le juge de paix haussait les épaules.

– Oui, fouillez ! murmurait-il ; je ne suis pas dupe.

Le détective se dépilait de cette incrédulité ; son amour-propre était blessé de l'échec qu'il éprouvait devant des Français. Il finit par remarquer que la pièce étant planchéiée, il pouvait y avoir une trappe dans le plancher ; mais vainement en examina-t-il les jointures ; partout le parquet semblait reposer sur un sol plein.

– Bah ! partons ! dit le juge avec humeur ; cette comédie a assez duré.

Il allait se retirer avec son monde, quand Jobson s'avisa d'écarter une espèce de vieux bahut extrêmement lourd, et la forme d'une trappe se dessina nettement devant lui.

– A la bonne heure ! s'écria l'Anglais triomphant.

On accourut de ce côté ; la curiosité et l'intérêt commençaient à remplacer le doute et la colère. Jobson ne tarda pas à remarquer un anneau de fer et le saisit ; il souleva la trappe avec effort et découvrit une cave, d'où s'échappa une odeur méphitique.

Comme une obscurité complète régnait dans le souterrain, Jobson se pencha au-dessus de l'ouverture,

– Y a-t-il quelqu'un ici ? cria-t-il d'une voix forte,

Pas de réponse et aucun bruit ne s'éleva de la profondeur des ténèbres.

– C'est peut-être, dit Jobson, quelqu'un qui ne se soucie pas de se montrer.

Dans un coin, on voyait plusieurs lampes et lanternes, qui semblaient être d'un usage ordinaire pour l'ancien habitant de la maison. Jobson alluma un falot et descendit.

Bientôt on l'entendit crier :

– Il y a là un homme mort !

Il ajouta, après un court examen :

– C'est Robillard !

– Robillard ! répéta Belcourt ; ah ! mes craintes se réalisent !

Et il s'engagea précipitamment, à son tour, sur l'espèce d'échelle de pierre qui s'enfonçait dans le caveau.

Au pied de l'escalier, il aperçut, en effet, le corps inanimé de son aide. Jobson n'avait déjà plus l'air de s'en occuper, et, élevant sa lanterne, essayait de s'assurer si le caveau ne contenait pas des objets intéressants pour lui.

Belcourt s'empessa de retourner le corps, qui était couvert de terre et de sang. Robillard avait les yeux clos, le visage blême, et on pouvait croire, comme le croyait Jobson, que la vie l'avait abandonné ; cependant le docteur, ayant passé la main sur sa poitrine, s'écria :

– Son cœur n'a pas complètement cessé de battre. Il n'est pas mort !

– Ma foi ! tant mieux, dit le détective ; mais n'aurait-il pas reçu de dangereuses blessures ?

– J'espère que non. des contusions sans importance. L'évanouissement provient sans doute d'une abstinence absolue pendant trente-six heures, surtout de l'air qui s'est vicié et n'est presque plus respirable. Il faut bien vite remonter ce pauvre garçon.

Deux hommes prirent Robillard et le transportèrent dans la pièce du rez-de-chaussée. Le pitre avait à la main une grosse pierre, que ses doigts serraient convulsivement.

– C'est sans doute avec cette pierre, dit Jobson, qu'il frappait sous la trappe pour attirer notre attention.

Le docteur, agenouillé auprès de Robillard, lui frictionnait les tempes et lui faisait respirer des sels. Quelques gouttes d'eau-de-vie, versées sur ses lèvres, produisirent un excellent effet. Il fit un mouvement, rouvrit les yeux, et prononça des paroles inarticulées.

– Courage ! mon cher Robillard, lui dit Belcourt.

Au son de cette voix connue, le pitre reprit tout à fait connaissance.

– Ah ! maître, dit-il, d'une voix faible, c'est vous encore qui me tirez de ce mauvais pas !

– Et j'en remercie Dieu, mon garçon ; où souffrez-vous ?

– Un peu partout. et puis, pour parler comme le vieux M. Jolivet, j'ai faim. et soif aussi.

– La maladie ne sera pas mortelle ! s'écria Jobson gaiement ; on va vous donner à manger, Un mot seulement : c'est Blaisot qui vous a enfermé dans cette cave, n'est-ce pas ?

L'excès de la colère faillit faire retomber Robillard en faiblesse.

– Le lâche ! murmura-t-il en grinçant des dents.

– Oui, oui, il vous a joué un vilain tour, la chose est claire. Mais, si cela doit vous réjouir, apprenez que le sieur Eusèbe Blanchet, dit Blaisot, a été

pincé hier au soir par votre serviteur et qu'il est en prison pour le quart d'heure à Saint-Siméon.

On apporta du château quelques biscuits et un verre de vin d'Espagne que le pauvre affamé fit lestement disparaître. Un peu ranimé, il raconta par quelle ruse Blaisot l'avait attiré dans la maison et l'avait précipité au fond de cette cave, où il avait souffert les plus horribles tortures.

– Tout est bien qui finit bien, reprit Jobson. A présent, si je pouvais mettre la main sur le soi-disant comte du Saut, et déterrer quelque part la fameuse planche aux bank-notes, je n'aurais plus rien à souhaiter.

– Fort bien, monsieur, dit le juge de paix ; en vertu des ordres dont vous êtes porteur, je dois vous aider dans tout ce qui vous semblera utile pour arrêter les auteurs du crime perpétré à l'étranger. Le principal auteur est déjà arrêté et la justice avisera. Quant à M^{me} Deluzy, qui n'a eu qu'une part inconsciente dans le délit, je ne saurais prendre sur moi de la faire conduire en prison. J'ai donc décidé qu'elle restera enfermée dans sa propre chambre au château, jusqu'à ce que j'aie reçu des ordres de l'autorité supérieure. Deux gendarmes seront préposés à sa garde, en attendant qu'il ait été statué sur son compte.

Jobson fit la grimace.

– Elle nous échappera, comme son mari, dit-il. Enfin je prendrai des ordres de mon côté. En attendant, je vous requiers de procéder ici à l'inventaire et à la saisie de beaucoup de pièces importantes pour l'instruction.

Le magistrat s'inclina et, assisté de son greffier, s'apprêta à remplir les formalités exigées.

Robillard avait essayé de se remettre sur ses pieds ; mais, à peine debout, il serait tombé à la renverse, si l'on ne se fût empressé de le soutenir.

– Il le faut le porter à la Forge, dit Belcourt, je parlerai à M^{lle} Jolivet, qui ne fera aucune opposition, je l'espère.

Deux hommes prirent Robillard dans leurs bras et, précédés du docteur, le transportèrent à travers le jardin, dans le vestibule du château. Belcourt s'empressa de faire appeler Joséphine et lui apprit en deux mots de quoi il s'agissait.

– Avez-vous besoin de ma permission pour une chose aussi simple ? dit Joséphine. N'est-ce pas en défendant mes intérêts que cet excellent Robillard a été attiré dans un piège odieux ? La chambre que vous avez habitée avec lui est libre ; ordonnez qu'on l'y installe sans retard. Vous-même, monsieur le docteur, ne nous quittez pas dans ce terrible moment ; ma malheureuse sœur et moi, nous allons avoir besoin de votre assistance, comme médecin et comme ami. Etablissez-vous ici avec votre aide. Si vous nous abandonnez, que deviendrons-nous ?

– Il suffit, mademoiselle ; je reste et je ne négligerai rien pour vous protéger l'une et l'autre. Néanmoins, je ne saurais suffire à cette tâche, si je n'avais recours aux lumières d'un avocat expérimenté, qui saura lutter légalement contre tous les excès de pouvoir dont, vous et votre sœur, vous pourriez être victimes ; c'est Demoustier, dont je vous ai parlé déjà et qui a rédigé la procuration que vous deviez signer.

– Oh ! qu'il vienne, monsieur Belcourt ; appelez-le sans délai. Victoire et moi, nous nous confions entièrement à vous. Commandez ici, comme si vous étiez le maître. Vous direz à votre ami l'avocat que, si ma sœur est ruinée par son mari, moi, je suis riche encore et que je rémunérerai largement ses services.

– Demoustier est homme de cœur avant d'être homme d'argent. Je vais lui envoyer une dépêche à Mâcon, où il demeure, et demain sans doute il sera à la Forge. Courage ! mademoiselle ; de meilleurs temps viendront.

Joséphine leva les yeux au ciel puis elle fit un signe amical à Belcourt et retourna auprès de sa sœur.

Un quart d'heure plus tard, Robillard était couché dans un excellent lit. Il n'avait réellement aucune blessure sérieuse et quelques jours de repos devaient suffire pour le remettre sur pied. Aussi Belcourt s'empressa-t-il de se rendre à la station de Saint-Siméon, afin d'envoyer un télégramme à l'avocat Demoustier.

Au bureau du télégraphe, il rencontra Jobson qui, malgré sa fatigue, (on se souvient que depuis quarante-huit heures il n'avait pris aucun repos) venait déposer deux dépêches, l'une pour le chef de la banque à Londres, l'autre pour l'ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Le detective lui dit en ricanant :

– Eh bien ! docteur, voilà que vos affaires et les miennes se contrecarrent de plus en plus ! Ma foi ! nous lutterons... Vous êtes la France, moi je suis l'Angleterre... *Dieu et mon droit !*

XVIII

Mauvaises nouvelles

Plusieurs jours s'étaient écoulés et aucun changement important n'avait eu lieu au château de la Forge. Le vieux Jolivet, par les soins du docteur Belcourt et de son ami Dcmoustier, qui était venu apporter aux deux sœurs le secours de son expérience et de sa pratique des affaires, avait eu des obsèques aussi convenables que le permettaient les circonstances. Deluzy n'avait pas reparu et nul ne pouvait dire où il avait cherché un refuge. Victoire était toujours prisonnière dans sa chambre ; deux gendarmes de la brigade de Saint-Siméon avaient la consigne de la garder, sans toutefois exercer sur elle une surveillance trop dure, et Joséphine ne la quittait presque pas, la nuit comme le jour. Quant à Robillard, il se remettait rapidement ; déjà il commençait à marcher, appuyé sur une canne, à la grande joie du petit Léon qui ne voulait plus se séparer de lui.

Tel était l'état de choses, une après-midi, au moment où le soleil commençait à s'abaisser vers les montagnes. Joséphine, qui venait de faire un tour de jardin en compagnie de Belcourt, s'était avancée avec lui sur la terrasse qui dominait la chute de la rivière, pour y chercher un peu de fraîcheur, et avait gagné le kiosque. De l'autre côté du pont de fer, qu'il ne lui était pas permis de franchir de peur d'accident, Léon restait à la garde de Robillard ; le pitre, assis sur un banc de gazon, confectionnait à son petit ami un sifflet de bois vert.

Le docteur avait pris place, dans le kiosque, à côté de Joséphine. M^{lle} Jolivet, vêtue d'une robe de laine noire, qui faisait ressortir ses belles proportions et la blancheur éblouissante de son teint, contemplait les eaux

turbulentes qui mugissaient au-dessous d'elle. Le fracas de la cascade avait interrompu leur entretien et chacun d'eux en profitait pour s'abandonner à ses réflexions, ce qui n'empêchait pas Belcourt de reporter de temps en temps les yeux vers sa charmante compagne avec une admiration mélancolique.

– Ne trouvez-vous pas, docteur, demanda enfin Joséphine, que M. Demoustier est en retard ? Pourvu qu'il n'ait pas de choses fâcheuses à nous transmettre !

– Demoustier, répliqua Belcourt, est allé à la station pour lancer une dépêche télégraphique à son confrère de Paris et il attend la réponse. Prenez patience, mademoiselle ; il saura venir à bout des difficultés.

– Oh ! il a autant d'habileté que de zèle, et si quelqu'un peut nous tirer de l'abîme où nous sommes, c'est lui sans doute. Y a-t-il longtemps que vous le connaissez ?

– Il est mon ami de jeunesse et achevait ses études de droit tandis que j'allais m'établir à Orléans. A la suite de la catastrophe que vous savez, ajouta Belcourt en baissant la tête, j'abandonnai tout ce que je possédais, et fou de douleur, sachant à peine ce que je faisais, je me rendis à Paris. Pendant plusieurs jours, plein de fiel contre les autres et contre moi-même, j'étais disposé à ne prendre conseil que de mon désespoir. Je rencontrai par hasard Demoustier. Après avoir été reçu docteur en droit et avoir fait son stage au barreau de Paris, il venait d'être nommé substitut à Mâcon et se préparait à partir pour sa nouvelle résidence. Comme il m'inspirait autant d'estime que d'affection, je lui racontai par suite de quelle faute mon avenir était perdu, et je ne lui cachai pas mon mortel découragement.

« Au lieu de me repousser, il me prodigua les consolations et releva, mon esprit abattu. Il m'amena chez lui, et nous examinâmes ensemble ma situation. Ne voulant plus exercer la médecine d'une manière régulière, de peur que l'on ne me jetât quelque jour au visage cette honteuse faute de jeunesse, je pris le parti étrange que vous connaissez. Demoustier me prêta mille écus afin que je pusse réaliser mon plan, et, depuis cette époque, nos rapports affectueux n'ont jamais été interrompus.

« Fatigué de la magistrature, il a donné sa démission ; il est resté à Mâcon simple avocat et agent d'affaires. J'ai déposé entre ses mains tout ce

que je possède, et ce que possèdent les braves gens attachés à ma modeste fortune. Vous avez vu avec quel empressement il est accouru sur mon appel, pour mettre à votre service son expérience et son activité. »

– Ah ! si ma pauvre sœur Victoire échappe à cet effroyable danger, quelle reconnaissance ne vous devra-t-elle pas, monsieur le docteur !

– Je ne lui demande aucune reconnaissance, mademoiselle ; c'est pour vous. pour vous seule. Elle s'est montrée impitoyable quand je me traînais à ses genoux, écrasé de honte et de douleur, alors qu'une douce et généreuse enfant, devenue aujourd'hui une femme d'intelligence et de cœur, la Providence de toute sa famille.

– Vous êtes rancunier, monsieur le docteur, interrompit Joséphine avec tristesse ; j'espère pourtant que, vous et votre ami, vous ne renoncerez pas à votre œuvre de protection. Mais bon Dieu ! ajouta-t-elle d'un ton différent en levant la tête, que fait donc Julien de ce côté ?

Voici la cause de cette exclamation.

On se souvient que les bâtiments de la forge avaient une porte donnant sur la terrasse. Or, c'était par là que Julien, un grand panier au bras, sortait en ce moment, d'un air furtif. Il n'eut pas l'idée de regarder du côté du kiosque, habituellement désert, et, se croyant sûr de n'être pas observé, il gagna la passerelle.

Etonnée de ces allures mystérieuses, M^{lle} Jolivet l'appela pour lui demander des explications ; mais, soit qu'il ne se souciât pas de répondre, soit que le bruit de la chute d'eau l'eût empêché d'entendre, il ne se retourna pas.

Joséphine ne paraissait pas disposée à donner beaucoup d'attention à cette circonstance, quand les cris de Léon, mêlés aux accents d'une voix impatiente, s'élevèrent à une courte distance.

– Allons ! dit M^{lle} Jolivet en souriant, l'enfant terrible fait encore des siennes ! Pauvre petit ! S'il savait. Je vais voir de quoi il s'agit. Excusez-moi, docteur.

Et elle se dirigea vers le jardin, suivie de Belcourt ; au bout de quelques pas, ils rencontrèrent Léon et Julien, qui paraissaient se quereller, tandis que Robillard continuait de façonner son sifflet. L'enfant, toujours volontaire,

voulait voir ce que le domestique avait dans son panier et lui barrait le passage.

– Je te dis que ce sont des fruits du grand espalier, s’écriait-il d’un ton mutin ; montre-les. J’en veux !

– Allons donc ! monsieur Léon, laissez-moi passer. Les fruits ne sont pas mûrs et on ne les cueille pas encore.

– Eh bien ! je les aime pas mûrs, moi. Fais voir. Je veux voir ce que tu portes.

Il se jeta impétueusement sur le panier, qui s’ouvrit et qui contenait seulement de la vaisselle, une bouteille vide et un couvert d’argent.

Léon fut déconcerté.

– Tiens ! reprit-il, il n’y a pas de pommes rouges !

Et il se rapprocha de Robillard pour surveiller la fabrication du fameux sifflet.

Joséphine n’avait perdu aucun de ces détails. Elle dit à Julien :

– Que signifie cela ? Comment rapportez-vous ces objets de la Forge, où l’on ne va jamais ?

Julien lui lança un regard dont il était difficile de comprendre la signification.

– Mon Dieu ! mademoiselle, balbutia-t-il, rien n’est plus simple. A la maison, on ne saurait, avec ces gens de justice, prendre un repas tranquille. Aussi, ce matin, ai-je eu l’idée d’aller déjeuner dans le bâtiment de la forge...

– A la forge ? C’est une singulière idée.

Le domestique tortura ses yeux, de manière à les rendre tout blancs. Comme M^{lle} Jolivet ne comprenait toujours pas et allait peut-être lui adresser une question directe, Belcourt, qui regardait à l’autre extrémité du jardin, s’écria tout à coup : –

– Mademoiselle, voici Demoustier qui arrive de Saint-Siméon.

– Demoustier ! répéta Joséphine oubliant tout le reste ; allons bien vite le rejoindre. Julien, vous aurez à m’expliquer tout cela plus tard.

Et elle se rendit avec Belcourt au salon, où Demoustier les attendait.

L’avocat, chargé de défendre les intérêts de la famille Deluzy, ne payait pas de mine ; c’était un homme de petite taille, maigre, de figure assez

commune. En revanche, il avait un large front, d'autant plus large que ses cheveux châtons laissaient voir son crâne complètement dégarni ; ses yeux, très grands, pétillaient de finesse et d'intelligence. Épuisé de fatigue, il s'était jeté dans un fauteuil ; mais, à la vue de Joséphine et de Belcourt, il se leva et salua avec la politesse d'un homme du monde.

– Tu as un air qui n'annonce rien de bon, lui dit Belcourt en lui serrant la main.

– Bah ! répliqua Demoustier, les nouvelles que j'apporte sont de nature mixte.

– Tu as reçu des nouvelles de Paris ?

– Une lettre et un télégramme ; j'ai répondu à l'une et à l'autre, séance tenante.

– Eh bien ?

– De grâce, monsieur Demoustier, ne nous cachez rien, dit Joséphine ; ce qui est ne saurait égaler ce que je redoute.

– Ne vous effrayez pas, mademoiselle, reprit l'avocat avec bienveillance ; nous ferons face, je l'espère, à toutes les difficultés. En deux mots, voici de quoi il retourne : il y a grabuge dans la presse de Paris, au sujet des fausses bank-notes anglaises. La loi veut qu'un délit commis par des Français, même en pays étranger, soit jugé par les tribunaux français, et, dans la circonstance actuelle, l'affaire sera évoquée par le parquet parisien, M. Deluzy ayant fait usage en passant à Paris de ces valeurs fausses. L'ambassade d'Angleterre insiste auprès de notre gouvernement pour que l'on agisse avec vigueur et nos journaux protestent contre cette pression. D'après l'ami que j'ai à Paris et qui est toujours bien accueilli au ministère de la justice, le garde des sceaux veut être édifié en personne sur cette affaire internationale. Il va donc donner l'ordre d'envoyer là-bas Eusèbe Blanchet, dit Blaisot, et puis la... les autres personnes accusées de complicité avec lui.

– Grand Dieu ! s'écria Joséphine, on va emmener Victoire ?

– Encore une fois, ne vous alarmez pas, chère demoiselle, reprit Demoustier ; mais ce n'est pas tout : à Saint-Siméon où j'ai des amis... car j'en ai beaucoup... on m'assure que M. Deluzy n'a pas quitté les environs

de la Forge, et cet enragé de Jobson se dispose à diriger une battue de la force armée dans le voisinage.

– Que dites-vous ? demanda Joséphine en tressaillant ; le mari de Victoire n'est-il pas parvenu à passer en pays étranger ?

– On prétend l'avoir vu récemment rôder près d'ici et on croit qu'il est en rapport secret avec des personnes de la maison.

Joséphine se souvint de sa récente rencontre avec le domestique de confiance de son beau-frère, et un soupçon traversa son esprit.

– Les choses étant à ce point, Demoustier, demanda Belcourt, que conseilles-tu de faire ?

– Nous n'avons pas à nous occuper de M. Deluzy. Dans l'intérêt de ma cliente, il ne serait peut-être pas mal qu'il tombât entre les mains de la justice car, alors, il porterait seul la responsabilité de l'émission des fausses bank-notes.

– Eh ! monsieur, s'écria Joséphine en pleurant, ne m'avez-vous pas dit que, ni en France, ni en Angleterre, il ne se trouvera un jury pour condamner ma sœur ?

– Je l'ai dit et je le crois encore, mademoiselle ; mais, dans ce cas, il faut que M^{me} Deluzy comparaisse devant un tribunal.

– Et qu'elle aille en prison, qu'elle fasse une longue prévention peut-être ! reprit Joséphine en redoublant de larmes ; elle n'en aurait pas la force, épuisée qu'elle est par ces longues et poignantes émotions. Les angoisses d'un procès et d'un jugement la tueraient sans aucun doute.

– Alors, dit Demoustier en baissant la voix, il n'y a plus qu'un moyen, c'est de faire évader M^{me} Deluzy, malgré la surveillance qu'on exerce sur elle. Nous ne sommes ici qu'à douze lieues de la frontière de Suisse. Il faut se procurer secrètement une voiture, qui gagnera le territoire étranger par des chemins de traverse. En Suisse, on trouvera pour M^{me} Deluzy une retraite, où elle attendra le résultat du procès. Si ce résultat est favorable pour elle, comme je le pense, elle pourra revenir purger sa contumace et rentrera dans tous ses droits. En attendant, rien ne s'opposera à ce qu'elle soit rejointe par sa sœur et par son fils dans la retraite qu'elle se sera choisie. Moi, je resterai chargé de défendre les intérêts de la famille et je

compte m'en acquitter à mon honneur. Eh bien ! que pense-t-on de mon plan ?

Comme M^{lle} Jolivet ne se hâtait pas de répondre, le docteur s'écria :

– Il est très-praticable et je suis disposé à l'exécuter, si l'on veut se fier à moi.

– Comment t'y prendras-tu ?

Belcourt exposa qu'il allait d'abord envoyer une dépêche à Mâcon, pour que sa voiture et ses chevaux lui fussent amenés sur-le-champ par le chemin de fer. Il connaissait très bien le pays, qu'il avait parcouru en tous sens dans l'exercice de sa profession nomade, et il aurait l'air de voyager encore pour le même objet. M^{me} Deluzy, suffisamment déguisée, passerait pour être de sa troupe, et nul ne s'étonnerait que l'on franchit la frontière afin d'aller vendre « des petites boîtes » dans les villages suisses. Le passeport que possédait le docteur Jean pour lui et pour son monde, devait faciliter cette entreprise. Du reste, il espérait que Robillard se trouverait assez bien le lendemain pour accompagner la troupe, et Robillard, par son intelligence et sa décision, serait une ressource précieuse.

– Ma foi ! dit Demoustier, si romanesque qu'elle soit, l'idée du docteur Jean ne me déplaît pas. Seulement, il faut attendre à demain soir et Dieu sait ce qui arrivera en attendant !... Jobson est capable de quelque coup de tête. Malgré les lenteurs administratives, l'ordre peut arriver de transférer sur-le-champ M^{me} Deluzy à Saint-Siméon ou même à Paris.

– Tu as raison, Demoustier, répliqua Belcourt, mais il est nécessaire d'en courir les chances. Voiture et chevaux ne sauraient être ici avant demain soir. D'ailleurs, nous avons une infinité de mesures à prendre pour assurer le succès ; la moindre omission, la moindre imprévoyance, entraînerait les conséquences les plus fâcheuses.

– Va donc pour demain, puisqu'il n'y a pas moyen d'agir aujourd'hui ! reprit l'avocat : et puis, ajouta-t-il plus bas, il y aura aussi à tromper la surveillance des gendarmes qui sont ici et à faire sortir furtivement la prisonnière.

– Je m'en charge, dit Joséphine avec un faible sourire ; quant à Victoire, elle se prêtera sans peine à tout ce que je lui demanderai, car elle redoute plus que la mort la honte de comparaître devant une cour d'assises.

On se concerta sur le rôle que chacun devait jouer, et on se sépara pour travailler sur-le-champ à l'exécution du projet commun.

Comme Joséphine remontait chez Victoire, elle rencontra Julien.

– Si vous voyez bientôt, dit-elle à voix basse, la personne à laquelle vous apportez de la nourriture. quelque part, avertissez-la qu'un danger la menace et que, d'un moment à l'autre, une grande battue va être faite par la force armée dans les environs.

– Quoi ! mademoiselle, murmura-t-il, vous savez.

Joséphine posa un doigt sur sa bouche et passa.

XXV

Le Trou-aux-Renards

Le domestique Julien était né à la Forge-du-Saut. Fils d'un contre-maitre, au temps où l'usine, sous la direction du père de Deluzy, occupait plusieurs centaines d'ouvriers, il avait toujours été au service de la famille ; aussi, quoique depuis plusieurs années il connût certains actes assez peu honorables du chef actuel de la maison, conservait-il pour lui une déférence sans bornes.

Il obéissait à ce sentiment de fidélité aveugle, le lendemain du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter. Il avait pris son grand panier couvert, et, se glissant hors du château, il s'engagea dans un âpre sentier, connu seulement des gens du pays.

En cet endroit, la vallée où s'élevaient le château et la forge, finissait brusquement et était fermée par des montagnes, à travers lesquelles l'Ain se frayait avec effort un étroit passage. Le sentier surplombant la rivière, serpentait sur la croupe d'une de ces montagnes. La pente en était très raide et le promeneur avait d'autant plus besoin de prudence que le moindre faux mouvement pouvait le précipiter dans l'abîme.

Au bout de dix minutes, Julien atteignit un lieu tellement sauvage, que rien n'y rappelait l'homme et ses œuvres. Plus trace d'habitation ni de culture ; partout des versants escarpés, un chaos de rochers à pic, égayés seulement par quelques sapins aux formes pyramidales.

Julien marchait sans hésitation, uniquement occupé de préserver le panier dont il était porteur contre les heurts, si faciles en pareil endroit ; de temps

en temps il regardait autour de lui, comme s'il se fût attendu à rencontrer quelqu'un dans cette solitude.

Parvenu à peu près au tiers de la montagne, il fit entendre un coup de sifflet long et prolongé, pour servir de signal ; mais rien ne répondit à cet appel.

Il quitta le sentier, et, se traînant presque à plat ventre, il grimpa vers un enfoncement où les genévriers, les coudriers et les genêts arborescents formaient une espèce de taillis. Avant d'y arriver, il fit entendre son signal une seconde fois.

Alors une voix railleuse, mais calme, s'éleva à quelques pas de lui.

– A quoi penses-tu, disait-on, de siffler comme une marmotte ?... Qu'y a-t-il ? Pourquoi viens-tu ici, au lieu de m'attendre la-bas comme à l'ordinaire ?

On a deviné Deluzy dans la personne qui parlait ; mais le maître de forge, propriétaire de tous les environs, était bien différent de lui-même. Lui, toujours si soigné et si élégant, portait des vêtements sales et en lambeaux, trahissant la vie misérable qu'il menait depuis une semaine. Il était pâle, maigre, avec une barbe inculte. Au moment où il avait adressé la parole à Julien, il paraissait en train de cueillir des mûres de ronce pour son goûter.

Malgré cet aspect piteux, Julien le salua respectueusement.

– Il y a du nouveau, dit-il à voix basse ; mais nous ne saurions causer dans ce lieu découvert, où l'on peut être vu de tous côtés. Si monsieur y consent nous allons entrer dans « le Trou-aux-Renards. »

– C'est que je m'ennuie fort dans ce désagréable trou, répliqua Deluzy d'un air piteux ; enfin, puisque tu crois nécessaire.

On traversa le fourré et bientôt on se trouva devant une excavation de trois pieds de haut environ, dont l'entrée était tapissée de polypodes, de capillaires et de plantes grimpantes. Deluzy s'y glissa, non sans maugréer encore contre l'inconfort du lieu, et Julien le suivit.

Au bout de quelques pas, la voûte de cette espèce de caverne s'élevait assez pour qu'on pût s'y tenir debout. Elle était peu profonde et, grâce à la lumière verdâtre que les arbustes extérieurs y laissaient pénétrer, on distinguait un amas de mousse sèche et quelques couvertures de laine, constituant une couche plus ou moins moelleuse. C'était là que, depuis sa

fuite de la maison, s'était réfugié Deluzy et, grâce à Julien, il y vivait sans être inquiété.

Il s'assit sur son lit de mousse ; Julien étala sur une pierre un demi-pain, un gros morceau de viande froide et une bouteille de vin vieux. Le maître ne perdit pas de temps pour faire honneur à ces provisions, et dit, la bouche pleine :

– A présent, parle.

Julien lui annonça qu'à la requête de Jobson, une battue de la gendarmerie devait avoir lieu, d'un moment à l'autre, dans les environs ; que, par conséquent, il serait fort imprudent à « monsieur » de se rendre désormais à la Forge pour y prendre sa nourriture et que le plus sage était de quitter le pays sans délai.

– Où diable veux-tu que j'aille ? interrompit Deluzy ; on me traque comme une bête fauve. A la vérité, j'ai de l'argent et mon portefeuille est bien garni ; mais partout où je me présenterai, je serai empoigné. De qui tiens-tu cet avis, Julien ?

Le domestique nomma Joséphine, qui semblait être renseignée par l'avocat Demoustier.

– Quoi ! reprit le maître de forge, ma chère belle-sœur sait-elle que je suis encore dans le voisinage ?..... Mais que fait ce fameux avocat ?' D'après ce que tu m'as dit, il devait arranger les affaires et mettre Jobson en fuite avec toute la bande des gens de justice ; il a donc échoué dans ses chicanes ?

– Je l'ignore, monsieur ; seulement j'ai entendu dire que madame va être emmenée du château et conduite en prison.

– Bah ! elle ne risque guère ; on ne tardera pas à reconnaître qu'elle est trop simple pour avoir pris part à certaines choses. Et à ce propos, demanda Deluzy en cessant tout à coup de manger, ce médecin des foires, le docteur Jean, comme on l'appelle, est-il encore à la Forge ?

– Il s'absente souvent, mais il revient toujours.

– As-tu remarqué s'il se tenait plus volontiers auprès de M^{me} Deluzy que de Joséphine ? Ils doivent avoir des pourparlers ensemble, et sans doute le charlatan cause souvent avec ma femme ?.....

– Il est vrai, répondit Julien naïvement ; ils causent parfois des heures entières et madame paraît bien reconnaissante du mal que le docteur se donne pour elle.

– C’est cela ! reprit Deluzy d’un ton sombre et comme s’il se parlait à lui-même, les vieux souvenirs se réveillent sans doute !... Quoique l’on n’ait plus l’air de songer à moi, on me retrouvera plus tôt que l’on ne pense !

– Il y a encore une chose qu’il faut vous apprendre, dit Julien mystérieusement ; on ne m’a pas mis dans la confidence, mais il est question de faire « ensauver » madame avec le docteur Jean, malgré les gendarmes qui gardent la maison.

– Tiens ! tiens !..... Et Joséphine sera de la partie ?

– Je ne crois pas ; M^{lle} Jolivet restera avec le petit Léon, dont je ne peux venir à bout.

Deluzy serra les dents et redevint silencieux.

– Sais-tu, demanda-t-il enfin, quand ce beau projet recevra son exécution ?

– Non, monsieur ; la chose pourtant ne peut tarder, car, ainsi que je vous l’ai dit, on parle de transférer madame à Saint-Siméon.

– En ce cas, j’agirai de mon côté, et on aura de mes nouvelles !

Julien se leva.

– J’ai conté à monsieur tout ce que je sais, reprit-il ; à présent, il faut que je retourne à la Forge. Si monsieur veut m’en croire, il partira au plus vite.

– Bah ! où pourrais-je trouver une retraite mieux cachée que celle-ci ? Personne, excepté toi, ne connaît l’existence de cette grotte, que j’ai découverte un jour en chassant et que j’ai appelée « le Trou-aux-Renards. »

– Ne vous y fiez pas ; des gens du voisinage vous ont vu rôder par ici. On a pu vous suivre, vous épier de loin. L’Anglais Jobson sème l’argent, et il est très-capable d’avoir payé quelqu’un pour se mettre à vos trousses. Enfin, vous voilà prévenu.

Tout en causant, Deluzy et le domestique étaient sortis de la grotte. Avant de se hasarder hors du bosquet d’arbustes qui en ombrageait l’entrée, Julien promena machinalement son regard sur le penchant de la montagne. Audessous de lui, tout était calme en apparence ; cependant, comme il allait prendre définitivement congé de son maître, un éclair, semblable à celui que

produit une surface métallique, en reflétant les rayons du soleil, jaillit à quelque distance. Il se tourna de ce côté, et aperçut distinctement, au milieu des rocs, un gendarme dont la carabine bien polie avait produit ce jet lumineux.

Julien se rejeta en arrière.

– Ah ! monsieur, murmura-t-il, c'est déjà « la battue ». Il est trop tard !

Le gendarme, en effet, n'était pas seul. A droite et à gauche, en haut comme en bas, on vit bientôt des hommes, en uniforme bleu et rouge, qui marchaient avec lenteur, la carabine ou le sabre à la main, et paraissaient avoir pour but commun le petit bosquet du Trou-aux-Renards. Un groupe surtout s'avancait vers ce point aussi directement que le permettaient les difficultés du sol. Ce groupe se composait d'abord de deux gendarmes, puis de deux personnes en habit civil. Dans l'une d'elles il n'était pas difficile de reconnaître Jobson, l'agent anglais ; l'autre était un jeune pâtre, qui semblait servir de guide.

– Monsieur, dit Julien à voix basse, voilà le drôle qui vous a vendu ; c'est le petit Guérinot, qui garde habituellement ses vaches sur la montagne, de l'autre côté de la rivière. Sauvez-vous. mais sauvez-vous donc !

– Bah ! ils ne me tiennent pas encore.

– Ils vont vous arrêter. tirer sur vous !

– Ce sera moi qui tirerai sur eux, répliqua Deluzy en s'armant d'un revolver.

– Alors il va y avoir un massacre ici ! s'écria Julien terrifié ; je vous suis tout dévoué ; cependant.

Deluzy ne l'écoutait pas ; couché à plat ventre ; il suivait des yeux le groupe dont Jobson faisait partie. Jobson marchait le premier, excitant ses compagnons et leur montrant le hallier qui cachait le Trou-aux-Renards.

Comme il n'en était plus qu'à une vingtaine de pas, un coup de feu partit et le détective, atteint d'une balle, tomba à la renverse. Aussitôt plusieurs explosions retentirent sur différents points, des balles sifflèrent à travers les arbustes.

Julien s'était jeté sur le sol dans lequel il semblait vouloir s'incruster. Quant à Deluzy, il ne jugea pas à propos de continuer la résistance.

– Chien d’Anglais ! murmura-t-il, tu as ton compte. Peu m’importent les autres !

Il rentra dans le taillis, en se traînant sur les mains ; au bout d’un moment, on eût pu entendre une espèce de dégringolade au milieu des pierres et des buissons.

Julien ne s’en inquiétait guère ; de toutes parts autour de lui s’élevait un bruit de voix et de pas, auquel se mêlaient des détonations de carabines. Bientôt il se sentit soulevé par une main vigoureuse et remis sur ses pieds.

– En voici toujours un ! dit le gendarme qui venait d’opérer ce tour de force, c’est peut-être celui qui a tiré sur M. Jobson.

– Moi ! mon bon monsieur, s’écria Julien éperdu, je n’ai de ma vie touché une arme à feu. Je suis un pauvre domestique, qui est venu apporter de la nourriture à son maître...

Et il montrait son panier vide, à moitié écrasé par les piétinements.

Jobson, qui avait reçu une balle à l’épaule et qui était couvert de sang, s’approcha, soutenu par deux personnes.

– Ne vous inquiétez pas du valet, dit-il avec un reste d’énergie ; ne songez qu’au maître. Cherchez bien... il doit être dans ce trou de rocher. Surtout défiez-vous, car il est traître.

On se hâta de fouiller, non-seulement les broussailles, mais encore la grotte, où l’on ne trouva que des objets attestant le séjour de Deluzy.

– Qu’est-il devenu ? demanda le brigadier de la gendarmerie ; il n’a pu s’échapper, car mes hommes cernent ce buisson.

– Il y a quelque diablerie là-dessous ! répliqua Jobson ; soyez sur vos gardes ; il peut tout à coup partir à vos pieds, comme le renard dont il occupe la tanière.

Les recherches continuèrent donc aux environs de la grotte. Bientôt un des gendarmes poussa une exclamation d’étonnement qui attira les autres auprès de lui.

– Voyez ! dit-il, c’est par là qu’il a filé.

Et il indiquait une longue et profonde fissure en pente douce qui, se prolongeant jusqu’à la base de la montagne, se perdait au milieu d’un bois de sapins. Evidemment Deluzy, qui connaissait cette singulière coupure du rocher, s’était laissé glisser sur la pente et avait en quelques instants gagné

un espace considérable ; aux herbes foulées ou arrachées çà et là, il était facile de reconnaître les traces de son passage.

– On peut fouiller le bois, dit Jobson, après un examen rapide ; mais, selon toute apparence, le coup est manqué. Si j’en réchappe, j’aurai ma revanche.

A bout de forces, il s’étendit sur la bruyère.

– Messieurs, demanda timidement Julien, est-ce que je suis prisonnier ?

– Vous ? Allons donc ! dit Jobson qui paraissait avoir pleine autorité en ce moment sur les agents de la force publique ; pourquoi seriez-vous arrêté ? Vous avez servi votre maître selon votre devoir.

Il ajouta tout bas, en s’adressant au brigadier :

– Lâchez-le... Il nous fera sûrement retrouver *l’autre* en temps et lieu.

Le brigadier fit un signe et Julien comprit qu’il était libre d’aller où il voudrait.

On ne savait quel parti prendre à l’égard du blessé ; Julien proposa de se rendre au château et d’envoyer deux hommes avec un brancard pour y transporter Jobson.

– J’accepte le brancard, dit l’Anglais d’une voix faible ; quant à m’installer dans la maison de celui qui m’a si bien touché, je ne m’en soucie pas ; j’aime mieux être transporté à l’auberge de la station, chez la veuve Martin. Toutefois, si le docteur Jean se trouve encore à la Forge, je lui serai reconnaissant de venir me panser.

– C’est entendu.

Et Julien se mit à descendre la montagne à grands pas, autant pour montrer du zèle, que pour s’assurer qu’il avait vraiment recouvré la liberté de ses allures. Tandis que les gendarmes, pour l’acquit de leur conscience, allaient battre le bois où Deluzy avait disparu, Jobson resta sous la garde de l’un d’eux et du guide.

Nous savons que, malgré l’aspect sauvage de l’endroit où ces événements s’accomplissaient, la Forge n’était pas éloignée. Aussi, moins d’une heure après le départ de Julien, le domestique revenait-il au Trou-aux-Renards avec Belcourt et deux hommes, qui portaient un brancard muni d’un matelas.

Jobson était fort affaibli par la perte de son sang. Le docteur s'approcha, et, après lui avoir adressé quelques paroles encourageantes, ouvrit sa trousse afin de procéder au pansement.

Le blessé ne tarda pas à pousser un cri douloureux et Belcourt se redressa, en tenant entre l'index et le pouce un objet de petit volume qu'il venait d'extraire de la plaie.

– Allons ! allons ! c'est fini, dit-il avec satisfaction ; il n'y a plus maintenant qu'à poser un premier appareil Ma foi ! ces balles de revolver ne sont pas plus grosses que des pois et elles font de gentilles blessures, dont on vient à bout quand elles ne sont pas trop mal placées. Courage ! monsieur l'Anglais. Sauf les accidents que nul ne peut prévoir, cette aventure n'aura pas de suites bien fâcheuses.

Et il acheva le pansement.

– Merci, docteur, répliqua le détective ; voilà deux fois que vous me tirez d'un mauvais pas... Un mot encore : Croyez-vous que la guérison se fasse attendre ?

– Heu ! heu ! cela dépendra un peu de vous. Il faudra vous tenir tranquille, monsieur Jobson, et ne pas mettre tant d'ardeur à malmenier de pauvres femmes inoffensives. Du reste, j'ai fait prévenir le médecin de Saint-Siméon, qui vous donnera des soins désormais. Moi, je vais partir aujourd'hui même.

– Quoi ! vous partez ? demanda Jobson en tressaillant ; et où allez-vous ?

– A mes affaires, comme vous pourrez bientôt aller aux vôtres, si vous êtes sage. Tenez ! ajouta-t-il en serrant une dernière bande de linge, mon travail est achevé et l'on peut maintenant vous transporter où il vous plaira.

Le blessé fut installé avec précaution sur le matelas du brancard. Malgré ses préoccupations, il était très-abattu. Il dit avec effort :

– J'ai dans l'idée, docteur Jean, que vous manigancez quelque chose. Heureusement, demain sans doute, je n'aurai plus rien à craindre de vos menées.

– Cela signifie-t-il, monsieur Jobson, que demain madame Deluzy sera conduite à Saint-Siméon. ou ailleurs ?

– Hein ! balbutia l'Anglais en s'agitant ; comment avez-vous pu apprendre.

Mais la voix lui manqua ; vaincu par la souffrance, il s'évanouit.

Belcourt s'assura que cet évanouissement n'avait rien de sérieux et ne tarderait pas à cesser. Aussi, après avoir donné quelques instructions aux gens qui devaient porter l'Anglais à la station, reprit-il, suivi de Julien, le chemin de la Forge.

Tout en marchant, il se disait à lui-même :

– N'est-ce pas un fait providentiel que ce Jobson, si actif et si rusé, soit réduit en ce moment à l'impuissance ? Jamais, qu'il le veuille ou non, l'odieux Deluzy n'aura rendu un pareil service à sa malheureuse femme !

Une heure plus tard, Belcourt prenait ostensiblement congé des habitants du château et quittait la Forge avec son aide.

XXVI

L'évasion

Le soir du même jour, vers neuf heures, la nuit était déjà sombre, et le silence commençait à régner au château de la Forge.

Dans la chambre, qui servait de prison à M^{me} Deluzy, avait lieu, en ce moment, une scène touchante. La pauvre femme, les traits décomposés, les cheveux en désordre, vêtue avec une négligence qui contrastait avec son élégance habituelle, serrait contre son cœur le petit Léon, que Joséphine venait de lui amener, comme elle faisait chaque soir. Mais sans doute, ce soir-là, M^{me} Deluzy avait des raisons particulières pour s'attendrir, car elle ne pouvait se détacher de l'enfant.

– Adieu, Léon, lui disait-elle en le couvrant de baisers et de larmes ; pense bien à ta mère qui t'aime tant et qui est si malheureuse. Pauvre, pauvre petit !

– Maman, demanda le jeune garçon fort ému lui-même, pourquoi pleures-tu ? Est-ce parce que petit papa et grand-papa Jolivet sont toujours en voyage ?..... et puis, voilà le docteur Jean qui est parti avec mon ami Robillard.

– Cher enfant, tu comprendras un jour. Mais il est temps de le coucher, Joséphine, poursuivit-elle en s'adressant à sa sœur ; sa vue m'ôte tout courage.

– Il faut pourtant que tu sois courageuse, Victoire, répliqua Joséphine tout bas, en prenant Léon par la main ; le moment approche où le sang-froid te sera absolument nécessaire.

– Ainsi tout est prêt ?

– Je viens de voir sur la roche, en face de mes fenêtres, une petite lumière bleue qui m’annonce *qu’ils* sont à leur poste. Au nom du ciel ! ma sœur, ne va pas faire manquer nos combinaisons par une distraction ou une faiblesse !

– Ne crains rien ; je serai forte. L’excès même du désespoir me soutiendra.

Victoire embrassa convulsivement une dernière fois son fils que Joséphine, un bougeoir à la main, s’empressa d’emmener.

Dans le corridor voisin, se tenait un gendarme à figure rubiconde ; il occupait une encoignure, au haut de l’escalier et était en train d’absorber un solide repas qu’une petite bonne fraîche, accorte, et des plus délurées, venait de lui apporter ; un matelas, jeté à terre, devait lui servir de couche pendant sa garde nocturne. M^{lle} Jolivet remit l’enfant à la camériste, qui s’empressa de le conduire à sa chambre.

– C’est vous qui êtes de faction ce soir, monsieur Gobelin ? demanda Joséphine avec douceur.

– Comme vous voyez, mademoiselle, répliqua le gendarme en se levant, la bouche pleine ; et je ne me plaindrais pas, si le service ne m’obligeait d’être désagréable à de bonnes et généreuses dames. On nous nourrit bien ici. Des viandes rôties, du vin vieux !... Sans compter que M^{lle} Josette, quand elle approvisionne la cantine, ne dédaigne pas de jaser un brin, histoire de passer le temps ! Elle est tout plein gentille, cette Josette 1

– Eh bien ! monsieur Gobelin, reprit Joséphine en détournant les yeux, si je ne craignais de vous déranger, je vous prierais de faire votre ronde à l’instant ; ma sœur est très fatiguée et désire se coucher.

– A vos ordres, mademoiselle ; je souperai plus tard. Puisque vous le désirez, je vais *boucler* sur-le-champ la pauvre dame.

– Vous dites ?

– Ne faites pas attention, c’est un terme du métier. Me voici. Vous venez sans doute avec moi ?

– Comme d’habitude.

Tous les deux se dirigèrent vers le fond du corridor où se trouvait la chambre de M^{me} Deluzy, et, après avoir frappé légèrement, ils entrèrent.

La prisonnière, morne et abattue, était assise sur une chaise, exactement dans la position où Joséphine l'avait laissée. Elle fit signe de la main pour saluer, mais ne se leva pas, comme si la force lui manquait.

Le gendarme s'inclina silencieusement ; puis, il promena un regard lent autour de lui, pour s'assurer si tout était en ordre et si une évasion n'était pas possible. Satisfait de cet examen, il marcha vers l'unique fenêtre de la chambre. Cette fenêtre fut fermée au moyen de solides volets de bois et les ballants furent assujettis par un cadenas dont l'agent de la force publique emporta la clef.

Alors il revint vers M^{me} Deluzy, et lui dit d'un ton triste, qui convenait peu à sa voix de basse taille :

– Excusez-moi ; les femmes sont si fines ! Seulement ça ne prend pas avec les durs-à-cuire de mon espèce. Allons ! bonsoir...dormez bien.

Il gagna la porte. M^{lle} Jolivet, son bougeoir à la main, se mit en devoir de le suivre ; mais, en passant, elle adressa un regard ardent à sa sœur, qui répondit par un signe furtif.

Le gros gendarme ne s'en aperçut pas ; quand Joséphine fut sortie à son tour, il fit tourner deux fois la clef dans la serrure, et mit encore cette clef dans sa poche.

– Voilà qui est fini, dit-il ; maintenant la pauvre dame peut tirer les verrous intérieurement, et elle sera chez elle. Quelle misère qu'il faille molester des dames ! Mais c'est le service... et on n'aime pas à être jobardé !

Il se retira dans l'encoignure qui lui servait de quartier général, pour reprendre son repas interrompu, et Joséphine s'empressa de descendre l'escalier.

Une heure environ s'écoula. Gobelin avait achevé de souper et vidé deux bouteilles de Bourgogne, qui semblaient un cadeau particulier de la camériste Josette. Un peu alourdi par le vin et la bonne chère, il s'était assis sur son matelas, et éprouvait visiblement des velléités de sommeil. La lampe, posée sur une petite table à côté de lui, repandait une faible clarté. Le calme continuait dans le château, dont on pouvait croire les habitants endormis.

Cependant, lorsque la pendule à armoire, qui décorait le vestibule, sonna dix heures, un pas léger se fit entendre dans l'escalier et Josette reparut, portant un bougeoir.

– Ne prenez pas la mouche, monsieur Gobelin, dit-elle avec un accent un peu railleur, ce n'est que moi. Je viens chercher la vaisselle et je me sauve.

– Vous pouvez rester tant qu'il vous plaira, mademoiselle, répliqua Gobelin d'un air galant ; sapristi ! on ferait une faction diablement agréable, si on vous avait pour camarade de guérite !

– Voyez-vous ça ! répliqua Josette en riant ; mais si l'on vous demandait seulement de descendre à la cuisine pour boire un coup de vin chaud.

– Je ne dois pas quitter mon poste d'une minute ; c'est la consigne.

– Que craignez-vous donc ? Vous avez les clefs de la chambre où est enfermée la pauvre dame.

– Puisque c'est la consigne, que je vous dis !

– Alors, bonsoir, monsieur Gobelin.

Tout en parlant, Josette avait arrangé sur un plateau les verres, les bouteilles, les assiettes vides, et se disposait à l'emporter. Comme elle paraissait plier sous le faix, le militaire s'en empara.

– Sacrebleu ! s'écria-t-il, il ne sera pas dit que j'ai manqué d'égards envers le *sesque*. Je vais porter ce plateau et je remonte à l'instant.

– Que vous êtes gentil ! Moi, je vous éclairerai.

Et Josette voulut le précéder, son bougeoir à la main ; mais elle se pressa tellement qu'elle renversa avec grand fracas la lampe de la table ; cette lampe se brisa et s'éteignit.

– Mon Dieu ! que je suis maladroite ! s'écria Josette désolée. Enfin, allons d'abord à la cuisine. Puis, nous reviendrons réinstaller la lumière.

Un embarras comique se peignit sur les traits de Gobelin, qui, chargé de l'énorme plateau, ne savait trop quel parti prendre. La camériste lui adressa un sourire et marcha devant lui, en se retournant par intervalles pour montrer son gracieux minois. Fasciné, subjugué, le gendarme suivit docilement ; le corridor demeura plongé dans une obscurité complète.

Or, à peine le reflet de la bougie que portait Josette se fut-il effacé dans la cage de l'escalier, que la chambre de M^{me} Deluzy, chambre dont il existait sans doute une double clef, s'ouvrit en silence, et une forme svelte parut sur

le seuil. Après avoir hésité un moment, on courut tout le long du corridor, avec une aisance qui trahissait une connaissance parfaite des êtres de la maison. Parvenu au haut de l'escalier, on s'arrêta de nouveau et l'on écouta. Comme l'on n'entendait d'autre bruit qu'un murmure de voix partant de la cuisine, on descendit légèrement les marches, on traversa le vestibule et on pénétra dans le salon.

Au milieu des ténèbres, une voix de femme demanda avec précaution :

– Est-ce toi ?

– C'est moi, répondit-on de même.

– Dieu soit loué ! tout va bien, grâce à cette rusée Josette... Mais achevons.

Les mains se cherchèrent en tâtonnant, et se joignirent ; on s'avança vers une porte-fenêtre, qui se trouva ouverte, et on s'élança dans le jardin.

Des deux personnes qui couraient ainsi, l'une était Joséphine Jolivet ; l'autre, vêtue d'un costume masculin, sorte de livrée à boutons de métal, et coiffée d'une casquette, était, on l'a deviné sans doute, M^{me} Deluzy.

Les deux sœurs traversèrent le jardin, sans échanger une parole ; elles tremblaient comme la feuille. Quand elles atteignirent la petite porte donnant sur la campagne, Joséphine, qui semblait avoir tout préparé d'avance, pour qu'aucun obstacle ne les arrêtât, prit une clef dans sa poche et ouvrit.

Alors seulement, les pauvres femmes osèrent respirer ; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

– Dieu sait, ma sœur, dit M^{me} Deluzy, quand nous nous reverrons !... Je te recommande mon enfant. et, si tu as l'occasion de rendre service à... au père de Léon, sois indulgente pour lui.

– Ne t'inquiète pas, Victoire ; je te rejoindrai aussitôt que la chose sera possible. Mais, ajouta Joséphine en regardant autour d'elle, où sont-ils donc ?

Elle frotta contre le mur une allumette chimique et dès que le soufre eût prit feu, produisant une flamme bleuâtre, elle l'éleva au-dessus de sa tête. Ce signal ayant été répété trois fois, on entendit un frémissement dans les grandes herbes qui entouraient l'ancienne « maison de Viglat », et deux ombres apparurent vaguement.

– Nous voici, mesdames, dit la voix du docteur Belcourt ; hâtons-nous de grâce. La voiture est assez loin, car il eût été imprudent d’approcher de la Forge, et nous aurons beaucoup de chemin à faire cette nuit.

– Je vais prendre toutes les mesures, dit Joséphine, pour que l’évasion de ma sœur ne soit sue que demain assez tard dans la matinée. D’ici là, ne perdez pas un instant.

– Ayez bon espoir, mademoiselle, répliqua le docteur ; je connais le pays, et je risquerai tout pour remplir la mission qui m’est confiée.

– Quant à moi, dit Robillard gaiement, je me ferai rompre les os encore une fois, s’il le faut, pour la mère de mon ami Léon. un petit diable que j’aime précisément parce que c’est un petit diable !

– Adieu donc tous ! reprit Joséphine avec agitation ; il est temps que je rentre, car on pourrait s’apercevoir.

– Oui, oui, partons ! dit quelqu’un avec un accent d’ironie et de menace ; j’en suis aussi.

Un nouveau personnage venait de surgir tout à coup. L’obscurité empêchait de distinguer son visage, mais le timbre de sa voix était familier à la plupart des assistants, et ils furent frappés de stupeur.

– Deluzy ! s’écria Victoire ; Deluzy, est-ce vous ?

– Eh ! parbleu ! oui, c’est moi, répliqua l’ancien maître de forge ; on ne m’attendait pas ici ce soir, je suppose ! mais je vous guette les uns et les autres depuis plusieurs heures. Oui, je ne suis ni mort, ni prisonnier, et je ne suis pas non plus un mari de comédie qui se laisse honnir. Quoi qu’on en pense, je ne permettrai pas que ma femme coure ainsi les aventures avec des saltimbanques, ou bien, si je le permets, je partirai de compagnie, car moi aussi, je ne serais pas fâché de prendre l’air à l’étranger.

Un silence morne accueillit cette prétention singulière.

– Mon Dieu ! murmura Victoire, qui se serait attendu.

– Ma chère, ce que j’exige n’est-il pas très naturel ? Nous avons sur les bras une mauvaise affaire, et vous vous êtes procuré les moyens de vous soustraire à ses désagréables conséquences ; n’est-il pas juste que je profite comme vous de cet avantage ? Qu’on en prenne son parti ; ou je vous accompagnerai, ou vous ne partirez pas.

– Monsieur, si cela ne dépendait que de moi.

– C’est impossible, madame, interrompit Belcourt d’un ton péremptoire ; mes mesures ne peuvent être profitables qu’à vous. à vous seule. Retirez-vous, monsieur : vous avez perdu, par votre infâme conduite, l’autorité que vous invoquez.

– Voyez-vous, s’écria Deluzy en grinçant des dents, cet ancien escroc, ce débitant de drogues en place publique, qui se fait professeur de morale !

Une main un peu lourde se posa sur son épaule.

– Paix 1 monsieur, dit Robillard ; il y a encore des gendarmes dans la maison, et, si le bruit les attirait ici. Ce qui s’est passé ce matin au Trou-aux-Renards n’arrange pas votre position ; quoique l’Anglais ne soit pas mort, vous savez que pour vous, maintenant, il y va de la tête !

Ces observations parurent faire réfléchir le maître de forge.

– Voilà un pître qui n’est guère plaisant ! grommela-t-il ; c’est justement parce que mes dangers se sont accrus qu’il faut que je parte.

– Pas avec nous, répliqua Belcourt avec fermeté.

– Deluzy, dit Joséphine, n’avez-vous pas honte.

– Allez au diable, pécore !

Cette brutalité porta au comble l’indignation de Belcourt et de son aide. Ils échangèrent quelques mots tout bas, et, Robillard, s’approchant de Joséphine, lui dit à l’oreille :

– Donnez-moi la clef de la petite porte et retournez à la maison. Je me charge du reste.

M^{lle} Jolivet obéit en silence et lui glissa la clef ; après avoir pressé furtivement la main de sa sœur, elle rentra dans le jardin.

Deluzy, persistant dans son projet, voulait s’emparer du bras de sa femme, quand il se sentit maîtrisé lui-même par une force supérieure. Une corde solide s’était enroulée, avec une prestesse étonnante, autour de ses épaules d’abord, puis autour de ses bras, de son torse et enfin de ses jambes ; elle paralysait ses mouvements, sans qu’il eût pu voir comment la chose s’était faite.

En quelques secondes, il se trouva garrotté, et en se débattant, il tomba à la renverse.

Robillard dit au docteur :

– Le voilà ficelé comme un saucisson de Lyon. Maître, partez avec la dame ; je vous rejoindrai dans un instant.

Belcourt entraîna Victoire.

– Je vous en conjure, s’écria-t-elle en s’éloignant, ne *lui* faites pas de mal.

– Ne craignez rien ; bientôt *il* sera libre d’aller où *il* voudra.

Victoire et Belcourt s’enfoncèrent dans les ténèbres. Deluzy continuait de se tordre par terre, en cherchant à se dégager de la corde qui l’enlaçait. Néanmoins, il n’osait crier, de peur de donner l’éveil à l’habitation. Robillard l’enleva dans ses bras, et, comme il avait repris toute sa vigueur, il ne s’inquiéta pas de la résistance de Deluzy. Il l’emporta dans le jardin, où il le déposa sur le sol.

– Vous voilà chez vous, reprit-il de son ton goguenard. Je vais vous tirer ma révérence. En sortant du jardin, je fermerai la porte et je jetterai la clef au vent. Il est impossible qu’en gigottant comme ça, vous ne finissiez pas par vous débarrasser de cette corde, et une fois libre des bras et des jambes, ce ne sera qu’un jeu pour vous de franchir ces murailles. à moins que vous ne préfériez sortir par la grille du château, ou le gendarme du service s’empressera de vous recevoir avec tout le respect dû à votre qualité de maître de maison. Bonsoir donc, et, comme nous disions au collège : *fata aspera rumpe*.

– Misérable ! vagabond ! bouffon ignoble ! s’écria Deluzy.

– Pas si haut ! pas si haut donc !... Si l’on venait, on n’aurait qu’à vous ramasser tout ficelé, tout troussé, tout prêt à être mis à la broche de la justice. Pouah ! le vilain rôti !

Et Robillard s’éloigna en courant.

Comme Deluzy se roulait sur le sable avec rage, une voix douce dit près de lui :

– Si je vous débarrasse de vos cordes, monsieur, me promettez-vous de partir sans bruit et sans violence ?

– Ah ! êtes-vous là, Joséphine ? répliqua le maître de forge qui avait reconnu sa belle-sœur ; détachez-moi.

Il sentit une main légère se promener sur la corde qui entourait ses bras ; un nœud dextrement relâché les délivra. Le premier usage qu’il en fit fut de

saisir Joséphine par ses vêtements et il dit avec un accent de haine :

– C’est vous, misérable fille, qui avez conduit cette intrigue ! Vous mériteriez... Tenez, ouvrez-moi la porte du jardin, bien vite, pour que je tâche de les rejoindre avant qu’ils soient loin.

– Je n’ai plus la clef, répliqua M^{lle} Jolivet toute tremblante.

– Quoi ! vous lui avez donné la vôtre ? Ce n’est pas possible ; je suis sûr.

Joséphine eut tellement peur qu’un effort désespéré la dégagea. Deluzy, qui était parvenu à se relever, voulut la saisir de nouveau ; il perdit l’équilibre et retomba de toute sa hauteur. M^{lle} Jolivet profita de cette circonstance pour s’échapper.

– Lâche ! murmura-t-elle ; trop méchant même pour comprendre un bienfait. Allons ! que son sort s’accomplisse.

Et elle s’élança vers la maison, où Deluzy n’avait garde de la suivre.

Il ne songeait qu’à sortir promptement du jardin et à retrouver Victoire. S’aidant d’un espalier en fer, semblable à celui qui avait servi à Robillard pour un usage analogue, il atteignit, sans trop de peine, la crête du mur d’enceinte, se laissa tomber de l’autre côté et fut en rase campagne.

Mais plus d’un quart d’heure s’était écoulé depuis le départ de Victoire et de ses compagnons ; il ne savait dans quelle direction ils s’éloignaient, et vainement essayait-il de surprendre quelque bruit lointain au milieu du calme de la nuit.

– Trop tard ! murmura-t-il avec rage. Ah ! je les rejoindrai un jour, et peut-être aurai-je occasion de me venger !

XXVII

Les Voyageurs

Le lendemain, dans l'après-midi, une voiture bourgeoise, attelée de deux bons chevaux, montait péniblement une pente escarpée, au milieu des montagnes du Jura central. D'immenses forêts couvraient cette région et lui donnaient un aspect sombre. La route, après de nombreuses sinuosités, s'engouffrait dans une gorge ou col, entre deux monts ; et on pouvait juger, grâce à quelques échappées de vue, qu'elle conduisait à une vaste plaine, où s'épanouissait une nature plus douce et plus riante.

Mais cette terre promise était loin encore ; l'attelage, malgré sa vigueur, paraissait rendu de fatigue. On le comprendra facilement quand on saura que la voiture était celle du docteur Belcourt, et que les chevaux la traînaient depuis dix-huit heures à travers monts et vallées, sauf quelques courtes haltes réputées absolument nécessaires.

Cette voiture, avait, comme nous savons, un aspect assez bizarre, avec le coffre volumineux qui chargeait l'arrière-train et la faisait ressembler aux anciennes malles-postes. L'intérieur ne contenait que deux personnes ; le docteur, revêtu de sa redingote à brandebourgs, qui était comme l'uniforme de sa profession, et un petit jeune homme en livrée grise et en casquette galonnée, déguisement sous lequel se cachait, comme nous savons, M^{me} Deluzy. La pauvre femme était si pâle, si amaigrie, que ce rôle masculin ne devait pas lui être difficile à jouer, et elle restait affaissée au fond de la voiture, tandis que Robillard et le cocher marchaient devant les chevaux pour les soulager d'autant. On n'avancait qu'avec lenteur, et on devait être

fort impatient d'arriver à quelque endroit où l'on trouverait de la nourriture et du repos.

Cependant, à mesure que l'on gagnait du terrain, la figure de Belcourt se rembrunissait. Victoire finit par le remarquer, et, sortant de ses méditations, elle demanda d'un ton mélancolique :

– Que craignez-vous, docteur ? Serions-nous poursuivis ?

– Non. j'espère que non. Je me suis arrangé pour prendre des chemins détournés et peu connus, pour éviter surtout les stations télégraphiques et le voisinage des voies ferrées. Mais nous approchons de la frontière, et nous devons nous attendre à une crise avant de la franchir.

– Docteur, je compte sur votre présence d'esprit, sur votre dévouement.

– Merci de cette bonne opinion, madame ; néanmoins ne risquerez-vous pas d'être mise à une trop rude épreuve ? Ma profession est peu honorable. basse peut-être. Votre fierté, vos instincts délicats, ne se révolteront-ils pas, au dernier moment, contre Une inexorable nécessité ?

– Ah ! docteur, répliqua M^{me} Deluzy d'un ton de reproche, j'ai beau faire, vous ne voyez toujours en moi que l'orgueilleuse et frivole jeune fille d'autrefois. J'étais ignorante alors ; je ne savais rien des réalités de la vie, je ne soupçonnais pas combien on a besoin d'indulgence pour les autres et pour soi-même. Ne me parlez pas de votre condition actuelle ; si humble qu'elle soit, n'est-elle pas mille fois préférable à celle qui m'est faite par l'homme. coupable, dont je porte le nom ?

Elle se cacha le visage dans ses mains.

– Madame. pauvre Victoire, reprit Belcourt attendri lui-même, je n'ai pas voulu vous offenser en revenant sur ce triste passé. Mon but seulement était de vous préparer à certaines épreuves possibles. Du reste, ayez bon espoir ; d'ici à quelques jours, vous serez de nouveau réunie à votre enfant.

– Mon cher Léon ! s'écria Mme Deluzy ; sa pensée me soutiendra au moment décisif.

– Et ne penserez-vous pas aussi, dit le docteur avec un enthousiasme chaleureux dont il n'était pas maître, à Joséphine. qui est un ange !

Victoire le regarda avec surprise ; il rougit et détourna la tête.

Pendant cette conversation, on s'était engagé dans le défilé, qui s'ouvrait entre deux montagnes. Vers un des sommets, on voyait les constructions

régulières d'un fort ; des canons avançaient leurs gueules menaçantes aux embrasures qui dominaient la voie publique. On eût pu même distinguer, dans les sentiers tortueux conduisant à la forteresse, bon nombre de soldats en pantalons rouges, qui erraient piteusement au milieu des roches, et déploraient sans doute les ennuis de cette triste garnison.

Mais ce ne furent pas ces détails guerriers, annonçant que l'on était à une des portes de la France, qui frappèrent le plus les voyageurs. A mesure que l'on marchait, le pays se découvrait aux regards, et on se trouva bientôt en présence d'un splendide panorama.

A l'extrémité de la gorge, cette longue chaîne du Jura qui se dresse comme un mur colossal, cesse tout à coup, et l'on aperçoit un immense bassin que ferment de toutes parts des montagnes sourcilleuses. Ce bassin ressemblerait à une vaste corbeille de verdure s'il n'était occupé en partie par un lac majestueux, dont les eaux d'un bleu d'azur se perdent dans l'éloignement. Au bord du lac, s'élèvent une prodigieuse quantité de villes, de villages, de châteaux, de maisons de campagne, qu'encadrent des massifs d'arbres, des forêts ou des vignes.

Quoique Victoire eût beaucoup voyagé, elle ne put retenir un cri d'admiration.

– Voilà où nous allons, madame, dit Belcourt ; ce lac magnifique, c'est le lac de Genève. Là-bas, de l'autre côté de l'eau, c'est la Savoie ; de ce côté, c'est la Suisse. On assure que ce coup d'œil est un des plus beaux qui soient au monde.

– Je le crois sans peine. Ainsi, nous approchons du but ?

– Oui, mais nous ne le touchons pas encore, et peut-être allons-nous rencontrer bien des difficultés. Tenez, continua Belcourt en désignant une petite ville, ou plutôt un gros bourg, situé au-dessous d'eux, voilà G*** où nous allons être obligés de nous arrêter. G*** est encore la France, et, si le danger existe pour nous, c'est là qu'il nous attend. Au delà de la ville, ce petit cours d'eau, qui va se jeter dans le lac, sépare la France de la Suisse. Aussitôt que vous l'aurez franchi, vous n'aurez plus rien à redouter. Nous le franchirons !

Comme on n'avait plus qu'à descendre et comme la voiture allait repartir à sa vitesse ordinaire, Robillard et le cocher s'approchèrent pour reprendre

leur place sur le siège. Robillard dit au docteur :

– Ne vous semble-t-il pas, maître, qu’il y a à G*** comme une fête ou une assemblée ? On ne voit pas d’ordinaire autant de monde dans ce trou, habité seulement par des marchands de moutons ou des marchands de fromage.

– Vous avez raison, répliqua Belcourt après un examen rapide ; pardieu ! Il serait curieux que le hasard nous eût si bien servis !

Il tira d’une poche de la voiture un *Almanach des foires et marchés* et s’empressa de le compulsier.

– En effet, reprit-il d’un ton joyeux, c’est la foire de la Saint-Laurent à G*** et notre présence ici s’expliquera naturellement. Nous ne pourrions nous dispenser, comme je le supposais, de donner « une séance » dans la ville ; mais j’y suis connu déjà et tout ira bien. Robillard, avez-vous ce qu’il faut pour la séance publique ?

– Ma foi ! maître, nous sommes assez mal munis, car une partie de notre matériel est resté à Mâcon. Nous n’avons avec nous qu’une centaine de vos « petites boîtes » dont le débit est si grand. Pas d’orgue de Barbarie Sans conter que vous avez coupé votre longue barbe qui produisait tant d’effet sur les badauds !... A la vérité, il me reste ma trompette et je compte, avec elle faire du bruit comme quatre.

– Bah ! cette fois, nous ne nous soucions guère de vendre plus ou moins de « petites boîtes ; » nous n’avons besoin que d’un prétexte. Ecoutez mon plan, Robillard ; puis, vous me seconderez avec votre finesse ordinaire.

Et il parla bas à son aide.

– Compris ! répliqua Robillard ; *dixit magister*. Commençons par faire une entrée un peu tapageuse à G*** et qui vivra verra.

Il alla prendre dans le coffre une bannière de soie bleue, sur laquelle était une inscription en caractères d’argent, et une énorme trompette de cavalerie, qui avait dû sonner à la retraite de Moscou.

Ayant passé la trompette à son bras, il présenta la bannière à M^{me} Deluzy.

– Pour le camarade Laviolette, dit-il d’un ton à la fois gai et respectueux ; son apprentissage du métier ne sera pas bien malaisé, car il n’aura qu’à tenir le drapeau déployé quand nous serons en ville. Moi, je vais voir si j’ai conservé mon « embouchure. »

Il tira de sa trompette une petite fanfare, qui alla éveiller une infinité d'échos, dans les derniers rochers de la chaîne jurassique.

M^{me} Deluzy, avec un faible sourire, déploya la bannière, sur laquelle on lisait ces mots :

LE DOCTEUR JEAN
bienfaiteur de l'humanité souffrante

Elle regarda Belcourt, qui baissa la tête.

– Qui veut la fin veut les moyens, balbutia-t-il ; ces grossières exagérations sont indispensables à un charlatan... C'est en n'en négligeant aucune que nous détournerons les soupçons.

– Et je suis prête à remplir mon rôle, maître, répliqua Victoire avec résolution ; « le camarade Laviolette » s'aidera lui-même !

On atteignit les premières maisons de G***, et on s'arrêta, autant pour laisser souffler l'attelage que pour achever les dispositions nécessaires. Tout le monde ayant pris son poste, on repartit à fond de train. Les chevaux, habitués à ces manœuvres, déployèrent un reste de vigueur et s'élancèrent comme un ouragan dans la rue principale de la ville, en faisant trembler les vitres.

Le docteur Jean, campé au fond de la calèche, conservait un calme majestueux. Le prétendu Laviolette, debout sur la banquette de devant, étalait la bannière bleue, de manière à ce qu'on pût lire l'inscription avec facilité. Robillard, qui s'était trouvé tout à coup coiffé d'un chapeau de forme baroque, trônait sur le siège à côté du cocher et sonnait des fanfares éclatantes, tandis que le cocher lui-même accompagnait la musique des claquements cadencés de son fouet.

Ce vacarme infernal mit toute la ville en rumeur. On courait, on s'appelait ; les chiens poussaient des hurlements ; les portes et les fenêtres se garnissaient de curieux. L'équipage enragé poursuivait sa course triomphale. Il passa fièrement devant « l'hôtel » de la douane, devant « l'hôtel » de la gendarmerie, et finit par s'arrêter à la principale auberge de

G***, où il fut accueilli par des acclamations joyeuses, et on disait de toutes parts :

– C’est le docteur Jean !... Voici le *fameux* docteur Jean, le médecin « des petites boîtes ! » Quel honneur pour notre foire !

XXVIII

Maire et Syndic

A l'auberge où la voiture s'était arrêtée, on dina prestement et on prit quelques instants de repos. Le prétendu Laviolette, que l'on assurait être malade, mangea seul dans sa chambre. Bientôt le docteur, ayant sous le bras un grand portefeuille, se disposa à sortir, et dit à son aide :

– Je vais chez le maire de la ville pour faire viser nos « permissions. » Vous, songez à la représentation de ce soir. J'ai beau faire, je suis inquiet et je crains que tout ceci ne tourne mal.

Robillard le rassura avec sa gaieté ordinaire et le docteur partit.

Le maire habitait une espèce de ferme à l'entrée de la ville. C'était un gros marchand de fromages ; une odeur caractéristique annonçait sa maison de plus de cent pas à la ronde. Belcourt fut admis sans difficulté auprès de l'autorité municipale qui, en jaquette de toile et en casquette, était assise dans une espèce de bureau, en compagnie d'un vieux bonhomme, vêtu de brun et coiffé d'un chapeau à larges bords. L'un et l'autre semblaient être en train de conclure un marché ; une table devant eux était chargée de bouteilles et de verres, destinés à faciliter la négociation. Ils fumaient de grosses pipes en bois, dont les âcres émanations se mariaient d'une manière assez désagréable à celles des marchandises qui encombraient les magasins.

Cependant le docteur se garda bien d'imiter l'ours de la fable, qui boucha sa narine ; il salua avec une politesse peut-être un peu exagérée, présenta sa requête, et finit par étaler devant le fonctionnaire plusieurs des pièces que contenait son portefeuille.

Le marchand de fromages, dérangé dans ses occupations, avait d'abord froncé le sourcil ; mais, à peine eut-il jeté un coup d'œil sur les papiers, qu'il s'écria :

– Le docteur Jean !... Sapristi ! monsieur le docteur, je ne vous aurais pas reconnu, parce que vous avez coupé cette belle barbe qui vous allait si bien. Je ne peux pourtant oublier avec quelle adresse vous m'avez arraché une dent, qui me faisait souffrir le martyre. Tenez ! celle du fond !

Et l'autorité ouvrit une énorme bouche, encore à moitié pleine de fumée de tabac.

Le docteur Jean ne se souvenait nullement d'avoir extrait la molaire en question, et se contenta de s'incliner. Le maire reprit :

– Il vous faut une permission, n'est-ce pas ? Je vais vous arranger ça. C'est une bonne affaire pour la ville de vous posséder, docteur Jean !

Il s'approcha d'un chétif bureau en bois noir, qui semblait affecté particulièrement au service de la mairie, griffonna quelques mots sur la pièce que lui avait présenté Belcourt, y apposa le cachet municipal, après quoi il revint et reprit avec rondeur :

– Voilà ce que c'est, monsieur le docteur ; vous resterez à G*** tout le temps qu'il vous plaira, et, si l'on vous moleste, vous en référerez à moi !

Belcourt se confondit en remerciements et allait se retirer, quand le maire, qui avait son idée en se montrant si gracieux, reprit avec une certaine timidité :

– A propos, docteur, j'éprouve depuis peu de vives douleurs dans l'estomac. surtout quand j'ai assisté à un grand diner ou à une noce. N'y aurait-il pas moyen de faire passer cela ?

– On peut l'essayer, répliqua Belcourt.

– Bon ! avec « des petites boîtes, » je gage ?

– Non, avec des médicaments que je vous indiquerai dans une ordonnance.

Il interrogea gravement son malade d'occasion, se fit énumérer les symptômes qu'il ressentait, puis il rédigea une ordonnance qu'il signa.

Le maire, comme tous les campagnards, n'aimait pas à payer des honoraires au médecin, et était enchanté. Il se tourna vers son compagnon de table.

– Hein ! syndic, lui dit-il, on ne trouve pas chez vous des médecins pareils dans les foires ?... Un docteur de Paris, rien que ça !... Tenez, voici son brevet !

En même temps, il montrait un parchemin qui faisait partie du « dossier » de Belcourt.

L'homme vêtu de brun s'anima.

– Quoi donc ! demanda-t-il, il donne ses consultations gratis ?

– Toujours. On peut, si l'on veut, lui acheter une ou deux de ses petites boîtes, qui coûtent vingt sous chaque, mais le docteur Jean ne fait pas payer ses ordonnances.

– Alors il devrait bien venir dans ma commune ! s'écria l'homme brun ; je lui accorderais, moi aussi, toutes les permissions qu'il voudrait et il gagnerait gros chez nous. De plus, il verrait ma petite fille, qui a une maladie à laquelle on ne comprend rien, et il la guérirait peut-être.

– Où demeurez-vous, monsieur ? demanda Belcourt désirant montrer de la complaisance.

– C'est le syndic (maire) de la commune de C***, en Suisse, à deux lieues d'ici, s'empressa de répliquer le marchand de fromages ; nous tripotons des affaires ensemble, mais il est toujours le plus malin !

Et il appliqua une tape amicale sur l'épaule du syndic qui se mit à rire.

Belcourt voyait dans cette rencontre un hasard providentiel. Néanmoins, il fit observer qu'il ne pouvait franchir la frontière, avec sa voiture et tout son monde, sans une autorisation spéciale qu'on ne lui accorderait peut-être pas.

– Bah ! il s'agit seulement d'une journée, répliqua le syndic ; vous rentrerez à G*** demain soir, si vous voulez. Voilà mon correspondant, M. Lorin, qui vous accordera toutes les autorisations nécessaires.

– C'est que je ne sais pas, dit le maire, si j'ai le droit.

– Allons donc, Lorin, il faut être bon voisin. Quoique l'on soit séparé par la frontière, on n'est pas des Turcs, que diable !... Voyons, prenez cela sur vous. ou bien le diable m'emporte ! il ne sera plus question entre nous de cette vente de quatre mille kilos de gruyère !

Cette considération domina les scrupules de Lorin.

– Au fait, dit-il, puisque tout le monde est d'accord. j'en glisserai un mot à l'officier de la douane et au brigadier de gendarmerie. Je vais vous arranger ça, monsieur Jean. A moins que vous n'ayez d'autres projets ?

– J'en avais peut-être, répliqua hypocritement Belcourt ; mais je les sacrifie au désir d'obliger M. le syndic de C***, qui est votre ami.

Lorin se mit à libeller la permission ; le docteur prit soin qu'à côté de son nom figurassent ceux de tous ses gens et en particulier celui de Laviolette.

Dès que l'acte fut signé, paraphé, et timbré, il s'en saisit en dissimulant sa joie sous un air indifférent.

On convint avec le syndic de partir ensemble pour son village le lendemain matin ; une place lui serait réservée dans la voiture de Belcourt, qui songeait que la présence du magistrat suisse deviendrait une sauvegarde pour lui et pour les siens de chaque côté de la frontière. Aucun malentendu n'étant possible, le docteur prit congé des deux amis.

– Vous allez donner une séance sur la place de la Fontaine ? reprit le maire ; peut-être le syndic et moi irons-nous vous écouter. Ah ! vous avez une fière platine, monsieur Jean ! Si je parlais comme vous, je saurais mieux embobiner mes pratiques.

Puis convaincu qu'il avait dit au docteur la chose la plus flatteuse, M. Lorin reprit avec le syndic l'importante discussion relative aux quatre mille kilos de gruyère.

Belcourt, en rentrant à l'auberge, trouva Robillard qui faisait ses préparatifs pour la soirée, et il lui apprit en peu de mots son heureuse rencontre chez le maire de G***.

– Bravo ! maître, répliqua Robillard ; ça marche, mais ouvrons l'œil. Ce maire n'est pas la seule autorité de G*** ; en votre absence, s'est présenté ici un monsieur à mine de furet, se disant inspecteur de police. Il vous a demandé et a fait un tas de questions sur vous, sur nous tous, sur l'endroit d'où nous venions et sur celui où nous allions. J'ai répondu ce dont nous étions convenus et il a pris des notes. Nous n'en serons pas quittes comme ça, j'en ai peur !

Cette nouvelle diminua de beaucoup la sécurité de Belcourt ; cependant il dit avec résolution :

– Bah ! nous n’avons que quelques heures à passer ici. Arrangeons-nous pour ne donner la « représentation » qu’à la nuit close ; ce sera une bonne précaution.

Ce fut donc seulement après la chute du jour que la voiture se dirigea vers une place assez mesquine, où quelques boutiques foraines, quelques baraques de saltimbanques constituaient le centre de la fête. Tout le monde était à son poste dans le majestueux véhicule, qu’éclairaient des lanternes vénitiennes et que surmontait la bannière bleue aux lettres d’argent : le docteur en cravate blanche ; Laviolette, debout, le poing sur la hanche, dans l’attitude d’un page qui se tient prêt à servir son maître. Robillard, sur le siège à côté du cocher, faisant un vacarme effroyable avec sa trompette de cavalerie.

Quand le char s’arrêta au milieu de la place, les oisifs, les curieux, les enfants non couchés encore, accoururent alentour. Le docteur, comme nous savons, était très populaire dans le pays, et cet appareil, qui semblait pompeux, eût suffi pour exciter le respect. Toutefois, ce n’était plus la foule enthousiaste et nombreuse de Saint-Siméon ; les rangs, quoique suffisamment fournis, n’avaient pas cette apparence compacte des grands jours, et peut-être ni Belcourt, ni ses gens n’en étaient-ils très fâchés.

La séance commença par le « boniment » ordinaire. Le docteur annonça, selon l’usage, en débutant, qu’il se présentait « avec la permission des autorités *constituées* de la ville » et ôta son chapeau. Cette fois il salua d’autant plus bas qu’il venait de voir le maire et le syndic sortir d’un café voisin et se mêler aux spectateurs.

Tous les deux écoutèrent avec ébahissement les éloquentes dissertations du charlatan, et se pâmèrent de rire aux facéties de Robillard, qui les entremêlait avec des airs de trompette.

Comme la vente des boîtes et les consultations venaient de commencer, Robillard qui, assisté de Laviolette, distribuait aux clients des *jaunes* et des *bleues*, dit tout bas à son maître :

– Attention ! voici l’inspecteur.

Belcourt, alors en train de tâter le pouls à une malade, regarda obliquement dans la direction indiquée, et aperçut, au milieu de la foule, l’homme en question. L’homme, de son côté, examinait le docteur et ses

gens ; et, à la grande inquiétude de Belcourt, il semblait porter spécialement son attention sur le prétendu Laviolette, dont les mouvements un peu embarrassés, les mains fines et blanches, pouvaient inspirer certains soupçons.

Robillard accrut encore son anxiété en murmurant :

– Le « furet » a l'air de se douter que Laviolette est une femme.

Réellement Belcourt redoutait un scandale, quand le maire, M. Lorin, accosta l'inspecteur et se mit à lui parler avec vivacité. L'inspecteur répondit de même et l'objet de la discussion n'était pas difficile à deviner, car les regards des deux interlocuteurs semblaient toujours se fixer sur Laviolette. Le maire, excité peut-être par les libations de la soirée, encouragé par la présence de son ami le syndic, finit par élever la voix.

– Pas de vexations, monsieur ! dit-il avec autorité ; le docteur Jean est parfaitement en règle ; je ne souffrirai pas. Tenez, il est mon médecin à moi. Vous allez voir !

Il s'approcha de la voiture, et reprit très haut, en tirant de sa poche un écu de cinq francs :

– Donnez-moi cinq boîtes assorties. Je veux faire provision de santé !

Belcourt s'empressa de servir lui-même le fonctionnaire, peut-être pour qu'on ne s'aperçût pas que le pauvre Laviolette tremblait de tous ses membres. Puis, il tira un grand coup de chapeau au maire, qui salua de la main et rentra dans la foule.

Lorin n'y trouva plus que le syndic. L'inspecteur avait jugé à propos de se retirer, et les deux amis retournèrent au café.

Après leur départ, la séance ne dura guère. Robillard sur un mot de son maître, éteignit les lanternes et plia bagage ; la voiture regagna silencieusement l'auberge.

Quand on se retrouva dans la chambre de Belcourt, Robillard disait en hochant la tête :

– Certainement ce maudit inspecteur a l'air de se douter de quelque chose... Tant que nous n'aurons pas mis la frontière entre lui et nous, je ne serai pas tranquille.

– Allons donc ! répliqua le docteur ; il est impossible que la fuite de M^{me} Deluzy soit déjà connue à G***. Jobson, qui aurait pu se mettre à nos

trousses, est alité. Ayons confiance.

Et il fit signe à Robillard de ne pas insister en présence de Victoire qui, brisée de souffrance et d'effort, disait avec un sourire navrant :

– N'est-ce pas, messieurs, que j'ai bien joué mon rôle ?

Le lendemain matin, aux premières lueurs du jour, le syndic vint à l'auberge. Belcourt et son monde n'avaient pas été moins diligents ; tout était prêt, les chevaux étaient attelés ; dès que le magistrat suisse fut installé dans la voiture, on partit.

Le soleil ne paraissait pas encore à l'horizon et un léger brouillard couvrait la plaine, cachant les détails pittoresques du paysage que nous avons décrit. On allait bon train, pas assez vite cependant pour avoir l'air de craindre une poursuite. On passa devant un poste de douaniers, et le factionnaire, à la vue du syndic, porta la main à son képi.

On continuait d'avancer et on ne croyait plus possible une fâcheuse rencontre, quand Robillard, qui était sur le siège comme à l'ordinaire, se retourna et aperçut, dans la brume du matin, deux gendarmes à cheval qui venaient de sortir de G*** et arrivaient au grand trot. Il demanda précipitamment au syndic :

– Sommes-nous loin de la frontière ?

– Voyez sur la rivière, à moins de deux cents pas d'ici, un pont de bois sur lequel passe la route ; la moitié de ce pont est à la France, l'autre à la Suisse.

– Il suffit.

Robillard dit un mot au cocher, s'empara du fouet et des rênes, et les chevaux prirent le galop.

– Qu'y a-t-il, Robillard ? demanda Belcourt alarmé.

– Bah ! rien ; sans doute un tour de l'inspecteur !... Mais nous allons prouver à la gendarmerie départementale qu'elle s'est levée trop tard

Et il cingla les chevaux de coups de fouet, en chantonnant :

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Les gendarmes, de leur côté, en s'apercevant que la voiture prenait chasse, lâchèrent la bride à leurs montures. Ils s'agitaient, faisaient des signes ; sans doute ils sommaient les voyageurs de s'arrêter ; mais les

voyageurs ne paraissaient pas prendre souci d'eux, et la voiture poursuivait sa course effrénée. Enfin elle roula avec un bruit de tonnerre sur le pont de bois et le franchit.

Aussitôt tout le monde regarda en arrière. Les gendarmes, reconnaissant l'inutilité de cette poursuite, ne s'étaient même pas avancés jusqu'au pont : ils avaient tourné bride et regagnaient G***, d'un air piteux.

– Vous êtes sauvée, madame ! dit Belcourt en se penchant vers Victoire pâle de terreur.

– Grâce à vous, mon ami, répondit-elle. Ah ! tous ceux qui m'aiment vous remercieront !

XXIX

Le marché

Trois mois se sont écoulés et nous allons retrouver dans la salle des Pas-Perdus, au palais de justice, à Paris, quelques-uns des personnages principaux de cette histoire.

Dans cette salle, si bruyante, à certaines heures de la journée, avec son public d'avocats, d'huissiers et de plaideurs, deux hommes se promenaient, depuis quelques instants, d'un air d'impatience. L'un, simplement mais élégamment vêtu, était le docteur Belcourt, dont la magnifique barbe blonde atteignait déjà les proportions d'autrefois ; l'autre, moins recherché dans sa mise, mais remarquable par sa figure fine et intelligente, était son ami Demoustier, l'avocat de Mâcon. Tous deux, en causant à voix basse, regardaient fréquemment à droite et à gauche, comme s'ils eussent attendu quelqu'un qui n'arrivait pas.

Enfin, ils virent venir de l'extrémité de l'immense salle un gentleman de belle prestance ; quoi qu'il fût un peu maigri et pâli, on reconnaissait sans peine le detective Jobson. Lui aussi semblait chercher quelqu'un et, dès qu'il eut aperçu les deux amis, il se dirigea vers eux.

On se salua poliment, mais avec une réserve réciproque.

– Messieurs, dit Jobson, vous avez désiré me rencontrer ici et je me rends à votre appel. Cependant, si vous attendez de moi quoi que ce soit de contraire à mon devoir professionnel et à mon devoir d'Anglais, je dois vous dire tout d'abord que vous perdez votre temps.

Belcourt ne put se contenir et répliqua avec chaleur :

– Avez-vous donc oublié, monsieur Jobson, les services que j’ai eu le bonheur de vous rendre, et n’ai-je pas quelques droits à votre gratitude ? D’autre part, vous m’avez paru un homme honnête, avisé, d’intentions excellentes, et je ne puis croire que vous persistiez à comprendre dans l’accusation de faux une innocente femme.

– Paix ! Belcourt, interrompit Demoustier. Vas-tu faire du sentiment avec ce brave Anglais qui, « pratique » avant tout, ne songe qu’à remplir la mission dont son gouvernement l’a chargé ? Laisse-moi parler. Je trouverai peut-être de meilleurs arguments que toi.

Jobson sourit, pendant que Belcourt baissait la tête en silence.

– Monsieur l’agent, reprit Demoustier, je n’ai pas besoin de vous rappeler la situation actuelle des choses. Malgré vos efforts et ceux de l’ambassade anglaise, vous n’avez pu obtenir l’extradition contre les auteurs du délit commis à Londres pour la fabrication et l’émission de fausses bank-notes ; la loi française est formelle, et un de ces accusés ayant, paraît-il, émis en passant, à Paris, plusieurs de ces fausses valeurs, comme par manière d’essai, on a décidé que la cause serait portée devant le jury de la Seine. Aussi, d’ici à quelques jours, la chambre des mises en accusation devra-elle statuer sur cette affaire.

Le détective fit un signe affirmatif.

– Maintenant, continua Demoustier, quel sera le résultat du procès ? Voici ce qui va arriver : Vous tenez Blaisot ou Eusèbe Blanchet, ainsi que vous l’appellez, et, comme il ne peut nier sa culpabilité, tant les preuves sont nombreuses et accablantes, il sera condamné aux travaux forcés. Or, il est déjà un échappé du bagne, et condamné ou non par le jury, il est certain d’être envoyé en Nouvelle-Calédonie pour le reste de ses jours. Cette réparation ne doit-elle pas vous suffire, et que gagnerez-vous, que gagnera la banque d’Angleterre à poursuivre avec acharnement d’autres coupables. qui sont en fuite et que vous ne découvrirez peut-être jamais ?

– Sauriez-vous où ils sont, vous ? demanda Jobson avec vivacité.

– Je n’ai pas à m’expliquer sur ce point. Du reste, j’ai seulement qualité pour parler en faveur de M^{me} Deluzy, une pauvre femme ignorante et crédule, qui, si elle comparaissait devant le jury, serait certainement acquittée.

– Je ne dis pas non, répliqua l'Anglais ; mais j'ai été chargé de rechercher, de faire arrêter et de faire punir les auteurs d'un crime abominable ; je dois remplir ma tâche, sans égard pour personne et sans faiblesse..

– On serait capable, dit Demoustier avec une légère ironie, de vous refuser la prime de mille guinées qui vous a été promise en cas de succès complet !

Jobson fit une grimace et poursuivit :

– Ah ! si je n'avais été blessé et réduit à l'inaction en dernier lieu, les choses eussent tourné différemment !... Toujours est-il qu'en effet, les résultats obtenus laissent beaucoup à désirer. Je n'ai pu, notamment, mettre la main sur cette planche aux bank-notes qui, tant qu'elle existera, sera une menace pour les intérêts de la Banque d'Angleterre.

– Vous avez donc bien à cœur la possession de cette planche ? demanda l'avocat.

– Elle est l'objet le plus important du procès.

– Si l'on trouvait moyen de vous la rendre, consentiriez-vous à intervenir pour que M^{me} Deluzy fût mise hors de cause ?

– Très volontiers ; seulement peut-être n'aurais-je pas le crédit.

– Allons donc ! ne sais-je pas combien l'influence de votre gouvernement est puissante dans cette affaire ? Consentez à ce que je vous demande, et je vous mettrai en possession de ce morceau de cuivre ou d'acier.

Jobson eut l'air de réfléchir.

– Soit, dit-il enfin ; je me désisterai de ma plainte à l'égard de M^{me} Deluzy et je m'arrangerai pour que son nom ne soit même pas prononcé au procès. Mais quand me remettrez-vous la plaque ?

– Je vous demande un délai de trois ou quatre jours.

– Va pour quatre jours. Nous nous retrouverons ici, à pareille heure. Mais, ajouta Jobson sèchement, vous comprenez, monsieur le Français, donnant, donnant ?.....

– C'est entendu, monsieur l'Anglais ; nous prendrons mutuellement nos sûretés. Dans quatre jours donc. Je vous salue !

– Au revoir, messieurs.

On s'inclina cérémonieusement, et Jobson s'éloigna, avec la rapidité de l'homme qui sait que « le temps est de l'argent. »

Le docteur avait assisté avec surprise à cette espèce de marché. Dès que le détective fut parti, il dit à Demoustier :

– Ah ! ça, tu sais donc où est la planche aux bank-notes ?

– Moi ? pas le moins du monde. Seulement il fallait intéresser l'agent anglais à notre malheureuse cliente.

– Fort bien ; mais dans quatre jours, quand il viendra réclamer.

– Qui vivra verra. Quelques mots échappés à Blaisot me font supposer. Tiens ! je ne veux pas perdre une minute pour savoir si mon espoir est fondé.

– Que vas-tu faire ?

– Tu le sauras plus tard. Rentre chez toi, à ta fabrique de Saint-Mandé, où j'irai te rejoindre à l'heure du dîner.

– Ne pourrais-je t'être utile dans ton projet ?

– Non ; laisse-moi agir seul... et à bientôt !

Demoustier toucha la main du docteur et s'éloigna rapidement à son tour.

Dans la cour du palais, il trouva une voiture de place et y monta, en disant au cocher :

– A la prison de Mazas.

Moins d'une heure après, il arrivait à Mazas, et comme, en sa qualité d'un des conseils de Blaisot, il avait une permission permanente pour communiquer librement avec le détenu, il fut admis aussitôt.

La cellule du prisonnier, comme toutes celles de Mazas, était fort exigüe et contenait seulement pour mobilier une couchette, une sorte de table et une chaise. Blaisot, qui ne portait pas l'uniforme de la prison, et qui avait encore sa grande redingote et ses lunettes bleues, conservait cet air paternel qu'il affectait autrefois à la Forge. Quand on introduisit Demoustier, il se leva avec empressement.

L'avocat prit place comme il put et Blaisot demanda où en était son procès.

– L'affaire suit son cours, répliqua Demoustier ; mais, vous le savez, ce n'est pas moi qui dois vous défendre. Je me bornerai à donner des conseils

au défenseur qui vous sera choisi. Néanmoins, ne vous faites pas illusion, mon cher ; vous serez condamné et envoyé en Nouvelle-Calédonie.

– Je ne l’ignore pas, monsieur, et comme le climat est meilleur que celui de Cayenne, il faudra bien en prendre son parti. Sans doute, poursuivit-il en baissant la voix, j’aurai pour compagnon de voyage. le beau monsieur de là-bas ?

– Si vous voulez parler de M. Deluzy, il court encore les champs. Ah ! ça, il était donc décidément votre complice. votre associé, veux-je dire ?

– Parbleu ! qu’eussé-je fait sans lui ? Après m’être évadé du pénitencier de Cayenne, je cherchai en France des endroits écartés loin de toute surveillance, et j’allai demander de l’occupation à la Forge-du-Saut. Je pouvais tenir les livres, graver des cachets et des coins pour les marques de fabrique. Deluzy m’accueillit et commença par me payer fort mal. Peu à peu il apprécia mieux mes talents, car mon habileté m’avait trahi. Il me poussa et nous en vîmes aux confidences, puis à une entente complète. Mais il m’a indignement exploité et je serais fâché qu’il se tirât du pétrin où je suis resté.

– Laissons cela, reprit Demoustier, et ne parlons que de vous. Votre sort en Nouvelle-Calédonie ne sera pas des plus gais, si vous n’avez les moyens de vous procurer quelques douceurs.

– C’est vrai, monsieur ; j’ai pris l’habitude du confort et il me sera très dur. Tout ce que l’on a trouvé sur moi, au moment de mon arrestation, sera absorbé par les frais de justice.

– Eh bien ! Blaisot, que diriez-vous si l’on mettait à votre disposition une somme de dix mille francs, dont le revenu annuel, servi par des mains sûres, vous procurerait, dans votre future résidence, un bien-être relatif ?

– Dix mille francs ! s’écria Blaisot, ce serait presque une fortune, et en prenant des précautions pour que « l’autorité » ne puisse poser la griffe dessus.

– Tenez ! je ne vous ferai pas languir ; ces dix mille francs seront versés entre les mains des personnes que vous désignerez, si vous voulez me remettre la « planche aux bank-notes » qui, vous me l’avez donné à entendre, est encore en votre pouvoir.

Blaisot attachait un regard perçant sur son interlocuteur.

– Au nom de qui me faites-vous cette proposition ? demanda-t-il.

– Que vous importe ? Avez-vous réellement cette planche, que l’agent anglais a recherchée avec tant de soin ?

– Peut-être ; mais apprenez-moi. Voyons, serait-ce le maître de forge par hasard ? Non, car il est ruiné. et sa femme aussi ; à moins que la mort du vieux bonhomme. Mais, tonnerre ! j’y suis, s’écria-t-il en se frappant le front ; c’est M^{lle} Jolivet, cette demoiselle si fière et si dédaigneuse qui veut faire disparaître. Elle ne l’aura pas !

– Ne cherchez pas, Blaisot. Pourquoi ne serait-ce pas moi. moi seul... qui aurais l’intention d’acquérir cette plaque ?

– Vous ? dit le faussaire.

Tout à coup il partit d’un éclat de rire.

– Au fait, pourquoi pas ? ajouta-t-il ; la spéculation est excellente. Ma plaque, tout le monde le reconnaît, est un véritable chef-d’œuvre. On peut tirer avec elle autant d’épreuves que l’on voudra, gagner des sommes énormes ; et il est presque impossible de reconnaître la fraude. Si Deluzy n’avait pas été un maladroit.

– Enfin, avez-vous cette planche et voulez-vous me la vendre ? fit Demoustier.

– Je l’ai cachée dans un endroit que moi seul connais. Mais, si je vous fournis les indications nécessaires pour la découvrir, qui me répond que mes dix mille francs seront exactement payés ?

– Cette pensée devait vous venir, répliqua Demoustier en souriant ; aussi ne m’en offenserai-je pas. Ecoutez : j’ai été magistrat et je suis homme d’honneur. Je n’ai jamais manqué à ma parole, que je l’aie donnée à des honnêtes gens ou à des...

–... Des coquins ! dites le mot, répliqua Blaisot avec un grand flegme ; ma foi ! je me fierai à vous. Il y a des honnêtes gens, je le sais, quoique je n’en aie guère rencontré sur ma route. Vous aurez la plaque ; mais il faut aller la prendre.

– Où donc ?

– A la Forge-du-Saut ; j’ai voulu la soustraire aux recherches de l’Anglais et aussi à celles de ce nigaud do Deluzy.

Il exposa qu'au moment de quitter la Forge, il avait enfoui la planche au pied d'un noyer, dans l'enclos de la maison Viglat. Il désigna exactement la place, et Demoustier prit des notes sur son calepin. Ceci fait, l'avocat se leva.

– Blaisot, dit-il, ce soir même, quelqu'un va partir pour la Forge. On sera de retour probablement après-demain dans la journée, et, si la plaque m'est remise, le troisième jour la somme de dix mille francs sera déposée entre les mains de la personne que vous me nommerez.

– C'est bon, dit Blaisot joyeusement ; et, comme je n'ai aucun doute à cet égard, je vais songer à qui vous verserez l'argent en question.

Il réfléchissait déjà à ce difficile problème, quand Demoustier appela le gardien pour se faire ouvrir la porte de la cellule, et quitta Mazas.

La voiture le ramena à la maison de Saint-Mandé qu'il habitait avec son ami. Cette maison, dont Belcourt était propriétaire, avait l'aspect d'une petite usine ; elle contenait, en effet, outre le logement du maître et de son monde, des ateliers où se confectionnaient les bonbons pharmaceutiques et les « petites boîtes » dont le docteur Jean avait tant de débit. En entrant dans la cour, on voyait, sous une remise, la superbe calèche du charlatan, calèche qui prenait ses quartiers d'hiver, comme ses maîtres, jusqu'à la saison nouvelle.

L'avocat s'empressa de se rendre auprès de Belcourt.

– Eh bien ? demanda le docteur.

– Tout a réussi, répliqua Demoustier.

Et il raconta la convention qu'il venait de conclure avec Blaisot. L'importance de la somme promise effraya un peu Belcourt.

– Il faudra peut-être quelques jours, dit-il pour trouver ces dix mille francs.

– Eh ! ils sont déjà trouvés, répliqua Demoustier ; tu oublies que je suis le fondé de pouvoirs de M^{lle} Joséphine Jolivet ; elle m'a donné carte blanche, et j'ai en caisse plus de cinquante mille francs qui lui appartiennent. Le sacrifice pécuniaire n'est rien en comparaison de l'immense joie que lui causera la libération de sa sœur.

Les deux amis se concertèrent et l'on fit appeler Robillard. Il arriva gros, gras et souriant.

– Robillard, lui dit son maître, vous allez vous rendre sur-le-champ dans le Jura.

– Me voilà prêt, répliqua le pitre sans hésiter ; je prendrai le train de sept heures.

On lui expliqua ce qu’il avait à faire, et, pour plus de sûreté, Demoustier lui remit ses notes.

– Bien, répliqua le brave garçon ; je connais le noyer dont il s’agit ; j’ai donné et reçu des gifles à son ombre. Tranquillisez-vous, monsieur le docteur ; dans quarante-huit heures vous aurez de mes nouvelles. Aussi bien, l’oisiveté me mine ici et ce petit voyage convient à ma santé. Sans compter, ajouta-t-il en clignant des yeux, que je reverrai avec plaisir cette gentille M^{me} Martin !

A l’heure dite, il partait pour Saint-Siméon.

XXX

La Villa du Cèdre

On était à la fin de l'automne, et les riantes habitations, éparpillées sur la rive suisse du lac de Genève entre Lausanne et Chillon, avaient été successivement abandonnées. Français, Anglais, riches particuliers de toutes les nations, étaient partis aux approches de l'hiver, et avaient regagné leur pays ou des stations plus méridionales.

Cependant une modeste villa, située à une demi-lieue de Lausanne, semblait avoir conservé ses habitants de la saison d'été. Nous disons *semblait*, car il n'était pas facile de voir ce qui se passait dans cette maison, entourée, comme le jardin, d'arbres toujours verts. Du côté du lac seulement, au-dessus d'une terrasse dont le mur baignait dans l'eau, on pouvait entrevoir le toit d'ardoises et les volets gris du bâtiment ; mais les embarcations étaient rares à ce moment de l'année, et, d'ailleurs, celle propriété devait se confondre de loin avec les nombreuses maisons de plaisance qui l'entouraient.

On l'appelait la « Villa du Cèdre, » à raison de l'habitude, répandue en Suisse, de donner un nom aux plus humbles localités.

Elle était occupée, depuis quelques mois, par deux dames en deuil, qui vivaient fort retirées, sans autres domestiques que le jardinier et sa femme, attachés au service de l'habitation. Un petit garçon, également vêtu de noir, s'ébattait parfois bruyamment dans le jardin ou sur la terrasse ; mais, comme on n'avait plus de voisins, ces jeux ne troublaient personne, et la famille vivait ignorée ou oubliée dans sa retraite.

Nous n'avons pas besoin de dire que ces dames étaient M^{me} Deluzy et sa sœur Joséphine, qui l'avait rejointe avec Léon, aussitôt que la situation de Victoire était devenue moins précaire.

Un soir d'octobre, la villa du Cèdre, si solitaire et si triste au dehors, avait à l'intérieur un air brillant, presque de fête. Le temps étant fort doux, les fenêtres du salon et de la salle à manger sur le jardin restaient ouvertes. Dans la salle, on avait dressé le couvert pour quatre personnes, tandis que le salon était éclairé par des candélabres chargés de bougies. M^{me} Deluzy et Joséphine, plus parées que d'habitude, quoique toujours en noir, étaient assises sur un canapé et causaient avec vivacité. Quant à Léon, comme on avait sans doute à s'entretenir de choses qu'il ne devait pas entendre, on l'avait envoyé au lit.

Les deux sœurs paraissaient très occupées d'une dépêche télégraphique, arrivée de Paris le matin. Victoire, après l'avoir relue pour la vingtième fois, dit à Joséphine :

– Crois-tu vraiment, ma chère, que ces messieurs seront ici ce soir ? Il se fait tard. et je commence à désespérer.

– Ils viendront, Victoire. Quoique cette dépêche ait été expédiée hier dans la soirée, après le jugement, ils ont dû prendre le train aussitôt et sont sans doute arrivés à Lausanne à six heures. Si tu songes qu'à Lausanne il leur faut se procurer une voiture pour venir ici, tu comprendras qu'il n'y a pas encore de temps de perdu.

– Que Dieu t'entende ! Je suis si impatiente d'avoir des nouvelles !... Le jugement a été rendu et Blaisot est condamné. Quant à moi, pauvre imprudente, mon nom n'a pas même été prononcé, grâce aux habiles manœuvres de nos amis, et je peux rentrer en France désormais, sans avoir à redouter les poursuites de la justice. Mais, lui, le malheureux qui a disparu, qu'a-t-on décidé à son égard ? La dépêche est muette sur ce point.

– Eh ! ma pauvre Victoire, il récolte ce qu'il a semé. Sa conduite envers toi a été si abominable, si criminelle !

– Tu oublies, Joséphine, qu'il est le père de Léon. Toute souillure sur son nom rejaillit sur le cher petit et sur moi. Mon Dieu ! quand finiront ces douloureuses épreuves ?

– Plût au ciel qu’elles fussent finies ! répliqua Joséphine en soupirant ; tant que ton mari vivra, j’aurai des craintes à ton sujet. Enfin, il faut remercier la Providence qui te soustrait, toi du moins, à un grand péril. A présent, ajouta-t-elle comme pour détourner la conversation d’un sujet pénible, est-il sûr que le docteur Belcourt accompagnera M. Demoustier ?... La dépêche n’est pas claire sur ce point.

– Si l’un vient, l’autre viendra, Joséphine ! répliqua M^{me} Deluzy avec un sourire.

– Il est vrai que le docteur a pour toi un dévouement sans bornes.

– Est-ce bien pour moi, ma chère ? Il a oublié le passé, et il doit trouver ici une belle, aimable et généreuse enfant, qui a toutes les qualités du cœur et de l’esprit, dont une autre était dépourvue. Cette jeune fille, il l’admire et il l’aime. C’est pour elle surtout qu’il ne peut manquer de venir.

– Que dis-tu, Victoire ? demanda Joséphine en rougissant ; le docteur Belcourt est seulement un ami, un protecteur. Aucune action, aucune parole de sa part ne nous permet de supposer autre chose.

– Il y a en lui un grand fond de timidité, causé d’abord par le souvenir de cette erreur de jeunesse qu’il a si durement expiée, puis, par l’humilité de sa profession actuelle ; mais j’ai la certitude.

En ce moment, au milieu du calme profond de la soirée, s’éleva un bruit de voix du côté du jardin, on eût dit d’une altercation violente, quoique les voix fussent contenues ; et, par un effet d’acoustique sans doute, elle semblaient s’élever du lac même. Néanmoins ce bruit, qui pouvait provenir de quelques bateliers dont l’embarcation longeait la terrasse, s’éteignit bientôt ; les deux sœurs ne s’en inquiétaient plus, quand l’on marcha dans le jardin, et, tout à coup, une figure d’homme apparut à la fenêtre.

Cet homme, assez pauvrement vêtu, regarda dans le salon et s’écria avec un ricanement joyeux :

– A la bonne heure ! Je ne me suis pas trompé.

Il enjamba la fenêtre, et avant même que les dames eussent pu pousser un cri, il sauta dans la salle en disant :

– Bonjour, Victoire. Bonjour, Joséphine. Vous ne m’attendiez pas ce soir, je gage !

C’était Deluzy.

En le reconnaissant, les deux sœurs furent comme pétrifiées.

– Quoi donc ! dit-il un peu embarrassé lui-même, est-ce ainsi que vous me recevez ? Je vous savais en Suisse, où je me suis réfugié à mon tour, en évitant les lignes de douane et de police, et je vous cherche vainement depuis trois mois. Ce matin, à Lausanne, j’ai eu l’idée de m’installer dans le voisinage du bureau du télégraphe, et le facteur m’a permis de jeter un regard sur les dépêches récemment arrivées. Une de ces dépêches était adressée à « *M^{lle} Jolivet, à la villa du Cèdre.* » C’était clair et je n’avais pas besoin de chercher davantage. Seulement, comme il pouvait y avoir des inconvénients pour vous et pour moi à ce que je me présentasse ici le jour, je suis venu le soir. J’ai pris une barque, j’ai escaladé la terrasse, et au lieu d’entrer par la porte, comme un mari, j’entre par la fenêtre comme un amoureux. Hein ! on n’est pas de meilleure composition que ça !

Et il rit encore d’un rire forcé.

– Enfin, monsieur, demanda Victoire respirant à peine, que voulez-vous de nous ?

– Ce que je veux ? Belle demande !... Puisque cette maison est une retraite sûre pour vous, elle le sera aussi pour moi et je m’y installe. Aussi bien, l’argent que j’avais en poche au moment de la catastrophe de la Forge, commence à s’épuiser. On a joué par-ci par-là afin de passer le temps, et la veine n’a pas toujours été favorable. Pour le quart d’heure, je meurs de fatigue et de faim. Eh ! tonnerre ! ajouta-t-il en jetant un regard dans la salle à manger dont la porte était entr’ouverte, on dirait que vous m’attendiez, car voilà un couvert fort appétissant !

Il fit un pas vers la porte ; Victoire se plaça devant lui.

– Monsieur, balbutia-t-elle, je vous supplie de prendre garde. Nous attendons du monde et si l’on vous voyait ici...

– Vous attendez du monde ? Qui donc ? Mais j’y songe... ce télégramme, arrivé ce matin à l’adresse de Joséphine, provient sans doute. Oui, oui, c’est encore le charlatan, n’est-ce pas ?

– Monsieur, répliqua Victoire, nous espérons voir aujourd’hui M. Demoustier, et peut-être aussi le docteur Jean, qui doivent nous annoncer le résultat du procès jugé hier par la cour d’assises de Paris.

– Tiens ! dit Deluzy qui devint légèrement pâle, l'affaire est finie ? Et sait-on déjà...

Sa femme lui présenta la dépêche télégraphique, restée sur la table, et il la lut d'un coup d'œil.

– Ah ça, et moi ? s'écria-t-il ; il n'est pas question de moi là-dedans !... Vous avez su tirer votre épingle du jeu ; mais on ne s'est guère occupé de tirer la mienne, je suppose.

– Aussitôt que nous aurons des renseignements précis, on pourra vous les transmettre à l'endroit que vous indiquerez.

– Et en attendant, il faut que je déguerpisse, n'est-ce pas, que je cède la place à ce beau docteur, dont la barbe blonde excite tant d'admiration ? Non pas !... C'est ici le domicile conjugal et j'y suis maître.

En même temps, il se campa dans un fauteuil.

Victoire leva les bras au ciel en silence ; Joséphine ne put s'empêcher de s'écrier :

– Quel misérable !

Deluzy, sans se retourner, dit à sa femme :

– Votre sœur, ma chère, donne un trop libre cours à sa langue. C'est l'effet de certaines fréquentations ; mais nous y mettrons ordre, je l'espère !

Comme Joséphine indignée allait répondre, le timbre de la porte extérieure se fit entendre. Il y eut quelques pourparlers au dehors ; bientôt Demoustier et le docteur en habits de voyage, entrèrent dans le salon, introduits par un domestique qui se retira aussitôt.

Victoire et Joséphine coururent au devant d'eux, sans trop savoir ce qu'elles devaient dire et faire en pareille circonstance. M^{lle} Jolivet eut la force de balbutier :

– Soyez les bienvenus ; nous vous sommes fort reconnaissantes. Vous ne pouviez arriver plus à propos !

Belcourt et l'avocat ne comprenaient rien à l'attitude étrange des deux sœurs, quand ils aperçurent Deluzy qui, toujours campé dans son fauteuil, affectait une assurance qu'il n'éprouvait peut-être pas.

– Entrez donc, messieurs, s'écria-t-il ; on prétend que vous apportez des nouvelles, et je ne serais pas fâché d'en avoir ma part.

Les deux amis étaient stupéfaits. M^{lle} Jolivet leur expliqua en quelques mots comment Deluzy venait de se présenter tout à coup, en annonçant l'intention de s'installer dans la maison.

– Vraiment ! dit Demoustier en souriant ; nous allons voir ça.

Il s'approcha de l'ancien maître de forge.

– Vous désirez des nouvelles, monsieur, reprit-il ; je vais vous en donner de certaines, en attendant que les journaux de Paris, qui seront ici demain, vous en donnent à leur tour. Apprenez donc que votre bonne et digne dame n'a pas même été inculpée, malgré votre lâche égoïsme.

– Je le sais. Mais moi, moi ? dit Deluzy.

– Vous, monsieur, après que votre fidèle protégé, Eusèbe Blanchet, dit Blaisot, a été condamné par le jury, vous avez été jugé comme contumax et condamné par la cour, tant pour l'usage de fausses valeurs en écriture de commerce que pour tentative de meurtre sur la personne de l'agent anglais Jobson, vous avez été condamné, dis-je, à... vingt ans de travaux forcés.

– Vingt ans ! répéta Deluzy en s'affaissant dans son fauteuil.

– Malheureux ! s'écria Victoire qui se cacha le visage dans ses mains.

Il y eut un moment de silence morne, pendant lequel on entendit avec netteté le clapotement des eaux du lac contre le mur de la terrasse.

Tout à coup Deluzy se redressa.

– Bah ! ils ne me tiennent pas encore, reprit-il, et leur jugement par contumace restera lettre morte. Je suis en Suisse et hors des atteintes des juges de France ou d'Angleterre.

– Ne vous y fiez pas ; votre danger, au contraire, est plus pressant que vous ne pouvez le croire.

– Vous et votre ami le charlatan, seriez-vous capables de me dénoncer ?

– Monsieur ! s'écria Belcourt indigné.

– Paix ! docteur, paix donc ! reprit Demoustier tranquillement ; on ne s'offense pas des injures de certaines personnes. Je vais expliquer à cet aimable monsieur qu'il n'est pas nécessaire de recourir au moyen dont il parle. Il ignore peut-être que l'extradition a été demandée contre lui au gouvernement suisse, tant au nom de la justice française que de la justice anglaise, et que cette extradition a été accordée.

– En êtes-vous sûr ? demanda Deluzy avec épouvante.

– Si sûr que j’ai tenu l’ordre entre mes mains à Paris. Mais ce n’est pas tout. Jobson, fort tenace dans ses œuvres, s’est chargé en personne de faire valoir cet ordre d’extradition, et hier au soir, nous nous sommes trouvés avec lui dans le train de Paris à Genève.

– Vous n’avez pas eu l’imprudence de lui dire qui vous alliez voir à Lausanne ?

– Pourquoi pas ? Ces dames n’ont plus besoin de se cacher, et j’ai envoyé un télégramme à M^{lle} Jolivet, sous son propre nom au lieu du nom d’emprunt dont nous étions convenus. L’agent anglais sait que nous nous rendions ici, à la villa du Cèdre, où ces dames nous attendaient.

– Alors l’idée a pu lui venir.

– Que vous vous y trouviez aussi, tant pour y vivre à l’aise que pour martyriser la pauvre femme dont le sort a été uni au vôtre !... Oui, cette idée lui est venue ; et tout à l’heure, en traversant Lausanne, nous l’avons vu entrer à l’hôtel-de-ville. Ah ! c’est un homme expéditif que l’Anglais Jobson !

– En ce cas, s’écria Deluzy en se levant avec impétuosité, je dois craindre que ce soir même. Mais, ajouta-t-il d’un ton farouche, on me trompe peut-être. Je gêne ici ; on voudrait se débarrasser de moi pour se réjouir, mener la vie joyeuse.

Le timbre de la porte extérieure sonna précipitamment plusieurs coups et on entendit encore un bruit de voix.

– Ce sont eux ! s’écria Victoire effrayée ; partez, monsieur, ou vous êtes perdu. Prenez ceci, poursuivit-elle en présentant à son mari un portefeuille ; je vous enverrai davantage dans l’asile que vous aurez choisi. Mais, au nom du ciel ! sauvez-vous !

Les voix et des pas lourds se firent entendre dans la cour de la villa.

– Une barque m’attend devant la terrasse, dit Deluzy avec un accent de rage ; que l’enfer vous consume tous !

Et il s’élança dans le jardin. Au bout d’un instant, quelque chose tomba bruyamment dans le lac, puis deux ou trois cris s’élevèrent et tout redevint silencieux.

On ne s’occupait pas de ce qui se passait de ce côté. Jobson, escorté de plusieurs hommes de la police suisse et des gens du logis, se précipita dans

le salon qu'il inspecta d'un coup d'œil.

– L'aurions-nous manqué ? dit-il à un fonctionnaire qui l'accompagnait. Non, ajouta-t-il en remarquant le chapeau de Deluzy qui était à terre et la fenêtre ouverte ; il ne peut être loin, et nous le tenons. Il pensait sans doute se sauver au moyen de la barque amarrée au bas de la terrasse ; mais le batelier, en le voyant escalader la muraille, l'a pris pour un voleur et a quitté son poste, afin de donner l'alarme. A moins donc que celui que nous cherchons ne se soit sauvé à la nage. Voyons cela !

On prit sans façon quelques bougies aux candélabres et on parcourut rapidement le jardin, qui était très petit ; on ne trouva rien. On se pencha au-dessus du parapet et on regarda au loin sur le lac ; les eaux étaient désertes, rien n'apparaissait à la surface.

– Il aura filé à la nage, dit Jobson désappointé. C'est partie remise, si toutefois. Mais non, ajouta-t-il comme à lui-même, un *beau* désespoir ne serait pas dans son caractère !

Il ne voulut même pas que l'on visitât la maison, certain que des recherches seraient inutiles, et, après avoir échangé quelques mots avec le fonctionnaire suisse, il se mit en devoir de quitter la villa.

En traversant le salon, il dit avec une politesse un peu narquoise :

– Excusez-moi, mesdames ; chacun son métier !... Si vous revoyez le gentleman en question, annoncez-lui que je prendrai ma revanche. Mais, dans son intérêt, comme dans celui de tout le monde, il vaudrait mieux qu'on ne le revit jamais.

Il salua et partit ; au moment où la porte extérieure se rouvrit, une sourde rumeur fit supposer que cet événement avait attiré devant la villa du Cèdre les habitants des alentours.

Le docteur et Demoustier donnèrent quelques détails importants aux deux sœurs sur le procès ; ils ne tardèrent pas eux-mêmes à se retirer, en promettant de revenir bientôt, pour prendre, de concert avec elles, les mesures exigées par la situation.

Le lendemain, dans la matinée, M^{me} Deluzy se promenait toute pensive sur la terrasse qui longeait le lac, et regardait parfois avec distraction l'immense plaine d'eau, recouverte à cette heure de vapeurs transparentes.

Léon, qui n'avait aucune idée des événements accomplis la veille, allait et venait autour de Victoire, en se livrant aux jeux de son âge.

Tout à coup il se pencha sur le parapet, en s'écriant :

– Oh ! maman, viens donc voir un monsieur qui se baigne tout habillé !...
Il doit avoir bien froid, le monsieur !

M^{me} Deluzy, poussée par un pressentiment sinistre, s'élança aussitôt vers le parapet. A moins de dix pas d'elle, un corps humain était balancé par le flot argenté du Léman.

Victoire poussa une exclamation douloureuse et tomba à la renverse. Elle venait de reconnaître son mari.

L'ancien maître de forge n'avait pu, comme le disait Jobson, se donner la mort volontairement, même pour échapper au déshonneur. La nuit précédente étant très noire, il avait cru sauter dans le bateau qui devait l'attendre, mais qui ne se trouvait plus à sa place, et il s'était noyé ; les cris, entendus au moment de la catastrophe, étaient ses cris d'agonie.

Deux jours plus tard, Joséphine, M^{me} Deluzy et Léon, sous la protection du docteur et de Demoustier, quittaient pour toujours la villa du Cèdre et retournaient à Paris.

C'est à Paris que se réfugient volontiers les âmes blessées, car dans son immensité, les douleurs peuvent trouver la solitude et le repos.

La veuve de l'ancien maître de forge en a fait l'épreuve. Elle vit, obscure et tranquille, des débris de sa fortune, et s'occupe exclusivement de l'éducation de son fils, qui promet d'être plus tard un homme de valeur.

Le docteur Jean, supposant son unique faute de jeunesse suffisamment expiée, a renoncé à courir les foires ; il est redevenu à Paris le docteur Belcourt. Sa haute et nombreuse clientèle ne soupçonne guère en lui l'ancien charlatan « aux petites boîtes », et, pour faire les honneurs de son salon, il a une belle et gracieuse compagne qui inspire toutes les sympathies et tous les respects. M^{me} Belcourt s'appelait autrefois Joséphine Jolivet.

Robillard, enrichi (relativement) par les bienfaits de son maître, a renoncé à la vie de bohème. Il est question de son mariage avec la veuve Martin, l'aubergiste de Saint-Siméon, et si ce projet se réalise, l'ancien pâtre

pourra raconter à ses hôtes les curieuses aventures d'un lauréat de l'Université.

FIN

Arcis-sur-Aube. – Imprimerie LÉON FRÉMONT.

PUBLICATIONS RECENTES DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

Collection gr. in-18 jésus à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. le volume

Vol.		Vol.		Vol.	
	GUSTAVE AIMARD		CHARLES DESLYS		DECTOR MALOT
3	Les Vauriens du Pont-Neuf	1	Le Serment de Madeleine.	1	Le Docteur Claude.
2	Le Chasseur de Rats.	1	La Dot d'Irène.	1	Cara.
2	Les Coupeurs de Routes.	1	Sœur Louise.	1	Sans Famille.
	ALBÉRIC SECOND		CHARLES DEULIN		CATULLE MENDES
1	Le Roman de deux Bourgeois.	1	Les Contes de ma mère	1	Les Folies Amoureuses.
	PHILIBERT AUDEBRAND	1	L'Oye.	1	La Demoiselle en Or.
1	César Berthelin.	1	Contes du roi Gambrinus.	1	CHARLES MÉRQUEL
1	L'Enchanteresse.	1	Histoire de Petite ville.	1	Le Pêché de la Générale.
	ALFRED ASSOLLANT		E. ENAULT		La Filleule de la duchesse.
1	Le plus hardi des Gueux.	1	Mlle de Champrosay.	1	XAVIER DE MONTEPIN
1	Nini.	1	Gabrielle de Célestange.	1	Le Chalet des Lilas.
1	Le Vieux Juge.	1	H. ESCOFFIER	1	Le Médecin des Folles.
	XAVIER AUBRYET	1	La Vierge de Mabilles.	1	Le Parc aux Biches.
1	Chez Nous et chez nos Voisins.	1	Chloris la Goule.	1	EUGÈNE MORET
	ELIE BERTHET		XAVIER EYMA		Les Cloches de Noël.
1	L'Incendiaire.	1	Les Amoureux de la Demoiselle.	1	Les Confessions de Mlle de Lavallière.
1	Le Sauvage.	1	FERDINAND FABRE	1	L'ingénue de province.
1	Les Cagnards.	1	Barnabé.	1	VICTOR PERCEVAL
	ADOLPHE BELOT		La Petite Mère.	4	La Maîtresse de M. le Duc.
1	Une Joueuse.	1	P. FEVAL	1	La dot de Geneviève.
3	La Sultane parisienne.	1	Le Chevalier de Keramour.	1	PAUL PERRET
2	Les Étrangleurs.	1	Douze Femmes.	1	L'Ame murée.
	F. DU BOISGOBEY		OCTAVE FÉRÉ ET E. MORET		Hors la Loi.
2	Les deux Merles de M. de Saint-Mars.	1	Le Médecin confesseur.	1	CAMILLE PÉRIER
2	La Vieillesse de M. Lecoq.	1	Les Millionnaires de Paris.	1	La Pomme d'Ève.
3	L'Épingle rose.	1	FERRAQUES	2	PONSON DU TERRAIL
	GONTRAN BORYS.		EMILE GABORIAU		Les Voleurs du Grd Monde.
2	Le Cousin du Diable.	1	Le Petit Vieux des Batignolles.	1	Le Filleul du Roi.
2	Le Beau Roland.	2	L'Argent des Autres.	1	TONY REVILLON
	ALEXIS BOUVIER		La Corde au Cou.	1	La Séparée.
1	Le Domino Rose.	1	L. M. GAGNEUR	1	Noëmi.
1	EDOUARD CADOL		Les Crimes de l'Amour.	1	MARIUS ROUX
1	Rose.	1	Les Droits du Mari.	1	La Poche des Autres.
1	Le Cheveu du Diable.	1	Les Vierges Russes.	1	Eugénie l'Amour.
	CHAMPFLEURY		EMMANUEL GONZALES		EMILE RICHEBOURG
1	Le Secret de M. Ladureau.	1	La Servante du Diable.	1	Andréa la Charçueuse.
1	La Petite Rose.	1	La Vierge de l'Opéra.	1	Deux Mères.
	EUGÈNE CHAVETTE		GOURDON DE GENOUILLAC		La Dame voilée.
1	Aimé de son Concierge.	1	L'Homme au Veston bleu.	1	PAUL SAUNIÈRE
1	Nous marions Virginie.	1	Une Vie d'Enfer.	1	Le Legs du Pendu.
1	Le Roi des Limiers.	2	CONSTANT GUÉROULT	1	Flamberge.
	JULES CLARETIE		L'Héritage tragique.	2	Mamzell' Rossignol.
1	La Maison Vide.	2	La Tabatière de M. Lubin.	2	AURELIEN SCHOLL
1	Le Train 17.	1	ROBERT HALT	1	Les Amours de cinq minutes.
1	Le troisième Dessous.	1	Le Roman de Beatrix.	1	Fleurs d'adultère.
	C. D'AMEZEUIL		Le Cœur de M. Valentin.	1	ANNAIS SEGALAS
1	Miss Putiphar.	1	Le Dieu Octave.	1	Les Mariages dangereux.
	ERNEST DAUDET		CH. JOLIET		A. SIRVEN ET LE VERDIER
1	La Petite Sœur.	1	Les Filles d'Enfer.	1	Le Jésuite Rouge.
1	Zahra Marsy.	1	Roche-d'Or.	1	LEOPOLD STAPLEAUX
1	L'Aventure de Jeanne.	1	ARMAND LAPOINTE	1	Les Viveuses de Paris.
	ALPHONSE DAUDET		Bataille d'Amoureuses.	1	Les Cocottes du grd Monde.
1	Robert Helmont.	1	Les Sept Hommes rouges.	1	PIERRE VÉRON
2	Jack.	3	JULES LERMINA	1	Le nouvel Art d'aimer.
	GEORGES DUVAL		Les Loups de Paris.	3	Les Mangeuses d'homme.
1	Chasteté.	2	Les Mille et une Femmes.	2	Paris vicieux.
1	Les petites Abraham.	1	A. DE LESCURE	1	VICTOR TISSOT ET AMÉRO
		1	La Dragonne.	1	La Comtesse de Montretout.
		1	Mademoiselle de Cagliostro.	1	Les Mystères de Berlin.
					PIERRE ZACCONE
					L'Homme des Foules.
					La Vie à outrance.
					Le Fer Rouge.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Charlatan, par Élie Berthet

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6558360k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LE CHARLATAN
 1. I - Le Cercle
 2. II - Le docteur Belcourt
 3. III - Le baccarat
 4. IV - Aînée et cadette
 5. V - Le Bac du Saut
 6. VI - La Forge
 7. VII - Les mystères de la nuit
 8. VIII - L'Énigme
 9. IX - La Foire de Saint-Siméon
 10. X - Le mari et la femme
 11. XI - La visite
 12. XII - Les petits paquets
 13. XII - En wagon
 14. XIV - Le message
 15. XV - La halle
 16. XVI - L'Anglais Jobson
 17. XVII - Les terreurs de Blaisot
 18. XVIII - Marches et contre-marches
 19. XIX - Scène de famille
 20. XX - L'Arrestation
 21. XXI - En présence
 22. XXII - L'interrogatoire
 23. XXIII - La maison du père Viglat
 24. XVIII - Mauvaises nouvelles
 25. XXV - Le Trou-aux-Renards
 26. XXVI - L'évasion
 27. XXVII - Les Voyageurs
 28. XXVIII - Maire et Syndic

- 29. XXIX - Le marché
- 30. XXX - La Villa du Cèdre
- 3. À propos de cette édition numérique